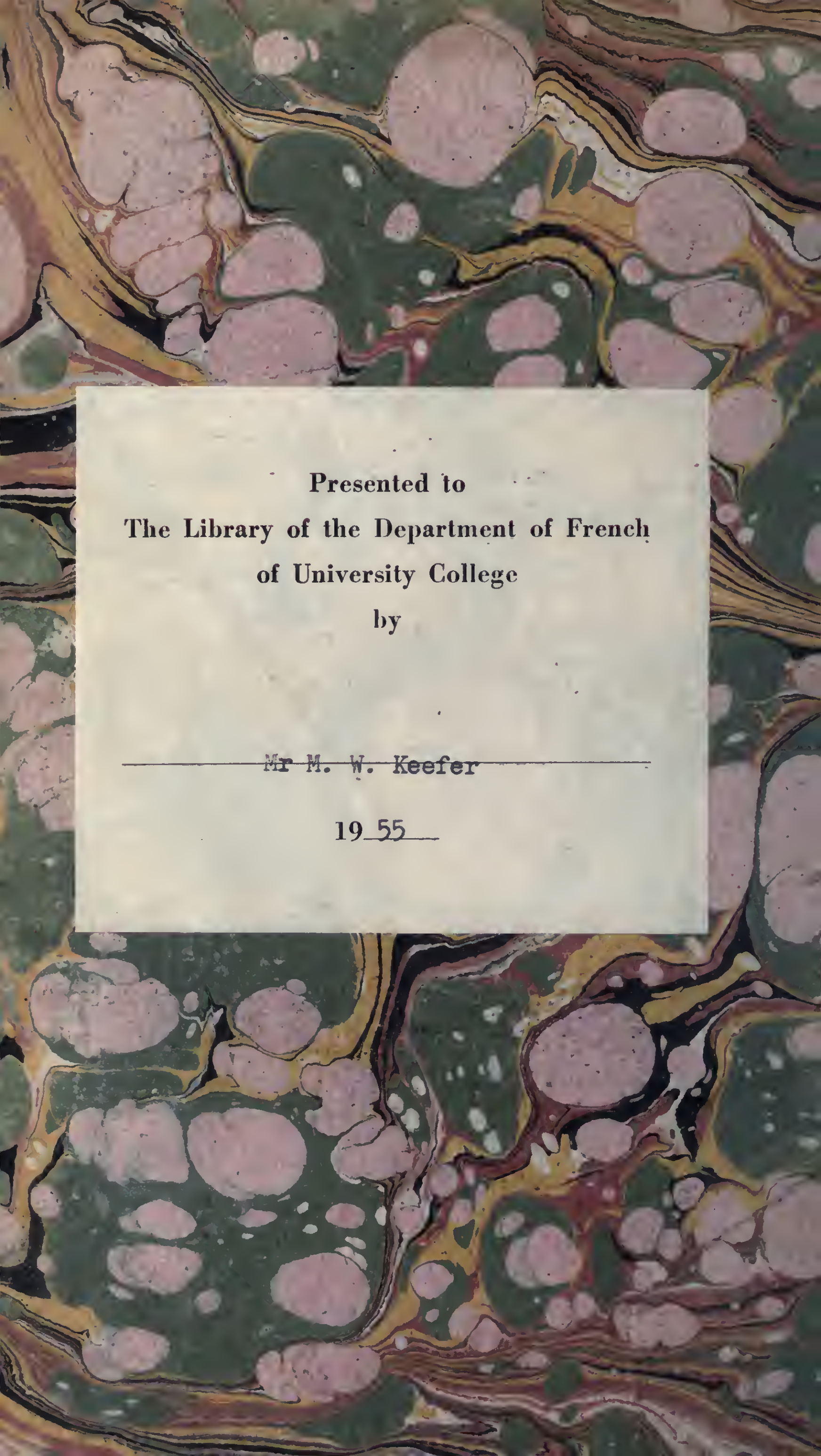
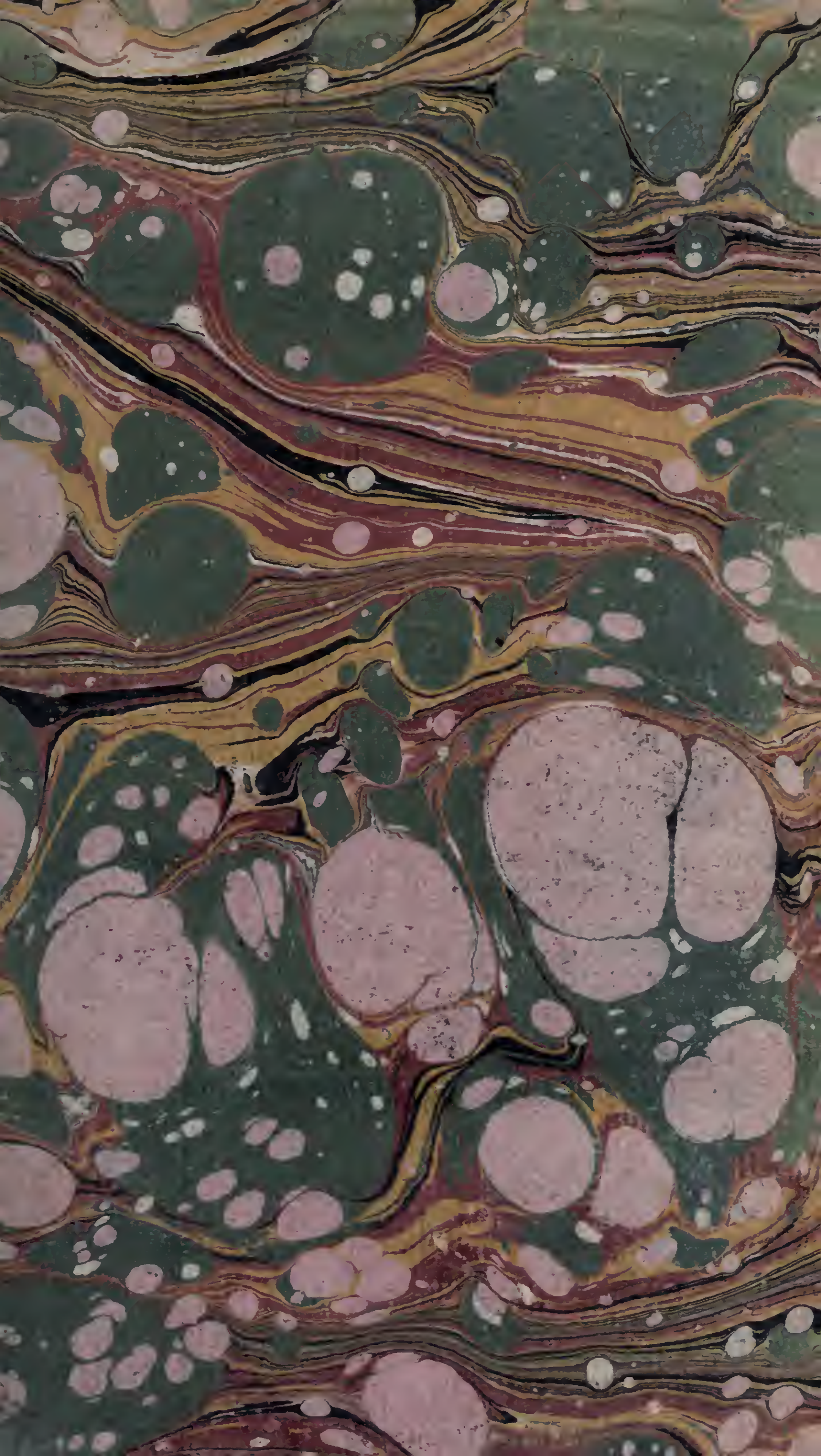






OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.





Peint d'apres Nature par L. Caravaque, à Astracan en 1716 — *Et Gravé par P. G. Langlois en 1783*

OEUVRES

COMPLETES

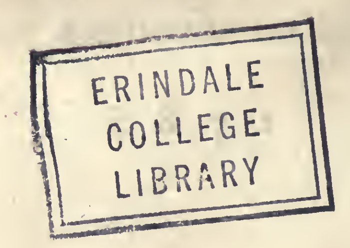
DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE LE GRAND;

DIVISÉE EN DEUX PARTIES.

PREFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

LORSQUE, vers le commencement du ſiècle où nous ſommes, le czar *Pierre* jetait les fondemens de Pétersbourg ou plutôt de ſon empire, perſonne ne prévoyait le ſuccès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un ſouverain de Ruſſie pourrait envoyer des flottes victorieuſes aux Dardanelles, ſubjuguer la Crimée, chaſſer les Turcs de quatre grandes provinces, dominer ſur la mer Noire, établir la plus brillante cour de l'Europe, et faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût paſſé que pour un viſionnaire.

Mais un viſionnaire plus avéré eſt l'écrivain qui prédit, en 1762, dans je ne ſais quel contrat ſocial ou inſocial, que l'empire de Ruſſie allait tomber. Il dit en propres mots : *Les Tartares, ſes ſujets ou ſes voiſins, deviendront ſes maîtres et les nôtres : cela me paraît infaillible.*

C'eſt une étrange manie que celle d'un poliſſon qui parle en maître aux ſouverains, et qui prédit infailliblement la chute prochaine des empires, du fond du tonneau où il prêche, et

qu'il croit avoir appartenu autrefois à *Diogène.* (1) Les étonnans progrès de l'impératrice *Catherine II* et de la nation ruſſe, ſont une preuve aſſez forte que *Pierre le grand* a bâti ſur un fondement ferme et durable.

Il eſt même de tous les légiſlateurs, après *Mahomet*, celui dont le peuple s'eſt le plus ſignalé après lui. Les *Romulus* et les *Théſée* n'en approchent pas. (2)

(1) Nous ne croyons pas que jamais les Tartares ſe rendent les maîtres de l'Europe. Les lumières, dont il ne faut pas confondre les progrès avec la perfection des arts, de la poëſie, de l'éloquence, ne peuvent manquer de s'accroître et de ſe répandre; et elles oppoſent aux Tartares une barrière que la férocité ne peut vaincre.

Mais le célèbre *J. J.* avait pris le parti de ſoutenir que plus on était ignorant, plus on avait de raiſon et de vertu. Nous ſommes fâchés que dans ce paſſage et dans quelques autres M. de *Voltaire* ait paru refuſer à un homme libre le droit de parler avec liberté des ſouverains, et de juger leurs actions; mais ſi l'on examine ces paſſages, on verra que dans tous il défend un prince, qu'il regarde comme un homme ſupérieur, contre un écrivain qu'il n'eſtime point. Ce n'eſt donc pas à un citoyen qu'il refuſe le droit de juger les rois, c'eſt à un déclamateur qu'il refuſe celui de juger un grand homme. On peut croire qu'il s'eſt trompé dans ſon jugement ſur le mérite d'un philoſophe ou d'un hiſtorien, mais on ne doit pas l'accuſer d'avoir commis envers le genre humain le crime de s'être élevé contre un de ſes droits.

(2) Le czar *Pierre* avait des Etats immenſes, beaucoup d'hommes et de productions; il forma une armée et une flotte, et dès-lors il eut formé un puiſſant empire. Rome n'était qu'un village, et en quatre ſiècles de victoires continuelles elle forma un empire ſix fois plus peuplé que celui de Ruſſie et ſix fois plus grand, ſi on ne compte pas les déſerts pour des provinces.

Une preuve aſſez belle qu'on doit tout en Ruſſie à *Pierre le grand*, eſt ce qui arriva dans la cérémonie de l'action de grâces rendues à DIEU, ſelon l'uſage, dans la cathédrale de Péterſbourg, pour la victoire du comte d'*Orlof* qui brûla la flotte ottomane toute entière, en 1770.

Le prédicateur, nommé *Platon*, et digne de ce nom, paſſa, au milieu de ſon diſcours, de la chaire où il parlait, au tombeau de *Pierre le grand*, et embraſſant la ſtatue de ce fondateur : C'eſt toi, dit-il, qui as remporté cette victoire, c'eſt toi qui as conſtruit parmi nous le premier vaiſſeau, &c. &c. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, et qui charmera la poſtérité la plus reculée, eſt, comme la conduite de pluſieurs officiers ruſſes, un exemple du ſublime.

Un comte de *Shouvalof*, chambellan de l'impératrice *Eliſabeth*, l'homme de l'empire peut-être le plus inſtruit, voulut, en 1759, communiquer à l'hiſtorien de *Pierre* les documens authentiques néceſſaires, et on n'a écrit que d'après eux.

§. II.

Le public a quelques prétendues hiſtoires de *Pierre le grand*; la plupart ont été compoſées ſur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amſterdam, en quatre volumes, ſous le nom du boyard *Neſteſuranoy*, eſt une de ces fraudes

typographiques trop communes. Tels ſont les mémoires d'Eſpagne ſous le nom de dom *Juan de Colmenar*, l'hiſtoire de *Louis XIV* compoſée par le jéſuite *la Motte* ſur de prétendus mémoires d'un miniſtre d'Etat, et attribuée à *la Martinière;* telles ſont l'hiſtoire de l'empereur *Charles VI* et celle du prince *Eugène*, et tant d'autres.

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes ; et il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages ; de-là tous ces inſipides panégyriques et ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé : c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiècle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, eſt le même qui écrivit, il y a trente ans, l'hiſtoire de *Charles XII*, ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-temps vécu auprès de ce monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation et un ſupplément de la première.

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII*.

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage, à Commerci; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le ſceau de ſon témoignage, la croyance que mérite l'hiſtorien; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands officiers d'en dreſſer un acte authentique. (*)

Cet acte envoyé à l'auteur lui cauſa une ſurpriſe d'autant plus agréable qu'il venait d'un roi auſſi inſtruit de tous ces événemens que *Charles XII* lui-même, et qui d'ailleurs eſt connu dans l'Europe par ſon amour pour le vrai, autant que par ſa bienfeſance.

On a une foule de témoignages auſſi inconteſtables ſur l'hiſtoire du *Siècle de Louis XIV*, ouvrage non moins vrai et non moins important, qui reſpire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet eſprit de patriotiſme n'a rien dérobé à la vérité, et n'a jamais ni outré le

(*) Il eſt imprimé au devant de l'hiſtoire de *Charles XII*.

bien, ni déguisé le mal; ouvrage composé sans intérêt, sans crainte et sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flatter personne.

Il y a peu de citations dans le *Siècle de Louis XIV*, parce que les événemens des premières années, connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, et que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours ses garans dans l'histoire de l'empire de Russie, et le premier de ces témoins, c'est *Pierre le grand* lui-même.

§. III.

On ne s'est point fatigué dans cette histoire de *Pierre le grand*, à rechercher vainement l'origine de la plupart des peuples qui composent l'empire immense de Russie, depuis le Kamskatka jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des pièces authentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, et que les Chinois eux-mêmes sont une colonie d'Egyptiens. Je sais que des philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on a trop abusé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens ſont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'égyptien *Séſoſtris* alla juſqu'au Gange; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui eſt très-loin du Gange; donc il y alla; donc alors la Chine n'était point peuplée; il eſt donc clair que *Séſoſtris* la peupla. Les Egyptiens, dans leurs fêtes, allumaient des chandelles; les Chinois ont des lanternes; donc on ne peut douter que les Chinois ne ſoient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve; les Chinois en ont un. Enfin il eſt évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte : car dans le nom de la famille *Yu*, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot *Menès*. Il eſt donc inconteſtable que l'empereur *Yu* prit ſon nom de *Menès* roi d'Egypte, et l'empereur *Ki* eſt évidemment le roi *Atoës*, en changeant *k* en *a* et *i* en *toës*.

Mais ſi un ſavant de Tobol ou de Pékin avait lu quelqu'un de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonſtrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, et comme il étonnerait ſon pays par ſes profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, et les plus reſpectés dans

le petit pays d'Occident, nommé France, ſont les romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains qui n'ont jamais menti : or plus de vingt de ces livres authentiques dépoſent que *Francus*, fondateur de la monarchie des Francs, était le fils d'*Hector*; le nom d'*Hector* s'eſt toujours conſervé depuis dans la nation; et même dans ce ſiècle, un de ſes plus grands généraux s'appelait *Hector de Villars*.

Les nations voiſines ont reconnu ſi unanimement cette vérité, que l'*Arioſte*, un des plus ſavans italiens, avoue, dans ſon *Roland*, que les chevaliers de *Charlemagne* combattaient pour avoir le caſque d'*Hector*. Enfin, une preuve ſans réplique, c'eſt que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens, leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; et ces nouveaux Troyens ont toujours conſervé une ſi grande averſion pour les Grecs, leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de jéſuites chez eux; et c'eſt probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques jéſuites expliquaient autrefois *Homère* aux jeunes lettrés.

Il eſt certain que de tels raiſonnemens feraient un grand effet à Pékin et à Tobol :

mais auſſi un autre ſavant renverſerait cet édifice, en prouvant que les Pariſiens deſcendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier préſident d'un tribunal de Paris s'appelait *Achille de Harlay*. *Achille* vient certainement de l'*Achille* grec, et *Harlai* vient d'*Ariſtos*; en changeant *iſtos* en *lay*. Les champs élyſées qui ſont encore à la porte de la ville, et le mont Olympe qu'on voit encore près de Mezière, ſont des monumens contre leſquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes ſont conſervées dans Paris; on y juge les tragédies et les comédies avec autant de légèreté qu'elles l'étaient par les Athéniens; on y couronne les généraux des armées ſur les théâtres comme dans Athènes; et en dernier lieu le maréchal de *Saxe* reçut publiquement des mains d'une actrice, une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Pariſiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une égliſe, une liturgie, des paroiſſes, des diocèſes, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec; les maladies des Pariſiens ſont grecques, *apoplexie*, *phthiſie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dyſſenterie*, *jalouſie*, *&c.*

Il faut avouer que ce ſentiment balancerait beaucoup l'autorité du ſavant perſonnage qui

a démontré tout à l'heure que nous ſommes une colonie troyenne. Ces deux opinions feraient encore combattues par d'autres profonds antiquaires ; les uns feraient voir que nous ſommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Iſis* fut établi au village d'Iſſy, ſur le chemin de Paris à Verſailles. D'autres prouveraient que nous ſommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanach*, d'*alembic*, d'*algèbre*, d'*amiral*. Les ſavans chinois et ſibériens feraient très-embarraſſés à décider, et nous laiſſeraient enfin pour ce que nous ſommes.

Il parait qu'il faut s'en tenir à cette incertitude ſur l'origine de toutes les nations. Il en eſt des peuples comme des familles ; pluſieurs barons allemands ſe font deſcendre en droite ligne d'*Arminius* : on compoſa pour *Mahomet* une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham* et d'*Agar*.

Ainſi la maiſon des anciens czars de Ruſſie venait du roi de Hongrie *Bela* ; ce *Bela* d'*Attilla* ; *Attila* de *Turck*, père des Huns ; et *Turck* était fils de *Japhet*. Son frère *Ruſs* avait fondé le trône de Ruſſie ; un autre frère, nommé *Camari*, établit ſa Puiſſance vers le Volga.

Tous ces fils de *Japhet* étaient, comme chacun ſait, les petits-fils de *Noé*, inconnus à toute la terre, excepté à un petit peuple très-

long-temps inconnu lui-même. Les trois enfans de ce *Noé* allèrent vîte s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de ſe donner des ſecours, et firent probablement avec leurs ſœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.

Pluſieurs graves perſonnages ont ſuivi exactement ces filiations, avec la même ſagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'hiſtoire a été long-temps écrite dans ce goût, qui n'eſt pas celui du préſident de *Thou* et de *Rapin de Thoyras*.

§. IV.

S'il faut être un peu en garde contre les hiſtoriens qui remontent à la tour de Babel et au déluge, il ne faut pas moins ſe défier de ceux qui particulariſent toute l'hiſtoire moderne, qui entrent dans tous les ſecrets des miniſtres, et qui vous donnent audacieuſement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'eſt donné depuis le commencement du dernier ſiècle près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle et de Pharſale : mais

très-peu de ces actions ayant eu de grandes ſuites, elles ſont perdues pour la poſtérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en ſauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les ſyllabes; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque ſoldat ſerait connu, et ſa généalogie paſſerait à la dernière poſtérité : mais dans cette longue ſuite, à peine interrompue, de guerres ſanglantes que ſe font les princes chrétiens, les anciens intérêts, qui tous ont changé, ſont éffacés par les nouveaux; les batailles données il y a vingt ans ſont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours; comme dans Paris les nouvelles d'hier ſont étouffées par celles d'aujourd'hui qui vont l'être à leur tour par celles de demain; et preſque tous les événemens ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eſt une réflexion qu'on ne ſaurait trop faire; elle ſert à conſoler des malheurs qu'on eſſuie; elle montre le néant des choſes humaines. Il ne reſte, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs et les lois des grands Etats; et c'eſt à ce titre que l'hiſtoire de *Pierre le grand* mérite d'être connue.

Si on s'eſt trop appeſanti ſur quelques détails de combats et de priſes de villes qui reſſemblent à d'autres combats et à d'autres ſiéges, on en

demande pardon au lecteur philoſophe ; et on n'a d'autre excuſe ſinon que ces petits faits, étant liés aux grands, marchent néceſſairement à leur ſuite.

On a réfuté *Norberg* dans les endroits qui ont paru les plus importans, et on l'a laiſſé ſe tromper impunément ſur les petites choſes.

§. V.

On a fait l'hiſtoire de *Pierre le grand* la plus courte et la plus pleine qu'on a pu. Il y a des hiſtoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines en pluſieurs volumes in-folio : les mémoires d'un abbé (*) retiré quelques années en Eſpagne, où il n'a preſque rien fait, contiennent huit tomes : un ſeul a ſuffi pour la vie d'*Alexandre*.

Il ſe peut qu'il y ait encore des hommes enfans qui aiment mieux les fables des *Oſiris*, des *Bacchus*, des *Hercule*, des *Théſée*, conſacrées par l'antiquité, que l'hiſtoire véritable d'un prince moderne, ſoit parce que ces noms antiques d'*Oſiris* et d'*Hercule* flattent plus l'oreille que celui de *Pierre*, ſoit parce que des géans et des lions terraſſés plaiſent plus à une imagination faible que des lois et des entrepriſes utiles. Cependant il faut avouer que la défaite

(*) L'abbé de *Montgon*.

du géant d'Epidaure et du voleur *Sinnis* et le combat contre la truie de *Crommion*, ne valent pas les exploits du vainqueur de *Charles XII*, du fondateur de Pétersbourg, et du légiſlateur d'un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris à penſer, il eſt vrai : mais il ſerait bien étrange de préférer le ſcythe *Anacharſis*, parce qu'il était ancien, au ſcythe moderne qui a policé tant de peuples.

Cette hiſtoire contient la vie publique du czar, laquelle a été utile, non ſa vie privée, ſur laquelle on n'a que quelques anecdotes d'ailleurs aſſez connues. Les ſecrets de ſon cabinet, de ſon lit et de ſa table ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, et ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un prince *Menzikoff*, un général *Sheremetof*, qui l'ont vu ſi long-temps dans ſon intérieur ; ils ne l'ont pas fait ; et tout ce qui aujourd'hui ne ſerait appuyé que ſur des bruits publics ne mériterait point de croyance. Les eſprits ſages aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaſte empire, que d'apprendre d'une manière très-incertaine ce que ce grand homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de ſon pays. *Suétone* rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de

plus

plus ſecret ; mais avait-il vécu familièrement avec douze *Céſars* ?

§. VI.

Quand il ne s'agit que de ſtyle, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laiſſer aboyer les petits feſeurs de brochures ; on ſe rendrait preſqu'auſſi ridicule qu'eux, ſi on perdait ſon temps à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaiſſe à confondre même les menſonges des hommes mépriſables : leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la baſſeſſe d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la juſtice d'agir contre lui : c'eſt par cette double raiſon qu'on a été obligé d'impoſer ſilence au coupable ignorant qui avait corrompu l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* par des notes auſſi abſurdes que calomnieuſes, dans leſquelles il outrageait brutalement une branche de la maiſon de France et toute la maiſon d'Autriche, et cent familles illuſtres de l'Europe dont les antichambres lui étaient auſſi inconnues que les faits qu'il oſait falſifier.

C'eſt un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuſe de publier les impoſtures et les calomnies.

Le prêtre de l'oratoire *le Vassor* et le jésuite *la Motte*, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain : l'un choisit le roi de France *Louis XIII* pour l'objet de sa satire ; l'autre prit pour but *Louis XIV*. (*) Leur qualité de moines apostats ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent sans cesse cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être instruit.

Leur maxime dans leur bouche est leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite sans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un prince, si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré, comme tant de particuliers, à des faiblesses de l'humanité connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à personne ? Je veux que vous ayez pénétré dans

(*) Voyez les notes sur l'histoire de *Louis XIII* et celle de *Louis XIV*.

ce myſtère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de ſe couvrir dans le ſecret de ſa maiſon? et par quelle raiſon publiez-vous ce ſcandale? Pour flatter la curioſité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre qui ſans cela ne ſerait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un ſatirique, qu'un feſeur de libelles, qui vendez des médiſances, et non pas un hiſtorien.

Si cette faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître, a influé ſur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands événemens; hors de-là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée : c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point : *Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.*

§. VII.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encore le menſonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiſtoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eſt *Clélie* qui mit cette manie à la mode. *Sarrazin* dans

l'aurore du bon goût fit l'hiſtoire de la conſpiration de *Valſtein* qui n'avait jamais conſpiré ; il ne manque pas, en feſant le portrait de *Valſtein* qu'il n'avait jamais vu, de traduire preſque tout ce que *Salluſte* dit de *Catilina* que *Salluſte* avait beaucoup vu. C'eſt écrire l'hiſtoire en bel-eſprit ; et qui veut trop faire parade de ſon eſprit ne réuſſit qu'à le montrer, ce qui eſt bien peu de choſe.

Il convenait au cardinal de *Retz* de peindre les principaux perſonnages de ſon temps qu'il avait tous pratiqués, et qui avaient été ou ſes amis ou ſes ennemis ; il ne les a pas peints ſans doute de ces couleurs fades dont *Mainbourg* enlumine dans ſes hiſtoires romaneſques les princes des temps paſſés. Mais était-il un peintre fidèle ? la paſſion, le goût de la ſingularité n'égaraient-ils pas ſon pinceau ? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainſi ſur la reine mère de Louis XIV : *Elle avait de cette ſorte d'eſprit qui lui était néceſſaire pour ne pas paraître ſotte aux yeux de ceux qui ne la connaiſſaient pas ; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de déſintéreſſement, plus d'attachement que de paſſion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus*

d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que tout ce que deſſus.

Il faut avouer que les obſcurités de ces expreſſions, cette foule d'antithèſes et de comparatifs, et le burleſque de cette peinture ſi indigne de l'hiſtoire ne doivent pas plaire aux eſprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine ; et les cœurs vertueux ſont auſſi révoltés de l'aigreur et du mépris que l'hiſtorien déploie en parlant d'une princeſſe qui le combla de bienfaits, qu'ils ſont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaiſir de la faire.

S'il faut ſe défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient ſi à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire ſur ſa parole un hiſtorien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à ſix cents lieues de lui? Il faut en ce cas le peindre par ſes actions, et laiſſer à ceux qui ont approché long-temps de ſa perſonne le ſoin de dire le reſte.

Les harangues ſont une autre eſpèce de menſonge oratoire que les hiſtoriens ſe ſont permis autrefois. On feſait dire à ſes héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté, ſur-tout, pouvait ſe prendre avec un perſonnage d'un

temps éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne ſont plus tolérées : on exige bien plus ; car ſi on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'hiſtorien que comme un rhéteur.

Une troiſième eſpèce de menſonge, et la plus groſſière de toutes, mais qui fut long-temps la plus ſéduiſante, c'eſt le merveilleux : il domine dans toutes les hiſtoires anciennes, ſans en excepter une ſeule.

On trouve même encore quelques prédictions dans l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norberg* : mais on n'en voit dans aucun de nos hiſtoriens ſenſés qui ont écrit dans ce ſiècle ; les ſignes, les prodiges, les apparitions ſont renvoyés à la fable. L'hiſtoire avait beſoin d'être éclairée par la philoſophie.

§. VIII.

Il y a un article important qui peut intéreſſer la dignité des couronnes. *Oléarius*, qui accompagnait en 1634 des envoyés de Holſtein en Ruſſie et en Perſe, rapporte, au livre troiſième de ſon hiſtoire, que le czar *Ivan Baſilovitz* avait relégué en Sibérie un ambaſſadeur de l'empereur : c'eſt un fait dont aucun autre hiſtorien, que je ſache, n'a jamais parlé : il n'eſt pas vraiſemblable que l'empereur eût

ſouffert une violation du droit des gens ſi extraordinaire et ſi outrageante.

Le même *Oléarius* dit dans un autre endroit : „ Nous partîmes le 13 février 1634 de compa- „ gnie avec un certain ambaſſadeur de France, „ qui s'appelait *Charles de Tallerand*, prince de „ Chalais, &c. *Louis* l'avait envoyé avec „ *Jacques Rouſſel* en ambaſſade en Turquie et „ en Moſcovie ; mais ſon collègue lui rendit de „ ſi mauvais offices auprès du patriarche que „ le grand-duc le relégua en Sibérie. „

Au livre troiſième, il dit que cet ambaſſadeur, prince de Chalais, et le nommé *Rouſſel* ſon collègue qui était marchand, étaient envoyés de *Henri IV*. Il eſt aſſez probable que *Henri IV*, mort en 1610, n'envoya point d'ambaſſade en Moſcovie en 1634. Si *Louis XIII* avait fait partir pour ambaſſadeur un homme d'une maiſon auſſi illuſtre que celle de *Tallerand*, il ne lui eût point donné un marchand pour collègue ; l'Europe aurait été informée de cette ambaſſade ; et l'outrage ſingulier fait au roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant conteſté ce fait incroyable, et voyant que la fable d'*Oléarius* avait pris quelque crédit, je me ſuis cru obligé de demander des éclairciſſemens au dépôt des affaires étrangères en

France. Voici ce qui a donné lieu à la méprife d'*Oléarius*.

Il y eut en effet un homme de la maifon de *Tallerand* qui, ayant la paffion des voyages, alla jufqu'en Turquie, fans en parler à fa famille, et fans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais, nommé *Rouffel*, député d'une compagnie de négoce, et qui n'était pas fans liaifon avec le miniftère de France. Le marquis de *Tallerand* fe joignit avec lui pour aller voir la Perfe; et s'étant brouillé en chemin avec fon compagnon de voyage, *Rouffel* le calomnia auprès du patriarche de Mofcou; on l'envoya en effet en Sibérie; il trouva le moyen d'avertir fa famille, et au bout de trois ans, le fecrétaire d'Etat, M. des *Noyers*, obtint fa liberté de la cour de Mofcou.

Voilà le fait mis au jour : il n'eft digne d'entrer dans l'hiftoire qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieufe quantité d'anecdotes de cette efpèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs hiftoriques; il y a des menfonges hiftoriques. Ce que rapporte *Oléarius* n'eft qu'une erreur; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambaffadeur fur fa tête, c'eft un menfonge. Qu'on fe trompe fur

le nombre et la force des vaiſſeaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'eſt qu'une erreur, et une erreur très-pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables, dans leſquelles l'origine de toutes les nations eſt enveloppée, peuvent être accuſés d'une faibleſſe commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce n'eſt pas là mentir, ce n'eſt proprement que tranſcrire des contes.

L'inadvertance nous rend encore ſujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeler menſonges. Si dans la nouvelle géographie d'*Hubner* on trouve que les bornes de l'Europe ſont à l'endroit où le fleuve Oby ſe jette dans la mer Noire, et que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur inſtruit rectifie. Cette géographie vous préſente ſouvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne ſont plus que des bourgs preſque déſerts; il eſt aiſé alors de s'apercevoir que le temps a tout changé; l'auteur a conſulté des anciens; et ce qui était vrai de leur temps ne l'eſt plus aujourd'hui.

On ſe trompe encore en tirant des inductions. *Pierre le grand* abolit le patriarchat. *Hubner* ajoute qu'il ſe déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Ruſſie vont plus loin, et diſent qu'il officia pontificalement;

ainſi d'un fait avéré on tire des concluſions erronées, ce qui n'eſt que trop commun.

Ce que j'ai appelé menſonge hiſtorique eſt plus commun encore ; c'eſt ce que la flatterie, la ſatire ou l'amour inſenſé du merveilleux font inventer. L'hiſtorien qui, pour plaire à une famille puiſſante, loue un tyran eſt un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince eſt un monſtre ; et le romancier, qui donne ſes imaginations pour la vérité, eſt mépriſé. Tel qui autrefois feſait reſpecter des fables par des nations entières ne ſerait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des paſſages, ou qui ne les entendent pas, qui, inſpirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce ſont les ſerpens qui rongent la lime, il faut les laiſſer faire.

HISTOIRE

DE L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS

PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

DANS les premières années du ſiècle où nous ſommes, le vulgaire ne connaiſſait dans le nord de héros que *Charles XII*. Sa valeur perſonnelle, qui tenait beaucoup plus d'un ſoldat que d'un roi, l'éclat de ſes victoires et même de ſes malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aiſément ces grands événemens, et qui ne voient pas les travaux longs et utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entrepriſes du czar *Pierre I* puſſent ſe ſoutenir; elles ont ſubſiſté, et ſe ſont perfectionnées ſous les impératrices *Anne* et *Eliſabeth*, mais ſur-tout ſous *Catherine II* qui a porté ſi loin la gloire de la Ruſſie. Cet empire eſt aujourd'hui compté parmi les plus floriſſans Etats, et *Pierre* eſt dans le rang des plus grands légiſlateurs. Quoique ſes entrepriſes n'euſſent pas beſoin de ſuccès aux yeux des ſages, ſes ſuccès ont affermi pour jamais ſa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII*

méritait d'être le premier ſoldat de *Pierre le grand.* L'un n'a laiſſé que des ruines, l'autre eſt un fondateur en tout genre. J'oſai porter à peu près ce jugement, il y a trente années, lorſque j'écrivis l'hiſtoire de *Charles.* Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui ſur la Ruſſie me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples ſont ſi anciens, et chez qui les lois, les mœurs et les arts ſont d'une création nouvelle. L'hiſtoire de *Charles XII* était amuſante, celle de *Pierre I* eſt inſtructive.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de la Ruſſie.

L'EMPIRE de Ruſſie eſt le plus vaſte de notre hémiſphère; il s'étend d'Occident en Orient l'eſpace de plus de deux mille lieues communes de France, et il a plus de huit cents lieues du Sud au Nord dans ſa plus grande largeur. Il confine à la Pologne et à la mer Glaciale; il touche à la Suède et à la Chine. Sa longueur de l'île de Dago à l'occident de la Livonie, juſqu'à ſes bornes les plus orientales, comprend près de cent ſoixante et dix degrés; de ſorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'orient de l'empire. Sa largeur eſt de trois mille ſix cents verſtes du Sud au Nord, ce qui fait huit cents cinquante de nos lieues communes.

Nous connaiſſions ſi peu les limites de ce pays dans le ſiècle paſſé que, lorſqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois et les Ruſſes étaient en guerre, et

que l'empereur *Cam-hi* d'un côté, et de l'autre les czars *Ivan* et *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différens, une ambaſſade à trois cents lieues de Pékin, ſur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie ou des Ruſſies eſt plus vaſte que tout le reſte de l'Europe et que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*, car il contient plus de onze cents mille de nos lieues quarrées. L'empire romain et celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cents cinquante mille, et il n'y a pas un royaume en Europe qui ſoit la douzième partie de l'empire romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des ſiècles et des czars tels que *Pierre le grand*.

Un ambaſſadeur anglais qui réſidait en 1733 à Pétersbourg, et qui avait été à Madrid, dit, dans ſa relation manuſcrite, que dans l'Eſpagne, qui eſt le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, et que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq: nous verrons au chapitre ſecond ſi ce miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Il eſt dit dans la *Dixme*, fauſſement attribuée au maréchal de *Vauban*, qu'en France chaque mille quarré contient à peu près deux cents habitans, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route;

que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante; par les plaines des Calmouks et par le grand déſert de Kobi; et il eſt à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, et de Pétersbourg aux extrémités de la France ſeptentrionale, en paſſant par Dantzick, Hambourg, Amſterdam, on ne voit pas ſeulement une colline un peu haute. Cette obſervation peut faire douter de la vérité du ſyſtême dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en ſuppoſant que tout ce qui eſt terre aujourd'hui a été mer très-long-temps. Mais comment les flots, qui dans cette ſuppoſition ont formé les Alpes, les Pyrénées et le Taurus, n'auraient-ils pas formé auſſi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un eſpace tortueux de trois mille lieues? La géographie ainſi conſidérée pourrait prêter des lumières à la phyſique, ou du moins donner des doutes.

Nous appelions autrefois la Ruſſie du nom de Moſcovie, parce que la ville de Moſcou, capitale de cet empire, était la réſidence des grands-ducs de Ruſſie: aujourd'hui l'ancien nom de Ruſſie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko juſqu'au-delà de Moſcou la Ruſſie blanche, et pourquoi *Hubner* la nomme noire, ni pour quelle raiſon la Kiovie doit être la Ruſſie rouge.

Il ſe peut encore que *Madiès* le ſcythe, qui fit une irruption en Aſie près de ſept ſiècles avant notre ère, ait porté ſes armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* et *Tamerlan*, et comme probablement

on avait fait long-temps avant *Madiès*. Toute antiquié ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, ſont conſtatées par des monumens illuſtres et intéreſſans. Ces monumens en ſuppoſent encore d'autres très-antérieurs, puiſqu'il faut un grand nombre de ſiècles avant qu'on puiſſe ſeulement établir l'art de tranſmettre ſes penſées par des ſignes durables, et qu'il faut encore une multitude de ſiècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui ſi policée; l'art de l'écriture fut long-temps inconnu dans tout le Nord: le patriarche *Conſtantin*, qui a écrit en ruſſe l'hiſtoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'uſage de l'écriture au cinquième ſiècle.

Que d'autres examinent ſi des Huns, des Slaves et des Tartares ont conduit autrefois des familles errantes et affamées vers la ſource du Boryſthène. Mon deſſein eſt de faire voir ce que le czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien chaos. Il faut toujours ſe ſouvenir qu'aucune famille ſur la terre ne connaît ſon premier auteur, et que par conſéquent aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de *Ruſſes* pour déſigner les habitans de ce grand empire. Celui de *Roxelans*, qu'on leur donnait autrefois, ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes et d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de *Ruſſiens;* mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de *Ruſſes* que preſque tous nos auteurs leur ont donné; et il m'a paru que le peuple le plus étendu de la

terre doit être connu par un terme qui le diſtingue abſolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur ſe faſſe, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en ſeize grands gouvernemens, qui ſeront un jour ſubdiviſés, quand les contrées du Septentrion et de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels ſont ces ſeize gouvernemens, dont pluſieurs renferment des provinces immenſes.

De la Livonie.

La province la plus voiſine de nos climats eſt celle de la Livonie. C'eſt une des plus fertiles du Nord. Elle était païenne au douzième ſiècle. Des négocians de Brème et de Lubec y commercèrent, et des religieux croiſés, nommés *porte-glaives*, unis enſuite à l'ordre teutonique s'en emparèrent au treizième ſiècle, dans le temps que la fureur des croiſades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. *Albert* markgrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, ſe fit ſouverain de la Livonie et de la Pruſſe brandebourgeoiſe, vers l'an 1514. Les Ruſſes et les Polonais ſe diſputèrent dès-lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puiſſances. Le roi de Suède *Guſtave-Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660 par la célèbre paix d'Oliva; et enfin le czar *Pierre* l'a conquiſe ſur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette hiſtoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, eſt toujours vaſſale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Ruſſie. Ce ſont-là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

Plus au nord, ſe trouve le gouvernement de Rével et

et de l'Eſtonie. Revel fut bâtie par les Danois, au treizième ſiècle. Les Suédois ont poſſédé l'Eſtonie depuis que le pays ſe fut mis ſous la protection de la Suède, en 1561; et c'eſt encore une des conquêtes de *Pierre*.

Gouvernemens de Revel, de Pétersbourg et de Vibourg.

Au bord de l'Eſtonie eſt le golfe de Finlande. C'eſt à l'orient de cette mer, et à la jonction de la Néva, et du lac de Ladoga, qu'eſt la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle et la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar *Pierre*, malgré tous les obſtacles réunis qui s'oppoſaient à ſa fondation.

Elle s'élève ſur le golfe de Cronſtadt, au milieu de neuf bras de rivières qui diviſent ſes quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une île formée par le grand cours de la Néva: ſept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, et pluſieurs manufactures. Trente-cinq grandes égliſes ſont autant d'ornemens à la ville; et parmi ces égliſes il y en a cinq pour les étrangers, ſoit catholiques romains, ſoit réformés, ſoit luthériens: ce ſont cinq temples élevés à la tolérance, et autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien, que l'on nomme celui d'été, ſitué ſur la rivière de Néva, eſt bordé d'une baluſtrade immenſe de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triomphale, eſt un des plus beaux morceaux d'architecture qui ſoient en Europe; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colléges impériaux, pour l'académie des ſciences, la bourſe, le magaſin des marchandiſes, celui des galères, ſont autant de monumens magnifiques. La

maiſon de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vaſes ſont de porcelaine; le magaſin pour la cour, la fonderie, l'arſenal, les ponts, les marchés, les places, les caſernes pour la garde à cheval et pour les gardes à pied, contribuent à l'embelliſſement de la ville, autant qu'à ſa ſureté. On y compte actuellement quatre cents mille ames. Aux environs de la ville ſont des maiſons de plaiſance dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets-d'eau ſont très-ſupérieurs à ceux de Verſailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Pétersbourg eſt regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquiſe par *Pierre I ;* Vibourg conquis par lui, et la partie de la Finlande, perdue et cédée par la Suède, en 1742, ſont un autre gouvernement.

Archangel. Plus haut, en montant au nord, eſt la province d'Archangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit ſon nom de S[t] *Michel l'archange*, ſous la protection duquel il fut mis, long-temps après que les Ruſſes eurent reçu le chriſtianiſme, qu'ils n'ont embraſſé qu'au commencement du onzième ſiècle. Ce ne fut qu'au milieu du ſeizième que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais, en 1533, cherchèrent un paſſage par les mers du Nord et de l'Eſt, pour aller aux Indes orientales. *Chancelor*, capitaine d'un des vaiſſeaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce déſert qu'un couvent avec la petite égliſe de S[t] *Michel l'archange.*

De ce port ayant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, et enfin à

la ville de Moſcou. Ils ſe rendirent aiſément les maîtres du commerce de la Ruſſie, lequel, de la ville de Novogorod où il ſe feſait par terre, fut tranſporté à ce port de mer. Il eſt, à la vérité, inabordable ſept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilége d'y commercer ſans payer aucun droit, et c'eſt ainſi que toutes les nations devraient peut-être négocier enſemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-temps auparavant, les Génois et les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Ruſſes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appelée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite ; celui d'Archangel a ſubſiſté avec de grands avantages pour les Anglais et les Hollandais, juſqu'au temps où *Pierre le grand* a ouvert la mer Baltique à ſes Etats.

A l'occident d'Archangel, et dans ſon gouvernement, eſt la Laponie ruſſe, troiſième partie de cette contrée ; les deux autres appartiennent à la Suède et au Danemarck. C'eſt un très-grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, et qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confuſément connus de l'antiquité, ſous le nom de Troglodytes et de Pygmées ſeptentrionaux ; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, et qui habitent des cavernes : ils ſont tels

Laponie ruſſe.

Gouvernement d'Archangel.

qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples ſeptentrionaux ſoient blancs; preſque tous petits, tandis que leurs voiſins et les peuples d'Iſlande, ſous le cercle polaire, ſont d'une haute ſtature; ils ſemblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramaſſés, robuſtes; la peau dure, pour mieux réſiſter au froid; les cuiſſes, les jambes déliées; les pieds menus, pour courir plus légèrement au milieu des rochers dont leur terre eſt toute couverte; aimant paſſionnément leur patrie, qu'eux ſeuls peuvent aimer; et ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, ſur la foi d'*Olaüs*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, et qu'ils ſe ſont retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choiſi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode? pourquoi leur viſage, leur figure, leur couleur, tout diffère-t-il entièrement de leurs prétendus ancêtres? Il ſerait peut-être auſſi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie vient de l'herbe du Danemarck, et que les poiſſons particuliers à leurs lacs viennent des poiſſons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons ſont indigènes, comme leurs animaux ſont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expreſſions de leurs voiſins, ce qui arrive à tous les peuples: mais quand deux nations donnent aux choſes d'uſage, aux objets qu'elles voient ſans ceſſe, des noms abſolument différens, c'eſt une grande préſomption qu'un de ces peuples n'eſt pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*; et les Lapons *muriet*: le ſoleil, en finlandais, ſe

nommé *auringa*, en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande et de la Laponie ſuédoiſe ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac;* et depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons moſcovites ſont aujourd'hui cenſés de l'Egliſe grecque; mais ceux qui errent vers les montagnes ſeptentrionales du Cap nord, ſe contentent d'adorer un Dieu ſous quelques formes groſſières, ancien uſage de tous les peuples nomades.

Cette eſpèce d'hommes peu nombreuſe a très-peu d'idées, et ils ſont heureux de n'en avoir pas davantage; car alors ils auraient de nouveaux beſoins qu'ils ne pourraient ſatisfaire; ils vivent contens et ſans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, et arrivent à une longue vieilleſſe. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes et à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du ſentiment de la ſupériorité qu'ils reconnaiſſaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils puſſent ſervir à corriger les défauts de leur race. C'était un uſage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalouſie et les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes: mais les Lapons étaient preſque ſans lois, et probablement n'étaient point jaloux.

Quand on a remonté la Duina, du nord au ſud, on arrive au milieu des terres à Moſcou, la capitale de l'empire. Cette ville fut long-temps le centre des Moſcou.

Etats ruſſes, avant qu'on ſe fût étendu du côté de la Chine et de la Perſe.

Moſcou, ſitué par le 55e degré et demi de latitude dans un terrain moins froid et plus fertile que Pétersbourg, eſt au milieu d'une vaſte et belle plaine, ſur la rivière de Moska, (*a*) et de deux autres petites qui ſe perdent avec elle dans l'Occa, et vont enſuite groſſir le fleuve de Volga. Cette ville n'était, au treizième ſiècle, qu'un aſſemblage de cabanes peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-kan*.

Le Kremelin, (*b*) qui fut le ſéjour des grands ducs, n'a été bâti qu'au quatorzième ſiècle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Kremelin fut conſtruit par des architectes italiens, ainſi que pluſieurs égliſes, dans ce goût gothique qui était alors celui de toute l'Europe; il y en a deux du célèbre *Ariſtote* de Bologne, qui floriſſait au quinzième ſiècle; mais les maiſons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moſcou eſt *Oléarius* qui, en 1633, accompagna une ambaſſade d'un duc de Holſtein, ambaſſade auſſi vaine dans ſa pompe qu'inutile dans ſon objet. Un Holſtenois devait être frappé de l'immenſité de Moſcou, de ſes cinq enceintes, du vaſte quartier des czars, et d'une ſplendeur aſiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne; nulle ville à beaucoup près auſſi vaſte, auſſi peuplée.

Le comte de *Carliſle*, au contraire, ambaſſadeur de *Charles II*, en 1663, auprès du czar *Alexis*, ſe

(*a*) En ruſſe *Moskwa*.
(*b*) En ruſſe *Kremln*.

plaint dans ſa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moſcou, ni hôtellerie dans la route, ni ſecours d'aucune eſpèce. L'un jugeait comme un allemand du nord, l'autre comme un anglais ; et tous deux par comparaiſon. L'anglais fut révolté de voir que la plupart des boyards avaient pour lit des planches ou des bancs, ſur leſquels on étendait une peau ou une couverture ; c'eſt l'uſage antique de tous les peuples : les maiſons preſque toutes de bois étaient ſans meubles, preſque toutes les tables à manger ſans linge; point de pavé dans les rues, rien d'agréable et de commode, très-peu d'artiſans, encore étaient-ils groſſiers, et ne travaillaient-ils qu'aux ouvrages indiſpenſables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été ſobres.

Mais la cour, dans les jours de cérémonie, paraiſſait celle d'un roi de Perſe. Le comte de *Carliſle* dit qu'il ne vit qu'or et pierreries ſur les robes du czar et de ſes courtiſans : ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays ; cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples induſtrieux, puiſqu'on avait fondu à Moſcou, long-temps auparavant, ſous le règne du czar *Boris Godono*, la plus groſſe cloche qui ſoit en Europe, et qu'on voyait dans l'égliſe patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de ſoins. Ces ouvrages, dirigés par des allemands et des italiens, étaient des efforts paſſagers ; c'eſt l'induſtrie de tous les jours, et la multitude des arts continuellement exercés, qui font une nation floriſſante. La Pologne alors, et tous les pays voiſins des Ruſſes, ne leur étaient pas ſupérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne;

les beaux arts n'y étaient guère plus connus au milieu du dix-ſeptième ſiècle.

Quoique Moſcou n'eût rien alors de la magnificence et des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant ſon circuit de vingt mille pas, la partie appelée la ville chinoiſe, où les raretés de la Chine s'étalaient; le vaſte quartier du Kremelin, où eſt le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées et ſingulières, et enfin le nombre de ſes habitans qui monte à près de cinq cents mille; tout cela feſait de Moſcou une des plus conſidérables villes de l'univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le grand*, commença à policer Moſcou. Il fit conſtruire pluſieurs grandes maiſons de pierre, quoique ſans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de ſa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, et leur fourniſſant des matériaux. C'eſt à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, et quelques embelliſſemens utiles. *Pierre*, qui a tout fait, a eu ſoin de Moſcou, en conſtruiſant Pétersbourg; il l'a fait paver, il l'a orné et enrichi par des édifices, par des manufactures: enfin, un chambellan (*c*) de l'impératrice *Eliſabeth*, fille de *Pierre*, y a été l'inſtituteur d'une univerſité depuis quelques années. C'eſt le même qui m'a fourni tous les mémoires ſur leſquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de compoſer cette hiſtoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'eſt que par modeſtie qu'il m'a laiſſé le ſoin de cet ouvrage.

Smolensko. A l'occident du duché de Moſcou, eſt celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européane.

(*c*) M. de *Shouvaloſ*.

Les duchés de Moscovie et de Smolensko composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands ducs de Russie, fut conquise par le grand duc de Lithuanie, au commencement du quinzième siècle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le roi de Pologne, *Sigismond III*, s'en empara en 1611. Le czar *Alexis*, père de *Pierre*, la recouvra en 1654; et depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du czar *Pierre*, prononcé à Paris dans l'académie des sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident et au midi: il est évident qu'on s'est trompé.

Gouvernemens de Novogorod, et de Kiovie ou Ukraine.

Entre Pétersbourg et Smolensko est la province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établissement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'est étendue dans le nord-est de l'Europe? *Sla* signifie un chef; et *esclave*, appartenant au chef. Tout ce qu'on sait de ces anciens Slaves, c'est qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, située sur une rivière navigable dès sa source, laquelle jouit long-temps d'un florissant commerce, et fut une puissante alliée des villes asiatiques. Le czar *Ivan Basilovitz* (*d*) la conquit en 1467, et en emporta toutes les richesses qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moscou, presqu'inconnue jusqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui est la petite Russie, la Russie rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Borysthène. La différence

(*d*) En russe *Iwan Wassiliewitsch*.

de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, ſert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudeſſe de tous les anciens peuples du Nord, et les grâces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kiſovie, fut bâtie par les empereurs de Conſtantinople, qui en firent une colonie : on y voit encore des inſcriptions grecques de douze cents années : c'eſt la ſeule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de ſiècles ſans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands ducs de Ruſſie firent leur réſidence dans l'onzième ſiècle, avant que les Tartares aſſerviſſent la Ruſſie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Coſaques, ſont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée feſait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome et Conſtantinople, qui ont dominé ſur tant de nations, ſoient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforce de faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas ſecondé la nature, vivant des fruits que produit une terre auſſi inculte que féconde, et vivant encore plus de rapines ; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté ; et cependant ayant ſervi tour à tour la Pologne et la Turquie. Enfin ils ſe donnèrent à la Ruſſie, en 1654, ſans trop ſe ſoumettre, et *Pierre* les a ſoumis.

Les autres nations ſont diſtinguées par leurs villes et leurs bourgades. Celle-ci eſt partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir ſuprême. C'eſt aujourd'hui un ſeigneur de

la cour que les souverains de Russie leur donnent pour *hetman;* c'est un véritable gouverneur de province, semblable à nos gouverneurs de ces pays d'Etats qui ont encore quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des païens et des mahométans; ils ont été baptisés chrétiens de la communion romaine, quand ils ont servi la Pologne; et ils sont aujourd'hui baptisés chrétiens de l'Eglise grecque depuis qu'ils sont à la Russie.

Parmi eux sont compris ces Cosaques Zaporaviens, qui sont à peu-près ce qu'étaient nos flibustiers, des brigands courageux. Ce qui les distinguait de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne souffraient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les amazones ne souffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servaient à peupler demeuraient dans d'autres îles du fleuve: point de mariage, point de famille: ils enrôlaient les enfans mâles dans leur milice, et laissaient les filles à leurs mères. Souvent le frère eut des enfans de sa sœur, et le père de sa fille. Point d'autres lois chez eux que les usages établis par les besoins: cependant ils eurent quelques prêtres du rite grec. On a construit depuis quelque temps le fort Sainte-Elisabeth sur le Borysthène pour les contenir. Ils servent dans les armées comme troupes irrégulières, et malheur à qui tombe dans leurs mains.

Gouvernemens de Belgorod, de Véronise et de Nischgorod.

Si vous remontez au nord-est de la province de Kiovie, entre le Borysthène et le Tanaïs, c'est le gouvernement de Belgorod qui se présente: il est aussi grand que celui de Kiovie. C'est une des plus fertiles provinces de la Russie; c'est elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuse de ce gros bétail

qu'on connaît ſous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces ſont à l'abri des incurſions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boryſthène au Tanaïs, garnies de forts et de redoutes.

Remontez encore au nord, paſſez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véroniſe qui s'étend juſqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véroniſe, (*e*) à l'embouchure de la rivière de ce nom qui ſe jette dans le Tanaïs, *Pierre le grand* a fait conſtruire ſa première flotte; entrepriſe dont on n'avait point encore d'idée dans tous ces vaſtes Etats. Vous trouverez enſuite le gouvernement de Niſchgorod fertile en grains, traverſé par le Volga.

Aſtracan. De cette province vous entrez, au midi, dans le royaume d'Aſtracan. Ce pays commence au quarante-troiſième degré et demi de latitude, ſous le plus beau des climats, et finit vers le cinquantième, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; bordé d'un côté par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, et s'avançant encore au-delà de la mer Caſpienne, le long du mont Caucaſe; arroſé du grand fleuve Volga, du Jaïk et de pluſieurs autres rivières entre leſquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais *Perri*, tirer des canaux qui, en ſervant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, et augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite et à la gauche du Volga et du Jaïk, ce beau pays était infeſté plutôt qu'habité

(*e*) En Ruſſie on écrit et on prononce *Voroneſtch*.

par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, et qui ont toujours vécu comme étrangers ſur la terre.

L'ingénieur *Perri*, employé par *Pierre le grand* dans ces quartiers, y trouva de vaſtes déſerts couverts de pâturages, de légumes, de ceriſiers, d'amandiers. Des moutons ſauvages d'une nourriture excellente paiſſaient dans ces ſolitudes. Il fallait commencer par dompter, et par civiliſer les hommes de ces climats, pour y ſeconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Aſtracan eſt une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-kan*, et enſuite par *Tamerlan;* ces tartares dominèrent juſqu'à Moſcou. Le czar *Jean Baſilidès*, petit-fils *d'Ivan Baſilovitz*, et le plus grand conquérant d'entre les Ruſſes, délivra ſon pays du joug tartare, au ſeizième ſiècle, et ajouta le royaume d'Aſtracan à ſes autres conquêtes, en 1554.

Aſtracan eſt la borne de l'Aſie et de l'Europe, et peut faire le commerce de l'une et de l'autre, en tranſportant par le Volga les marchandiſes apportées par la mer Caſpienne. C'était encore un des grands projets de *Pierre le grand :* il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Aſtracan eſt habité par des indiens.

Au ſud-eſt du royaume d'Aſtracan eſt un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg : la ville de ce nom a été bâtie, en 1734, ſur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays eſt hériſſé des branches du mont Caucaſe. Des fortereſſes élevées de diſtance en diſtance défendent les paſſages des montagnes et des rivières qui en deſcendent. C'eſt dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Perſans viennent dépoſer et cacher à la rapacité des brigands

Orembourg.

leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg eſt devenue le refuge des Perſans et de leurs fortunes, et s'eſt accrue de leurs calamités; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer; elle devient l'entrepôt de l'Aſie.

Gouvernemens de Caſan et de la grande Permie.

Au-delà du Volga et du Jaïk, vers le ſeptentrion, eſt le royaume de Caſan qui, comme Aſtracan, tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-kan*, et enſuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Baſilidès*. Il eſt encore peuplé de beaucoup de tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend juſqu'à la Sibérie: il eſt conſtant qu'elle a été floriſſante et riche autrefois; elle a conſervé encore quelque opulence. Une province de ce royaume appelée la grande Permie, et enſuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandiſes de la Perſe et des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnaie au coin des premiers califes, et quelques idoles des Tartares; (*f*) mais ces monumens d'anciennes richeſſes ont été trouvés au milieu de la pauvreté, et dans les déſerts: il n'y avait plus aucune trace de commerce; ces révolutions n'arrivent que trop vîte et trop aiſément dans un pays ingrat, puiſqu'elles ſont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre priſonnier ſuédois, *Stralemberg*, qui mit ſi bien à profit ſon malheur, et qui examina tous ces vaſtes pays avec tant d'attention, eſt le premier qui a rendu vraiſemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* et *Pomponius-Mela* rapportent que du temps d'*Auguſte*, un roi des Suèves

(*f*) Memoires de *Stralemberg* confirmés par mes mémoires ruſſes.

fit préfent à *Metellus Celer* de quelques indiens jetés par la tempête fur les côtes voifines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé fur les mers germaniques ? Cette aventure a paru fabuleufe à tous nos modernes, fur-tout depuis que le commerce de notre hémifphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-efpérance : mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un indien trafiquer dans les pays feptentrionaux de l'Occident que de voir un romain paffer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perfe, s'embarquaient fur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui eft le Volga, allaient jufqu'à la grande Permie par la Kama, et de là pouvaient aller s'embarquer fur la mer du Nord ou fur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus furprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaftes provinces, vous jetez la vue fur l'Orient, c'eft là que les limites de l'Europe et de l'Afie fe confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens divisèrent en Europe, Afie et Afrique, leur univers connu; ils n'en avaient pas vu la dixième partie ; c'eft ce qui fait que quand on a paffé les Palus-Méotides, on ne fait plus où l'Europe finit, et où l'Afie commence ; tout ce qui eft au-delà du mont Taurus était défigné par le mot vague de Scythie, et le fut enfuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ferait convenable peut-être d'appeler terres arctiques ou terres du Nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jufqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres auftrales à la partie du monde non moins

vaſte, ſituée ſous le pôle antarctique, et qui fait le contre-poids du globe.

Gouvernemens de la Sibérie, des Samoïèdes, des Oſtiaks.

Des frontières des provinces d'Archangel, de Réſan, d'Aſtracan, s'étend à l'Orient la Sibérie avec les terres ultérieures juſqu'à la mer du Japon; elle touche au midi de la Ruſſie par le mont Caucaſe; de là au pays de Kamshatka, on compte environ douze cents lieues de France; et de la Tartarie méridionale, qui lui ſert de limite, juſqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents; ce qui eſt la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, et c'eſt ce qui ſervit à en faire la découverte, en 1563. Ce ne fut pas ſous le czar *Fœdor Ivanovitz*, mais ſous *Ivan Baſilidès*, au ſeizième ſiècle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anikä*, homme riche pour ſon état et pour ſon pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière juſqu'alors inconnue dans ce canton, et parlant une langue que perſonne n'entendait, deſcendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, (*g*) et venaient apporter au marché des martres et des renards noirs qu'ils troquaient pour des clous et des morceaux de verre, comme les premiers ſauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Eſpagnols; il les fit ſuivre par ſes enfans et par ſes valets juſque dans leur pays. C'étaient des Samoïèdes, peuples qui paraiſſent ſemblables aux Lapons, mais qui ne ſont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'uſage du pain; ils ont comme eux le ſecours des rangifères ou rennes

(*g*) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

qu'ils attèlent à leurs traînaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges : (*h*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette efpèce d'hommes et celle des Lapons des différences très-marquées. On m'affure leur mâchoire fupérieure plus avancée au niveau de leur nez ; leurs oreilles font plus rehauffées. Les hommes et les femmes n'ont de poil que fur la tête ; le mamelon eft d'un noir d'ébène. Les Lapons et les Laponnes ne font marqués à aucun de ces fignes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées fi peu connues, qu'on s'eft trompé dans la belle hiftoire naturelle du jardin du roi, lorfqu'en parlant de tant de chofes curieufes concernant la nature humaine, on a confondu l'efpèce des Lapons avec l'efpèce des Samoïèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne penfe. Celles des Samoïèdes et des Hottentots paraiffent les deux extrêmes de notre continent : et fi l'on fait attention aux mamelles noires des femmes Samoïèdes, et au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui defcend, dit-on, à la moitié de leurs cuiffes, on aura quelque idée des variétés de notre efpèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où prefque tout eft inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïèdes ont dans leur morale des fingularités auffi grandes qu'en phyfique : ils ne rendent aucun culte à l'Etre fuprême ; ils approchent du manichéifme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce feul point qu'ils reconnaiffent un bon et un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils

(*h*) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

habitent ſemble en quelque manière excuſer cette croyance ſi ancienne chez tant de peuples et ſi naturelle aux ignorans et aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres : étant preſque ſans paſſion, ils ſont ſans injuſtice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice et la vertu. Leur extrême ſimplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abſtraites ; le ſentiment ſeul les dirige ; et c'eſt peut-être une preuve inconteſtable que les hommes aiment la juſtice par inſtinct, quand leurs paſſions funeſtes ne les aveuglent pas.

On perſuada quelques-uns de ces ſauvages de ſe laiſſer conduire à Moſcou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur Dieu, et ſe ſoumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby et de l'Irtis ; (*i*) on y bâtit même des fortereſſes. Un coſaque fut envoyé dans le pays en 1595, et le conquit pour les czars avec quelques ſoldats et quelque artillerie, comme *Cortez* ſubjugua le Mexique ; mais il ne conquit guère que des déſerts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol, (*k*) capitale de la Sibérie, aujourd'hui conſidérable. Qui croirait que cette contrée a été long-temps le ſéjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé juſqu'à Rome ſous *Attila*, et que ces Huns venaient du nord

(*i*) En ruſſe, *Irtiſch.*

(*k*) En ruſſe, *Tobolskoy.*

de la Chine? Les Tartares usbecks ont ſuccédé aux Huns, et les Ruſſes aux Usbecks. On s'eſt diſputé ces contrées ſauvages, ainſi qu'on s'eſt exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'eſt, ſur-tout vers le Midi : on en juge par des tombeaux et par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le ſoixantième degré ou environ juſqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne reſſemble en rien aux régions de la zone tempérée; ce ne ſont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux ſur la terre, ni les mêmes poiſſons dans les lacs et dans les rivières.

Au-deſſous de la contrée des Samoïèdes eſt celle des Oſtiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïèdes, ſinon qu'ils ſont, comme eux et comme tous les premiers hommes, chaſſeurs, paſteurs et pêcheurs; les uns ſans religion, parce qu'ils ne ſont pas raſſemblés; les autres, qui compoſent des hordes, ayant une eſpèce de culte, feſant des vœux au principal objet de leurs beſoins; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur eſt plus néceſſaire que ce bétail; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choiſiſſaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Oſtiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle eſt plus chaude que celle de mouton; il ſe peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Oſtiaks ont auſſi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus notre attention

que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens, vers l'an 1712; ceux-là ſont chrétiens, comme nos payſans les plus groſſiers, ſans ſavoir ce qu'ils ſont. Pluſieurs auteurs prétendent que ce peuple eſt originaire de la grande Permie: mais cette grande Permie eſt preſque déſerte: pourquoi ſes habitans ſe feraient-ils établis ſi loin et ſi mal? Ces obſcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'eſt ſur-tout chez ces Oſtiaks, chez les Burates et les Jakutes leurs voiſins, qu'on trouve ſouvent dans la terre de cet ivoire dont on n'a jamais pu ſavoir l'origine: les uns le croient un ivoire foſſile; les autres, les dents d'une eſpèce d'éléphant dont la race eſt détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent, et qui confondent la philoſophie?

Pluſieurs montagnes de ces contrées ſont remplies de cet amiante, de ce lin incombuſtible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une eſpèce de papier.

Au midi des Oſtiaks ſont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu chrétien. A l'eſt il y a pluſieurs hordes qu'on n'a pu entièrement ſoumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiſſance du calendrier. Ils comptent par neiges et non par la marche apparente du ſoleil: comme il neige régulièrement et long-temps chaque hiver, ils diſent, je ſuis âgé de tant de neiges; comme nous diſons, j'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier ſuédois *Stralemberg* qui, ayant été pris à Pultava, paſſa

quinze ans en Sibérie, et la parcourut toute entière; il dit qu'il y a encore des reftes d'un ancien peuple dont la peau eft bigarrée et tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race; et ce fait m'a été confirmé par des ruffes nés à Tobol. Il femble que la variété des efpèces humaines ait beaucoup diminué; on trouve peu de ces races fingulières que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très-peu de ces maures blancs ou de ces albinos dont un a été préfenté à l'académie des fciences de Paris, et que j'ai vu. Il en eft ainfi de plufieurs animaux dont l'efpèce eft très-rare.

Quant aux Borandiens, dont il eft parlé fouvent dans la favante hiftoire du jardin du roi de France, mes mémoires difent que ce peuple eft abfolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées eft peuplé de nombreufes hordes de tartares. Les anciens Turcs font fortis de cette Tartarie pour aller fubjuguer tous les pays dont ils font aujourd'hui en poffeffion. Les Calmouks, les Monguls font ces mêmes Scythes qui, conduits par *Madiès*, s'emparèrent de la haute Afie, et vainquirent le roi des Mèdes, *Cyaxarès*. Ce font eux que *Gengis-kan* et fes enfans menèrent depuis jufqu'en Allemagne, et qui formèrent l'empire du Mogol fous *Tamerlan*. Ces peuples font un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, font devenues vaffales de la Ruffie.

Telle eft une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie et la mer Cafpienne. C'eft là qu'on a trouvé, en 1720, une maifon fouterraine de pierres,

des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un prince oriental portant un diadême ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits envoyé par *Pierre le grand* à l'académie des inſcriptions de Paris, et reconnu pour être en langue du Thibet : tous témoignages ſinguliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, et preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le grand* plus d'une fois, que les arts avaient fait le tour du monde.

Du Kamshatka.

La dernière province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourrures ; les habitans s'en revêtaient l'hiver, et marchaient nus l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoïèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'île d'une eſpèce d'être ſupérieur qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires diſent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une mythologie, et ils n'ont point de religion ; cela pourrait être vrai, et n'eſt guère vraiſemblable : la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités

ils diſtinguent des choſes permiſes et des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions ; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, et de ſauver un homme qui ſe noie. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes, qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune et ſi néceſſaire qu'elle n'eſt pas même une vertu, que par une philoſophie également fauſſe et ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la providence, et qu'un homme deſtiné par le ciel à être noyé ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification;* mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis ? et pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou* ?

Il y a ſans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque tous les peuples ; les leurs ſont un défaut d'eſprit, et les nôtres en ſont un abus ; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de dieu, ils ont auſſi des démons ; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières

dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la ſaine phyſique nous éclairât. C'eſt donc par-tout l'apanage de l'eſprit humain d'avoir des idées abſurdes, fondées ſur notre curioſité et ſur notre faibleſſe. Les Kamshatkales ont auſſi des prophètes qui expliquent les ſonges; et il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Ruſſie a aſſujetti ces peuples en bâtiſſant cinq fortereſſes dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme ruſſe très-inſtruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puiſque le pain et le vin ſont néceſſaires à nos myſtères, et qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'obſervations; je n'en ferai qu'une: c'eſt que, ſi on jette les yeux ſur les trois quarts de l'Amérique, ſur toute la partie méridionale de l'Afrique, ſur le Nord, depuis la Laponie juſqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'eſt pas au-deſſus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier coſaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka, en 1701, par ordre de *Pierre* qui, après la malheureuſe journée de Nerva, étendait encore ſes ſoins d'un bord du continent à l'autre. Enſuite en 1725, quelque temps avant que la mort le ſurprît au milieu de ſes grands projets, il envoya le capitaine *Béring*, danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka ſur les terres de l'Amérique ſi cette entrepriſe était praticable. *Béring*, ne put réuſſir dans ſa première navigation. L'impératrice

Anne l'y envoya encore en 1733. *Spengenberg*, capitaine de vaiſſeau, aſſocié à ce voyage, partit le premier du Kamshatka ; mais il ne put ſe mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y conſtruire des vaiſſeaux, pour les agréer et les fournir des choſes néceſſaires. *Spengenberg* pénétra juſqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue ſuite d'îles, et revint ſans avoir découvert que ce paſſage.

En 1741, *Béring* courut cette mer accompagné de l'aſtronome de *Liſle de la Croyère*, de cette famille de *Liſle* qui a produit de ſi ſavans géographes ; un autre capitaine allait de ſon côté à la découverte. *Béring* et lui atteignirent les côtes de l'Amérique, au nord de la Californie. Ce paſſage, ſi long-temps cherché par les mers du Nord, fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul ſecours ſur ces côtes déſertes. L'eau douce manqua ; le ſcorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit, l'eſpace de cent milles, les rivages ſeptentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes ſemblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une île à laquelle il donna ſon nom. L'autre capitaine, ſe trouvant plus près de la Californie, fit deſcendre à terre dix hommes de ſon équipage; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendu inutilement, et de *Liſle* expira en deſcendant à terre. Ces déſaſtres ſont la deſtinée de preſque toutes les premières tentatives ſur les mers ſeptentrionales. On ne ſait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes ſi pénibles et ſi dangereuſes.

Nous avons marqué tout ce qui compoſe en général la domination de la Ruſſie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Maſſagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, ſont aujourd'hui les ſujets des czars : les Ruſſes proprement dits ſont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres Etats ſont ainſi compoſés. La France eſt un aſſemblage de Goths, de Danois appelés normands, de Germains ſeptentrionaux appelés bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome et dans l'Italie beaucoup de familles deſcendues des peuples du Nord, et l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le ſouverain pontife eſt ſouvent le rejeton d'un lombard, d'un goth, d'un teuton ou d'un cimbre. Les Eſpagnols ſont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Viſigoths, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations ſe ſont ainſi mêlées, elles ſont long-temps à ſe civiliſer et même à former leur langage : les unes ſe policent plus tôt, les autres plus tard. La police et les arts s'établiſſent ſi difficilement, les révolutions ruinent ſi ſouvent l'édifice commencé, que ſi l'on doit s'étonner, c'eſt que la plupart des nations ne vivent pas en tartares.

CHAPITRE II.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, finances, armées, usages, religion. Etat de la Russie avant Pierre le grand.

PLUS un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine et l'Inde sont les plus peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois et les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais et des efforts tentés dans des siècles précédens. Les Russes sont venus tard, et ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut de beaucoup; mais tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun Etat chrétien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation, et du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions, d'hommes la plupart

ſont des ſerfs, comme dans la Pologne, dans pluſieurs provinces de l'Allemagne, et autrefois dans preſque toute l'Europe. On compte en Ruſſie et en Pologne les richeſſes d'un gentilhomme et d'un eccléſiaſtique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs eſclaves.

Voici ce qui réſulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers	16500.
Payſans incorporés avec les marchands et les ouvriers.	1950.
Payſans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430220.
Autres qui n'y contribuent pas. . . .	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus.	1000.
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers.	4700.
Payſans dépendans immédiatement de la couronne, environ.	555000.
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans et païens.	64000.
Autres payſans de la couronne travaillant aux mines et aux fabriques des particuliers	24200.
Nouveaux convertis à l'Egliſe grecque. .	57000.
Tartares et Oſtiaks païens.	241000.
	1619650.

Ci-contre.	1619650.
Mourſes, Tartares, Morduates et autres, ſoit païens, ſoit grecs, employés aux travaux de l'amirauté.	7800.
Tartares contribuables appelés *tepteris* et *bobilitz*, &c.	28900.
Serfs de pluſieurs marchands et autres privilégiés, leſquels ſans poſſéder de terres peuvent avoir des eſclaves. . .	9100.
Payſans des terres deſtinées à l'entretien de la cour.	418000.
Payſans des terres appartenantes en propre à ſa majeſté, indépendamment du droit de la couronne.	60500.
Payſans des terres confiſquées à la couronne.	13600.
Serfs des gentilshommes.	3550000.
Serfs appartenans à l'aſſemblée du clergé et qui défrayent ſes dépenſes. . . .	37500.
Serfs des évêques.	116400.
Serfs des couvens que *Pierre* avait beaucoup diminués.	721500.
Serfs des égliſes cathédrales et paroiſſiales.	23700.
Payſans travaillans aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ.	4000.
Travailleurs aux mines et fabriques des particuliers.	16000.
	6626650.

De l'autre part.	6626650.
Payſans des terres données aux principaux manufacturiers. . . . . :	14500.
Travailleurs aux mines de la couronne.	3000.
Bâtards élevés par des prêtres. . . .	40.
Sectaires appelés *raskolniky*.	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cents quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans et les vieillards ſont comptés ; mais les filles et les femmes ne le ſont point, non plus que les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre juſqu'à la confection d'un autre cadaſtre. Triplez ſeulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes et les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cents cinquante mille hommes. Ni la nobleſſe de tout l'empire, ni les eccléſiaſtiques, qui ſont au nombre de deux cents mille, ne ſont ſoumis à cette capitation. Les étrangers dans l'empire ſont tous exempts, de quelque profeſſion et de quelque pays qu'ils ſoient. Les habitans des provinces conquiſes, ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Carélie, et une partie de la Finlande ; l'Ukraine et les Coſaques du Tanaïs, les Calmouks et d'autres tartares, les Samoïèdes, les Lapons, les Oſtiaks et tous les peuples

idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne ſont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eſt impoſſible que le total des habitans de la Ruſſie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans en 1759, lorſqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'empire. A ce compte il y a huit perſonnes par mille quarré. L'ambaſſadeur anglais dont j'ai parlé n'en donne que cinq; mais il n'avait pas ſans doute des mémoires auſſi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruſſie eſt donc, proportion gardée, préciſément cinq fois moins peuplé que l'Eſpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans: il eſt à peu-près auſſi peuplé que la France et que l'Allemagne: mais en conſidérant ſa vaſte étendue, le nombre des peuples y eſt trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire ſur ce dénombrement; c'eſt que de ſix millions ſix cents quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cents mille appartenans au clergé de la Ruſſie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis ni celui de l'Ukraine et de la Sibérie.

Ainſi ſur ſept perſonnes contribuables le clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en poſſédant ce ſeptième, ils jouiſſent de la ſeptième partie des revenus de l'Etat, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la ſeptième partie de toutes les richeſſes; car leurs payſans payaient une capitation au ſouverain; et il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Ruſſie, dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation eſt très-différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Ruſſie; les miniſtres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs ſouverains, s'y ſont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il eſt très-vraiſemblable que la Ruſſie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite vérole venue du fond de l'Arabie, et l'autre venue d'Amérique, n'avaient point encore fait de ravages dans ces climats où elles ſe ſont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde eſt plus dépeuplé que par la guerre, ſont dus l'un à *Mahomet*, l'autre à *Chriſtophe Colomb*. La peſte, originaire d'Afrique, approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les peuples du Nord, depuis les Sarmates juſqu'aux Tartares qui ſont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaſte étendue de pays, on compte environ ſept mille quatre cents moines, et cinq mille ſix cents religieuſes, malgré le ſoin que prit *Pierre le grand* de les réduire à un plus petit nombre; ſoin digne d'un légiſlateur dans un empire où ce qui manque principalement eſt l'eſpèce humaine. Ces treize mille perſonnes cloîtrées et perdues pour l'Etat avaient, comme le lecteur a pu le remarquer, ſept cents vingt mille ſerfs pour cultiver leurs terres, et c'eſt évidemment beaucoup trop. Cet abus ſi commun et ſi funeſte à tant d'Etats, n'a été corrigé que par l'impératrice *Catherine II*. Elle a oſé venger la nature et la religion en ôtant au clergé et aux moines des richeſſes odieuſes; elle les a payés du tréſor public,

et

et a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts et tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cents trente-neuf mille cinq cents hommes, tant sur terre que sur mer. Les revenus et les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vêtemens, les mœurs en Russie avaient toujours plus tenu de l'Asie que de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes et dans leur séjour, et celle de ne se présenter ni dans l'église ni devant le trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule et barbare d'aller parler à DIEU, aux rois, à ses amis et aux femmes avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse avec une longue simarre enrichie de pierreries, dans les jours solennels, et ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques et le justaucorps, et plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre et moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers; mais il ne faut pas se figurer

que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'écrivains. *Albert Krants* parle d'un ambassadeur italien à qui un czar fit clouer son chapeau sur la tête, parce qu'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambassadeur français.

Olearius prétend que le czar *Michel Fédérovitz* relégua en Sibérie un marquis d'*Exideuil*, ambassadeur du roi de France *Henri IV;* mais jamais assurément ce monarque n'envoya d'ambassadeur à Moscou. (*l*) C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble qui à peine est habitée; ils ont eu de longues conversations avec des samoïèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages et le public y gagneraient.

Le gouvernement ressemblait à celui des Turcs par la milice des strélitz qui, comme celle des janissaires, disposa quelquefois du trône, et troubla l'Etat presque toujours autant qu'elle le soutint. Ces strélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les provinces subsistaient de brigandages; ceux de Moscou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne servaient point, et poussaient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en Russie, il fallait les casser; rien n'était ni plus nécessaire, ni plus dangereux.

L'Etat ne possédait pas, au dix-septième siècle, cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de

(*l*) Voyez la préface.

France) de revenu. C'était assez quand *Pierre* parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en sortir, et pour se rendre considérable en Europe : mais aussi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées selon l'usage des Turcs : usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

Quant au titre de czar, il se peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Casan. Quand le souverain de Russie, *Jean* ou *Ivan Basilidès*, eut, au seizième siècle, conquis ce royaume subjugué par son aïeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre qui est demeuré à ses successeurs. Avant *Ivan Basilidès*, les maîtres de la Russie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand seigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduisent par celui de grand duc. Le czar *Michel Fédérovitz* prit avec l'ambassade holstenoise les titres de *grand seigneur et grand knès*, *conservateur de tous les Russes*, *prince de Volodimer*, *Moscou*, *Novogorod*, *&c.* *tzar de Casan*, *tzar d'Astracan*, *tzar de Sibérie.* Ce nom des *tzars* était donc le titre de ces princes orientaux ; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *Thsas* de Perse que des *Césars* de Rome, dont probablement les tzars sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby. Titre de czar.

Un titre quel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne signifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si l'on considère l'étendue et la puissance de leur domination.

Religion. La religion de l'Etat fut toujours, depuis le onzième ſiècle, celle qu'on nomme grecque par oppoſition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans et de païens que de chrétiens. La Sibérie juſqu'à la Chine était idolâtre; et dans plus d'une province toute eſpèce de religion était inconnue.

L'ingénieur *Perri* et le baron de *Stralemberg*, qui ont été ſi long-temps en Ruſſie, diſent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi et de probité dans les païens que dans les autres; ce n'eſt pas le paganiſme qui les rendait plus vertueux; mais menant une vie paſtorale, éloignés du commerce des hommes, et vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes paſſions, ils étaient néceſſairement plus gens de bien.

Le chriſtianiſme ne fut reçu que très-tard dans la Ruſſie, ainſi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une princeſſe nommée *Olha* l'y introduiſit, à la fin du dixième ſiècle, comme *Clotilde*, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs; la femme d'un *Miciſlas*, duc de Pologne, chez les Polonais; et la ſœur de l'empereur *Henri II*, chez les Hongrois. C'eſt le ſort des femmes d'être ſenſibles aux perſuaſions des miniſtres de la religion, et de perſuader les autres hommes.

Cette princeſſe *Olha*, ajoute-t-on, ſe fit baptiſer à Conſtantinople : on l'appela *Hélène;* et dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur *Jean Zimiſcès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princeſſe *Olha* ou *Olga* ne fit pas d'abord un grand nombre de proſélytes ; ſon fils, qui régna

long-temps, (*m*) ne penſa point du tout comme ſa mère; mais ſon petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant aſſaſſiné ſon frère pour régner, et ayant recherché l'alliance de l'empereur de Conſtantinople, *Baſile* ne l'obtint qu'à condition qu'il ſe ferait baptiſer. C'eſt à cette époque de l'année 987 que la religion grecque commença en effet à s'établir en Ruſſie. Un patriarche de Conſtantinople, nommé *Chryſoberge*, envoya un évêque baptiſer *Volodimer*, pour ajouter à ſon patriarchat cette partie du monde. (*n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par ſon aïeule. Un grec fut premier métropolitain de Ruſſie ou patriarche. C'eſt de-là que les Ruſſes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec; ils y auraient gagné, ſi le fonds de leur langue, qui eſt la ſlavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie et leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au divan, et étant venu à Moſcou demander des ſecours, renonça enfin à ſa prétention ſur les égliſes ruſſes, et ſacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588.

Depuis ce temps l'Egliſe ruſſe fut auſſi indépendante que ſon empire. Il était en effet dangereux, honteux et ridicule que l'Egliſe ruſſe dépendît d'une Egliſe grecque eſclave des Turcs. Le patriarche de Ruſſie fut dès-lors ſacré par les évêques ruſſes, non par le patriarche de Conſtantinople. Il eut rang dans l'Egliſe grecque après celui de Jéruſalem; mais il fut

(*m*) On l'appelait *Sowaſtoſlaw*.

(*n*) Tiré d'un manuſcrit particulier intitulé : *Du gouvernement eccléſiaſtique de Ruſſie*.

en effet le ſeul patriarche libre et puiſſant, et par conſéquent le ſeul réel. Ceux de Jéruſalem, de Conſtantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne ſont que les chefs mercenaires et avilis d'une Egliſe eſclave des Turcs. Ceux-mêmes d'Antioche et de Jéruſalem ne ſont plus regardés comme patriarches, et n'ont pas plus de crédit que les rabbins des ſynagogues établies en Turquie.

C'eſt d'un homme devenu patriarche de toutes les Ruſſies que deſcendait *Pierre le grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le ſouverain marchât nue tête une fois l'an devant le patriarche, en conduiſant ſon cheval par la bride. Ces reſpects extérieurs ne ſervent qu'à irriter la ſoif de la domination. Cette fureur de dominer cauſa de grands troubles, comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un ſaint, et qui ſiégeait du temps d'*Alexis*, père de *Pierre le grand*, voulut élever ſa chaire au-deſſus du trône; non-ſeulement il uſurpait le droit de s'aſſeoir dans le ſénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix ſans ſon conſentement. Son autorité, ſoutenue par ſes richeſſes et par ſes intrigues, par le clergé et par le peuple, tenait ſon maître dans une eſpèce de ſujétion. Il oſa excommunier quelques ſénateurs qui s'oppoſèrent à ſes excès; et enfin *Alexis*, qui ne ſe ſentait pas aſſez puiſſant pour le dépoſer par ſa ſeule autorité, fut obligé de convoquer un ſynode de tous les évêques. On l'accuſa d'avoir reçu de l'argent des Polonais; on le dépoſa; on le confina pour le reſte

de ſes jours dans un cloître, et les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naiſſance du chriſtianiſme en Ruſſie, quelques ſectes, ainſi que dans les autres Etats; car les ſectes ſont ſouvent le fruit de l'ignorance, auſſi-bien que de la ſcience prétendue. Mais la Ruſſie eſt le ſeul grand Etat chrétien où la religion n'ait pas excité des guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La ſecte de ces *raskolniky*, compoſée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, et de laquelle il eſt fait mention dans le dénombrement, (*o*) eſt la plus ancienne; elle s'établit, dès le douzième ſiècle, par des zélés qui avaient quelque connaiſſance du nouveau teſtament; ils eurent et ont encore la prétention de tous les ſectaires, celle de le ſuivre à la lettre, accuſant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point ſouffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie, confère le baptême, aſſurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, et ſur-tout qu'un fidèle peut ſe tuer pour l'amour de ſon ſauveur. C'eſt, ſelon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois; il ne faut le dire que deux, et ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle ſociété d'ailleurs, n'eſt ni plus réglée, ni plus ſévère dans ſes mœurs: ils vivent comme les quakers, mais ils n'admettent point, comme eux, les autres chrétiens dans leurs aſſemblées; c'eſt ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les païens accusèrent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargèrent les gnoſtiques,

(*o*) Page 62.

dont les catholiques ont chargé les proteſtans. On leur a ſouvent imputé d'égorger un enfant, de boire ſon ſang, et de ſe mêler enſemble dans leurs cérémonies ſecrètes ſans diſtinction de parenté, d'âge, ni même de ſexe. Quelquefois on les a perſécutés : ils ſe ſont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, et ſe ſont jetés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

Au reſte, il n'y a dans un ſi vaſte empire que vingt-huit ſiéges épiſcopaux; et du temps de *Pierre*, on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raiſons qui avaient tenu l'Egliſe ruſſe en paix. Cette Egliſe d'ailleurs était ſi peu inſtruite, que le czar *Fœdor*, frère de *Pierre le grand*, fut le premier qui introduiſit le plain-chant chez elle.

Fœdor, et ſur-tout *Pierre*, admirent indifféremment dans leurs armées et dans leurs conſeils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniſte : ils laiſsèrent à chacun la liberté de ſervir DIEU ſuivant ſa conſcience, pourvu que l'Etat fût bien ſervi. Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune égliſe latine. Seulement lorſque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Aſtracan, il y eut environ ſoixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jéſuites voulurent s'introduire dans ſes Etats, il les en chaſſa par un édit, au mois d'avril 1718. Il ſouffrait les capucins comme des moines ſans conſéquence, et regardait les jéſuites comme des politiques dangereux. Ces jéſuites s'étaient établis en Ruſſie, en 1685; ils furent expulſés quatre ans après : ils revinrent encore, et furent encore chaſſés.

L'Église grecque eſt flattée de ſe voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu ſur-tout conſerver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite latin, et ont toujours craint le zèle de l'Egliſe de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Egliſe romaine, très-reſſerrée dans notre hémiſphère, et ſe diſant univerſelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Ruſſie d'établiſſement pour les juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe, depuis Conſtantinople juſqu'à Rome. Les Ruſſes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes et par les nations établies chez eux. De toutes les Egliſes grecques, la leur eſt la ſeule qui ne voie pas des ſynagogues à côté de ſes temples.

Suite de l'état où était la Ruſſie avant *Pierre le grand.*

La Ruſſie, qui doit uniquement à *Pierre le grand* ſa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire ſur la mer Noire ce que les Normands feſaient ſur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'*Héraclius* quarante mille petites barques, ſe préſenter pour aſſiéger Conſtantinople, impoſer un tribut aux céſars grecs. Mais le grand knès *Volodimer*, occupé du ſoin d'introduire chez lui le chriſtianiſme, et fatigué des troubles inteſtins de ſa maiſon, affaiblit encore ſes Etats en les partageant entre ſes enfans. Ils furent preſque tous la proie des Tartares, qui aſſervirent la Ruſſie pendant deux cents années. *Ivan Baſilidès* la délivra et l'agrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en fallait beaucoup avant *Pierre le grand* que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus que de nos jours. Elle ne possédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : et la Livonie seule vaut mieux que n'a valu long-temps toute la Sibérie. Les Cosaques n'étaient point soumis; les peuples d'Astracan obéissaient mal ; le peu de commerce que l'on fesait était désavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Asoph, et la mer Caspienne étaient entièrement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaisseau, et qui même, dans sa langue, manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-dessus des Tartares et des peuples du Nord jusqu'à la Chine, la Russie jouissait de cet avantage; mais il fallait s'égaler aux nations policées, et se mettre en état d'en surpasser un jour plusieurs. Une telle entreprise paraissait impraticable, puisqu'on n'avait pas un seul vaisseau sur les mers, qu'on ignorait absolument sur terre la discipline militaire, que les manufactures les plus simples étaient à peine encouragées, et que l'agriculture même, qui est le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention et des encouragemens, et c'est ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs blés un trésor supérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts nécessaires montre assez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent nécessaires à leur tour quand on a tout le reste. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'instruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs et de la religion s'y opposait; une loi même

d'Etat et de religion, également ſacrée et pernicieuſe, défendait aux Ruſſes de ſortir de leur patrie, et ſemblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poſſédaient les plus vaſtes Etats de l'univers, et tout y était à faire. Enfin *Pierre* naquit, et la Ruſſie fut formée.

Heureuſement de tous les grands légiſlateurs du monde, *Pierre* eſt le ſeul dont l'hiſtoire ſoit bien connue. Celles des *Théſée*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés ſont mêlées de fables abſurdes, et nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui paſſeraient pour des fables ſi elles n'étaient atteſtées.

CHAPITRE III.

Des ancêtres de Pierre le grand.

LA famille de *Pierre* était ſur le trône depuis l'an 1613. La Ruſſie, avant ce temps, avait eſſuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme et les arts. C'eſt le ſort de toutes les ſociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit aſſaſſiner, en 1597, l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, et uſurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le prince échappé aux aſſaſſins; et ſecouru des Polonais et d'un grand parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chaſſa l'uſurpateur, et uſurpa lui-même la couronne. On reconnut ſon impoſture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui: il fut aſſaſſiné. Trois

autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette ſuite d'impoſtures ſuppoſait un pays tout en déſordre. Moins les hommes ſont civiliſés, plus il eſt aiſé de leur en impoſer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confuſion et le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établiſſant le premier faux *Démétri*, furent ſur le point de régner en Ruſſie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, et prétendirent auſſi au trône ; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une aſſemblée compoſée des principaux boyards élut pour ſouverain, en 1613, un jeune homme de quinze ans ; ce qui ne paraiſſait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano*, (*p*) grand-père du czar *Pierre*, fils de l'archevêque de Roſtou, ſurnommé *Philarète*, et d'une religieuſe, allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut ſavoir que cet archevêque était un ſeigneur puiſſant que le tyran *Boris* avait forcé de ſe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auſſi contrainte de prendre le voile : c'était un ancien uſage des tyrans occidentaux chrétiens latins : celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarète*, l'archevêché de Roſtou, et l'envoya ambaſſadeur en Pologne. Cet ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes ; tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant ſa détention que le jeune *Romano*,

(*p*) Les Ruſſes écrivent *Romanow* : les Français ne ſe ſervent point du w. On prononce auſſi *Romanof*.

fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea ſon père contre des priſonniers polonais, et le jeune czar créa ſon père patriarche : ce vieillard fut ſouverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats, depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Caſan et Aſtracan, ils ſuivirent preſqu'en tout les coutumes aſiatiques, et principalement celle de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

Ce qui reſſemble encore plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un czar, on feſait venir à la cour les plus belles filles des provinces; la grande maîtreſſe de la cour les recevait chez elle, les logeait ſéparément, et les feſait manger toutes enſemble. Le czar les voyait ou ſous un nom emprunté, ou ſans déguiſement. Le jour du mariage était fixé, ſans que le choix fût encore connu ; et le jour marqué, on préſentait un habit de noce à celle ſur qui le choix ſecret était tombé : on diſtribuait d'autres habits aux prétendantes qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'eſt de cette manière que *Michel Romano* épouſa *Eudoxe*, fille d'un pauvre gentilhomme, nommé *Streshneu*. Il cultivait ſes champs lui-même avec ſes domeſtiques, lorſque des chambellans, envoyés par le czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille était ſur le trône. Le nom de cette princeſſe eſt encore cher à la Ruſſie. Tout cela eſt éloigné de nos mœurs, et n'en eſt pas moins reſpectable.

Il eſt néceſſaire de dire qu'avant l'élection de *Romano*, un grand parti avait élu le prince *Ladiſlas*, fils du roi de Pologne, *Sigiſmond III.* Les provinces voiſines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Guſtave-Adolphe* : ainſi la Ruſſie était dans la même ſituation où l'on a vu ſi ſouvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une ſource de guerres civiles. Mais les Ruſſes n'imitèrent point les Polonais qui font un contrat avec le roi qu'ils éliſent. Quoiqu'ils euſſent éprouvé la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un royaume électif : mais la race maſculine des anciens ſouverains ayant manqué, ſix czars ou prétendans ayant péri malheureuſement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque ; et cette élection cauſa de nouvelles guerres avec la Pologne et la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Ruſſie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle, ne ſe ſoutiennent jamais long-temps. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés juſqu'à Moſcou, et après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une trève de quatorze ans. La Pologne, par cette trève, demeura en poſſeſſion du duché de Smolensko, dans lequel le Boryſthène prend ſa ſource. Les Suédois firent auſſi la paix ; ils reſtèrent en poſſeſſion de l'Ingrie, et privèrent les Ruſſes de toute communication avec la mer Baltique, de ſorte que cet empire reſta plus que jamais ſéparé du reſte de l'Europe.

Michel Romano, depuis cette paix, régna tranquille, et il ne ſe fit dans ſes Etats aucun changement qui

corrompît ni qui perfectionnât l'adminiſtration. Après ſa mort, arrivée en 1645, ſon fils, *Alexis Michaelovitz*, ou fils de *Michel*, âgé de ſeize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient ſacrés par le patriarche ſuivant quelques rites de Conſtantinople, à cela près que le patriarche de Ruſſie était aſſis ſur la même eſtrade avec le ſouverain, et affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir ſuprême.

Alexis Michaelovitz, fils de Michel.

Alexis ſe maria comme ſon père, et choiſit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épouſa une des deux filles du boyard *Miloſlauski*, en 1647, et enſuite une *Nariskin*, en 1671. Son favori *Moroſou* épouſa l'autre. On ne peut donner à ce *Moroſou* un titre plus convenable que celui de viſir, puiſqu'il était deſpotique dans l'empire, et que ſa puiſſance excita des révoltes parmi les ſtrélitz et le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople.

Le règne d'*Alexis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines et étrangères. Un chef des coſaques du Tanaïs, nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire roi d'Aſtracan; il inſpira long-temps la terreur; mais enfin vaincu et pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables, pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices; et de ces ſupplices affreux naiſſaient la ſervitude et la fureur ſecrète de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuse, et terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, Kiovie et l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, et les bornes de l'empire étaient toujours très-resserrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient sur la Pologne, et menaçaient les pays du czar, voisins de la Tartarie crimée, l'ancienne Chersonèse taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminiek, et tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les cosaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne savaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne ou à la Russie. Le sultan *Mahomet IV*, vainqueur des Polonais, et qui venait de leur imposer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un ottoman et d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, et fut refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le sultan, dans sa lettre, ne traitait le souverain des Russies que de *hospodar chrétien*, et s'intitulait *très-glorieuse majesté, roi de tout l'univers*. Le czar répondit *qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un chien de mahométan, et que son cimeterre valait bien le sabre du grand seigneur.*

Alexis alors forma un dessein qui semblait annoncer l'influence que la Russie devait avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambassadeurs au pape et à presque tous les grands souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent dans Rome qu'à ne point baiser les pieds du pape, et n'obtinrent ailleurs que des

vœux impuiſſans; les querelles des princes chrétiens, et les intérêts qui naiſſent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de ſe réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de ſubjuguer 1674. la Pologne, qui refuſait de payer le tribut. Le czar *Alexis* la ſecourut du côté de la Crimée, et le général de la couronne, *Jean Sobieski*, lava la honte de ſon pays dans le ſang des Turcs, à la célèbre bataille de Choczin qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* diſputa ce trône, et propoſa d'unir ſes vaſtes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus ſon offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau royaume par la manière dont il gouvernait les ſiens. C'eſt lui qui le premier fit rédiger un code de lois quoiqu'imparfait; il introduiſit des manufactures de toile et de ſoie, qui, à la vérité, ne ſe ſoutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déſerts vers le Volga et la Kama de familles lithuaniennes, polonaiſes et tartares, priſes dans ſes guerres. Tous les priſonniers auparavant étaient eſclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Alexis* en fit des cultivateurs : il mit autant qu'il put la diſcipline dans ſes armées; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le grand;* mais il n'eut le temps de perfectionner rien de ce qu'il entreprit; une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-ſix ans, au commencement de 1677, ſelon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours ſur celui des Ruſſes.

Après *Alexis*, fils de *Michel*, tout retomba dans la *Fœdor Alexiovitz.* confuſion. Il laiſſait, de ſon premier mariage, deux princes et ſix princeſſes. L'aîné, *Fœdor*, monta ſur le

trône, âgé de quinze ans ; prince d'un tempérament faible et valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faibleſſe de ſon corps. *Alexis*, ſon père, l'avait fait reconnaître pour ſon ſucceſſeur un an auparavant. C'eſt ainſi qu'en usèrent les rois de France depuis *Hugues-Capet* juſqu'à *Louis le jeune*, et tant d'autres ſouverains.

Le ſecond des fils d'*Alexis* était *Ivan* ou *Jean*, encore plus maltraité par la nature que ſon frère *Fœdor* ; preſque privé de la vue et de la parole, ainſi que de ſanté, et attaqué ſouvent de convulſions. Des ſix filles nées de ce premier mariage, la ſeule célèbre en Europe fut la princeſſe *Sophie*, diſtinguée par les talens de ſon eſprit, mais malheureuſement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le grand.*

Alexis, de ſon ſecond mariage avec une autre de ſes ſujettes, fille du boyard *Nariskin*, laiſſa *Pierre* et la princeſſe *Nathalie. Pierre*, né le 30 mai 1672, et ſuivant le nouveau ſtyle, 10 juin, avait à peine quatre ans et demi quand il perdit ſon père. On n'aimait pas les enfans d'un ſecond lit, et on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'eſprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'Etat ; tel fut encore le caractère de *Fœdor.* Nous avons déjà remarqué, en parlant de Moſcou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir pluſieurs maiſons de pierre. Il agrandit cette capitale ; on lui doit quelques règlemens de police générale. Mais en voulant réformer les boyards, il les indiſpoſa tous. D'ailleurs il n'était ni aſſez inſtruit, ni aſſez actif, ni aſſez déterminé pour oſer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la

Crimée, qui continuait toujours avec des succès balancés, ne permettait pas à un prince d'une santé faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontières de Pologne; et l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour seconde femme, en 1682, *Marthe Mateona*, fille du secrétaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, et ne laissa point d'enfant. Comme les czars se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils pouvaient aussi choisir (du moins alors) un successeur sans égard à la primogéniture. Il semblait que le rang de femme et d'héritier du souverain dût être uniquement le prix du mérite; et en cela l'usage de cet empire était bien supérieur aux coutumes des Etats les plus civilisés.

Fœdor, avant d'expirer, voyant que son frère *Ivan*, Avril 1682.
trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frère, *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, et qui fesait déjà concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure: les filles des czars se mariaient alors rarement; la plupart passaient leur vie dans un monastère.

La princesse *Sophie*, la troisième des filles du premier lit du czar *Alexis*, princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu'il restait à son frère *Fœdor* peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent; et, se trouvant entre ses deux autres frères qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein

de ſe mettre à la tête de l'empire : elle voulut, dans les derniers temps de la vie du czar *Fœdor*, renouveler le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'empereur *Théodoſe*, ſon frère.

CHAPITRE IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible ſédition de la milice des ſtrélitz.

A PEINE *Fœdor* fut-il expiré (*q*) que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'excluſion de l'aîné, et les intrigues de la princeſſe *Sophie*, leur ſœur, excitèrent dans le corps des ſtrélitz une des plus ſanglantes révoltes. Les janiſſaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais ſi barbares. D'abord deux jours après les obsèques du czar *Fœdor*, ils courent en armes au krémelin ; c'eſt, comme on ſait, le palais des czars à Moſcou : ils commencent par ſe plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas aſſez exactement payés. Le miniſtère eſt obligé de caſſer les colonels, et de donner aux ſtrélitz l'argent qu'ils demandent. Ces ſoldats ne ſont pas contens ; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, et les condamnent, à la pluralité des voix, au ſupplice qu'on appelle des *batogues :* voici comme on inflige ce ſupplice.

(*q*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moſcou et de Péterſbourg.

On dépouille nu le patient; on le couche ſur le ventre, et deux bourreaux le frappent ſur le dos avec des baguettes juſqu'à ce que le juge diſe : *C'eſt aſſez.* Les colonels, ainſi traités par leurs ſoldats, furent encore obligés de les remercier, ſelon l'uſage oriental des criminels qui, après avoir été punis, baiſent la main de leurs juges; ils ajoutèrent à leurs remercîmens une ſomme d'argent, ce qui n'était pas d'uſage.

Tandis que les ſtrélitz commençaient ainſi à ſe faire craindre, la princeſſe *Sophie*, qui les animait ſous main pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une aſſemblée des princeſſes du ſang, des généraux d'armée, des boyards, du patriarche, des évêques et même des pricipaux marchands: elle leur repréſentait que le prince *Ivan*, par ſon droit d'aîneſſe et par ſon mérite, devait avoir l'empire, dont elle eſpérait en ſecret tenir les rênes. Au ſortir de l'aſſemblée, elle fait promettre aux ſtrélitz une augmentation de paye et des préſens. Ses émiſſaires excitent ſur-tout la ſoldateſque contre la famille des *Nariskin*, et principalement contre les deux *Nariskin*, frères de la jeune czarine douairière, mère de *Pierre I.* On perſuade aux ſtrélitz qu'un de ces frères, nommé *Jean*, a pris la robe du czar, qu'il s'eſt mis ſur le trône, et qu'il a voulu étouffer le prince *Ivan;* on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais, nommé *Daniel Vangad*, a empoiſonné le czar *Fœdor*. Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une liſte de quarante ſeigneurs qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'Etat, et qu'ils doivent maſſacrer. Rien ne reſſemble plus aux proſcriptions de *Sylla* et des triumvirs de Rome. *Chriſtiern II* les avait renouvelées en Danemarck

et en Suède. On voit par-là que ces horreurs font de tout pays dans les temps de trouble et d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès *Dolgorouki* et *Maffeu :* (*r*) les ftrélitz les reçoivent fur la pointe de leurs piques, les dépouillent et les traînent fur la grande place ; auffitôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du czar *Pierre*, *Athanafe Nariskin*, frère de la jeune czarine ; ils le maffacrent de la même manière ; ils forcent les portes d'une églife voifine où trois profcrits s'étaient réfugiés ; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent et les affaffinent à coups de couteau.

Leur fureur était fi aveugle que, voyant paffer un jeune feigneur de la maifon de *Soltikof* qu'ils aimaient, et qui n'était point fur la lifte des profcrits, quelques-uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent fur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces temps-là, c'eft qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à fon père pour l'enterrer, et le père malheureux, loin d'ofer fe plaindre, leur donna des récompenfes pour lui avoir rapporté le corps fanglant de fon fils. Sa femme, fes filles et l'époufe du mort lui reprochèrent fa faibleffe. *Attendons le temps de la vengeance*, leur dit le vieillard. Quelques ftrélitz entendirent ces paroles, ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux, et l'égorgent à la porte de fa maifon.

D'autres ftrélitz vont chercher par-tout le médecin hollandais *Vangad ;* ils rencontrent fon fils, ils lui

(*r*) Ou *Matheoff ;* c'eft *Matthieu* dans notre langue.

demandent où eſt ſon père ; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, et ſur cette réponſe il eſt égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand : „ Tu es médecin, lui diſent-ils ; ſi tu n'as pas empoiſonné notre maître *Fœdor*, tu en as empoiſonné „ d'autres ; tu mérites bien la mort ; „ et ils le tuent.

Enfin ils trouvent le hollandais qu'ils cherchaient ; il s'était déguiſé en mendiant ; ils le traînent devant le palais ; les princeſſes qui aimaient ce bon homme, et qui avaient confiance en lui, demandent ſa grâce aux ſtrélitz, en les aſſurant qu'il eſt un fort bon médecin, et qu'il a très-bien traité leur frère *Fœdor*. Les ſtrélitz répondent que non-ſeulement il mérite la mort comme médecin, mais auſſi comme ſorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud ſéché et une peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eſt ſurement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le patriarche le confeſſe, lui donne le viatique et l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mène par la main le jeune homme, et s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des princeſſes, ils le traînent au bas des eſcaliers avec *Vangad* : alors ils forment entre eux une eſpèce de tribunal ; ils

F 4

appliquent à la question *Nariskin* et le médecin. Un d'entre eux, qui savait écrire, dresse un procès-verbal; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pièces; c'est un supplice usité à la Chine et en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi traité *Nariskin* et *Vangad*, ils exposent leurs têtes, leurs pieds et leurs mains sur les pointes de fer d'une balustrade.

Pendant qu'ils assouvissaient leur fureur aux yeux des princesses, d'autres massacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou suspects à *Sophie*.

Juin 1682. Cette exécution horrible finit par proclamer souverains les deux princes *Ivan* et *Pierre*, en leur associant leur sœur *Sophie* en qualité de co-régente. Alors elle approuva tous leurs crimes et les récompensa, confisqua les biens des proscrits, et les donna aux assassins; elle leur permit même d'élever un monument, sur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient massacrés comme traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des lettres patentes par lesquelles elles les remerciait de leur zèle et de leur fidélité.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle ſingulière de religion. Conſpiration.

VOILA par quels degrés la princeſſe *Sophie* (*s*) monta en effet ſur le trône de Ruſſie ſans être déclarée czarine, et voilà les premiers exemples qu'eut *Pierre I* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une ſouveraine; ſon buſte ſur les monnaies, la ſignature pour toutes les expéditions, la première place au conſeil; et ſur-tout la puiſſance ſuprême. Elle avait beaucoup d'eſprit, feſait même des vers dans ſa langue, écrivait et parlait bien : une figure agréable relevait encore tant de talens, ſon ambition ſeule les ternit.

Elle maria ſon frère *Ivan* ſuivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maiſon de ce même *Soltikof* que les ſtrélitz avaient aſſaſſiné, fut choiſie au milieu de la Sibérie, où ſon père commandait dans une fortereſſe, pour être préſentée au czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur les brigues de toutes ſes rivales. *Ivan* l'épouſa, en 1684. Il ſemble à chaque mariage d'un czar qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuérus* ou celle du ſecond *Théodoſe*.

(*s*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Pétersbourg.

Au milieu des fêtes de ce mariage, les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulèvement; et, qui le croirait? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que ſoldats, ils ne ſeraient pas devenus controverſiſtes; mais ils étaient bourgeois de Moſcou. Du fond des Indes juſqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque ſe trouve ou ſe met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une ſecte; et c'eſt ce qu'on a vu dans tous les temps, ſur-tout depuis que la fureur du dogme eſt devenue l'ame des audacieux et le joug des imbécilles.

On avait déjà eſſuyé quelques ſéditions en Ruſſie, dans les temps où l'on diſputait ſi la bénédiction devait ſe donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain *Abakum*, archiprêtre, avait dogmatiſé à Moſcou ſur le
16 juillet 1682. N. ſt. SAINT-ESPRIT, qui ſelon l'évangile doit illuminer tout fidèle; ſur l'égalité des premiers chrétiens, ſur ces paroles de JESUS: *Il n'y aura ni premier ni dernier.* Pluſieurs citoyens, pluſieurs ſtrélitz embraſsèrent les opinions d'*Abakum*: le parti ſe fortifia: un certain *Raſpop* en fut le chef. Les ſectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le patriarche et ſon clergé officiaient: ils le chaſsèrent lui et les ſiens à coups de pierres, et ſe mirent dévotement à leur place pour recevoir le SAINT-ESPRIT. Ils appelaient le patriarche *loup raviſſeur dans le bercail*, titre que toutes les communions ſe ſont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princeſſe *Sophie* et les deux czars de ces déſordres; on fit dire aux autres ſtrélitz qui ſoutenaient la bonne cauſe, que les czars et l'Egliſe étaient en danger. Le parti des ſtrélitz et bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumiſtes*;

mais le carnage fut ſuſpendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Auſſitôt un concile s'aſſemble dans une ſalle du palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche et un évêque diſputèrent contre *Raſpop*, et au ſecond ſyllogiſme on ſe jeta des pierres au viſage. Le concile finit par couper le cou à *Raſpop* et à quelques-uns de ſes fidèles diſciples, qui furent exécutés ſur les ſeuls ordres des trois ſouverains, *Sophie*, *Ivan* et *Pierre.*

Dans ce temps de trouble il y avait un knès, *Chovanskoi*, qui, ayant contribué à l'élévation de la princeſſe *Sophie*, voulait pour prix de ſes ſervices partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion et des *raſpopites* perſécutés ; il ſouleva encore une partie des ſtrélitz et du peuple au nom de DIEU : la conſpiration fut plus ſérieuſe que l'enthouſiaſme de *Raſpop.* Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un ſimple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'empire ; et pour n'avoir déſormais rien à craindre, il réſolut de maſſacrer et les deux czars, et *Sophie*, et les autres princeſſes, et tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars et les princeſſes furent obligés de ſe retirer au monaſtère de la Trinité, à douze lieues de Moſcou. C'était à la fois un couvent, un palais et une fortereſſe, comme Mont-Caſſin, Corbie, Fulde, Kempten et tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monaſtère de la Trinité appartient aux moines baſiliens ; il eſt entouré de larges foſſés et de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreuſe. Les moines poſſédaient quatre lieues de pays à la ronde.

La famille czarienne y était en fureté, plus encore par la force que par la fainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, et
1682. lui fit trancher la tête, ainfi qu'à un de fes fils et à trente-fept ftrélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des ftrélitz, à cette nouvelle, s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer : la famille czarienne fe fortifie; les boyards arment leurs vaffaux; tous les gentilshommes accourent; une guerre civile fanglante commençait. Le patriarche apaifa un peu les ftrélitz : les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils pafsèrent enfin de la fureur à la crainte, et de la crainte à la plus aveugle foumiffion; changement ordinaire à la multitude. Trois mille fept cents des leurs, fuivis de leurs femmes et de leurs enfans, fe mirent une corde au cou, et marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux fe rendirent devant le monaftère, portant deux à deux un billot et une hache; ils fe profternèrent à terre, et attendirent leur fupplice; on leur pardonna. Il s'en retournèrent à Mofcou en béniffant leurs maîtres, et prêts fans le favoir à renouveler tous leurs attentats à la première occafion.

Après ces convulfions l'Etat reprit un extérieur tranquille; *Sophie* eut toujours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à fon incapacité, et tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter fa puiffance, elle la partagea avec le prince *Bafile Gallitzin*, qu'elle fit généraliffime, adminiftrateur de l'Etat et garde des fceaux; homme fupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans

cette cour orageuſe, poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, poſſédant même la langue latine preſque totalement ignorée en Ruſſie; homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiècle, et capable de changer la Ruſſie s'il en avait eu le temps et le pouvoir comme il en avait la volonté. C'eſt l'éloge que fait de lui *la Neuville*, envoyé pour lors de la Pologne en Ruſſie; et les éloges des étrangers ſont moins ſuſpects.

Ce miniſtre contint la milice des ſtrélitz en diſtribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que la Pologne, long-temps rivale de la Ruſſie, céda, en 1686, toutes ſes prétentions ſur les grandes provinces de Smolensko et de l'Ukraine. C'eſt lui qui le premier fit envoyer, en 1687, une ambaſſade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute ſa gloire par les conquêtes et les nouveaux établiſſemens de *Louis XIV*, par ſa magnificence et ſur-tout par la perfection des arts, ſans leſquels on n'a que de la grandeur et point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correſpondance avec la Ruſſie, on ne la connaiſſait pas; et l'académie des inſcriptions célébra par une médaille cette ambaſſade, comme ſi elle fût venue des Indes: mais, malgré la médaille, l'ambaſſadeur *Dolgorouki* échoua; il eſſuya même de violens dégoûts par la conduite de ſes domeſtiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Ruſſie et la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au dedans, toujours resserré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne sa nouvelle alliée, continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, et en mésintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, et ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une administration vigoureuse et régulière, c'est que le kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Chersonèse taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs et plus encore par leurs fables; contrée fertile et toujours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers kans qui s'appelaient *crim* avant les conquêtes
1687. des enfans de *Gengis*. C'est pour s'affranchir et se
1688. venger de la honte d'un tel tribut que le premier ministre *Gallitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui; point de discipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice, à la vérité, endurcie au travail et à la disette, mais une profusion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions et des vivres dans des pays dévastés et dans des déserts, nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes sur la rivière de Samare sans magasins. *Gallitzin* fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs: il employa

trente mille hommes à bâtir ſur la Samare une ville qui pût ſervir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année, et achevée en trois mois, l'année ſuivante, toute de bois, à la vérité, avec deux maiſons de briques et des remparts de gazon, mais munie d'artillerie et en état de défenſe.

C'eſt tout ce qui ſe fit de ſingulier dans cette expédition ruineuſe. Cependant *Sophie* régnait : *Ivan* n'avait que le nom de czar ; et *Pierre*, âgé de dix-ſept ans, avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, *la Neuville*, réſidant alors à Moſcou, et témoin oculaire de ce qui ſe paſſa, prétend que *Sophie* et *Gallitzin* engagèrent le nouveau chef des ſtrélitz à leur ſacrifier leur jeune czar : il paraît au moins que ſix cents de ces ſtrélitz devaient s'emparer de ſa perſonne. Les mémoires ſecrets que la cour de Ruſſie m'a confiés aſſurent que le parti était près de tuer *Pierre I* : le coup allait être porté, et la Ruſſie était privée à jamais de la nouvelle exiſtence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encore obligé de ſe ſauver au couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la cour menacée de la ſoldateſque. Là il convoque les boyards de ſon parti, aſſemble une milice, fait parler aux capitaines des ſtrélitz, appelle à lui quelques allemands établis dans Moſcou depuis long-temps, tous attachés à ſa perſonne, parce qu'il favoriſait déjà les étrangers. *Sophie* et *Ivan*, reſtés dans Moſcou, conjurent le corps des ſtrélitz de leur demeurer fidèle ; mais la cauſe de *Pierre*, qui ſe plaint d'un attentat médité contre ſa perſonne et contre ſa mère, l'emporte ſur celle d'une princeſſe et d'un czar dont le ſeul aſpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une

févérité à laquelle le pays était alors auffi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités, après avoir éprouvé le fupplice du knout ou des batoques. Le chef des ftrélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on foupçonnait. Le prince *Gallitzin*, qui avait un de fes parens auprès du czar *Pierre*, obtint la vie ; mais, dépouillé de tous fes biens qui étaient immenfes, il fut relégué fur le chemin d'Archangel. *La Neuville*, préfent à toute cette cataftrophe, dit qu'on prononça la fentence à *Gallitzin* en ces termes : *Il t'eft ordonné par le très-clément czar de te rendre à Karga, ville fous le pôle, et d'y refter le refte de tes jours. La bonté extrême de fa majefté t'accorde trois fous par jour.*

Il n'y a point de ville fous le pôle. Karga eft au foixante et deuxième degré de latitude, fix degrés et demi feulement plus au nord que Mofcou. Celui qui aurait prononcé cette fentence eût été mauvais géographe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

1689. Enfin la princeffe *Sophie* fut reconduite dans fon monaftère de Mofcou, après avoir régné long-temps : ce changement était un affez grand fupplice.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir fon nom dans les actes publics ; il mena une vie privée, et mourut en 1696.

CHAPITRE.

CHAPITRE VI.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIERRE LE GRAND avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux; son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talens; et cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre et à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie: l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été sur-tout de le laisser dans l'ignorance, et de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume et son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, et il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin*; mais étant jeune, et n'ayant eu pendant quelque temps d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscou par le ministre *Gallitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur: cependant, malgré les mauvais exemples, et même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire et au gouvernement:

En juin 1689.

on devait déjà reconnaître en lui le germe d'un grand homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était saisi d'un effroi machinal, qui allait jusqu'à la sueur froide et à des convulsions, quand il fallait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en se jetant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le fesait rougir. Il apprit de lui-même, et presque sans maîtres, assez d'allemand et de hollandais pour s'expliquer, et pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands et les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis; puisque les uns exerçaient déjà dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son empire, et les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, et une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini, en 1689, par une trève qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle *Pierre* se fortifia dans le dessein d'appeler les arts dans sa patrie.

Son père *Alexis* avait eu déjà les mêmes vues; mais ni la fortune ni le temps ne le secondèrent: il transmit son génie à son fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais

le (*t*) conſtructeur *Bothler*, patron de vaiſſeau, avec des charpentiers et des matelots, qui bâtirent ſur la Volga une grande frégate et un yacht : ils deſcendirent le fleuve juſqu'à Aſtracan : on devait les employer avec des navires qu'on allait conſtruire pour trafiquer avantageuſement avec la Perſe par la mer Caſpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Raſin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conſerver pour ſon intérêt ; il maſſacra le capitaine ; le reſte de l'équipage ſe ſauva en Perſe, et de là gagna les terres de la compagnie hollandaiſe des Indes. Un maître charpentier, bon conſtructeur, reſta dans la Ruſſie, et y fut long-temps ignoré.

Un jour *Pierre*, ſe promenant à Iſmaël-of, une des maiſons de plaiſance de ſon aïeul, aperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe anglaiſe qu'on avait abſolument abandonnée : il demanda à l'allemand *Timmerman*, ſon maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conſtruit que ceux qu'il avait vus ſur la Moska ? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles et à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve ; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même conſtructeur *Brant* ; il était retiré à Moſcou : il mit en état la chaloupe, et la fit voguer ſur la rivière d'Yauza qui baigne les faubourgs de la ville.

Pierre fit tranſporter ſa chaloupe ſur un grand lac dans le voiſinage du monaſtère de la Trinité ; il fit bâtir par *Brant* deux frégates et trois yachts, et en fut lui-même le pilote. Enfin long-temps après, en 1694, il alla

(*t*) Mémoires de Pétersbourg et de Moſcou.

à Archangel, et ayant fait conſtruire un petit vaiſſeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua ſur la mer Glaciale qu'aucun ſouverain ne vit jamais avant lui : il était eſcorté d'un vaiſſeau de guerre hollandais commandé par le capitaine *Jolſon*, et ſuivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il apprenait la manœuvre, et malgré l'empreſſement des courtiſans à imiter leur maître, il était le ſeul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées et diſciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers eſſais de marine ſur un lac, avant ſon voyage d'Archangel, ſemblèrent ſeulement des amuſemens de l'enfance d'un homme de génie ; et ſes premières tentatives pour former des troupes ne parurent auſſi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie ;* et ſi l'on eût ſoupçonné ce jeu d'être ſérieux, il eût pu lui être funeſte.

Il donna ſa confiance à un étranger ; c'eſt ce célèbre *le Fort*, d'une noble et ancienne famille de Piémont, tranſplantée depuis près de deux ſiècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui ſeul a rendu conſidérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverſe.

Son génie, qui le portait à de plus grandes choſes, le fit quitter la maiſon paternelle dès l'âge de quatorze ans ; il ſervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marſeille ; de là il paſſa en Hollande, ſervit quelque temps volontaire, et fut bleſſé au ſiége de Grave ſur la Meuſe, ville aſſez forte que le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reprit ſur *Louis XIV*, en 1674. Cherchant enſuite ſon avancement par-tout

où l'espérance le guidait, il s'embarqua, en 1675, avec un colonel allemand nommé *Verstin*, qui s'était fait donner par le czar *Alexis*, père de *Pierre*, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-Bas, et de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva après avoir essuyé tous les périls de la mer, le czar *Alexis* n'était plus; le gouvernement avait changé; la Russie était troublée; le gouverneur d'Archangel laissa long-temps *Verstin*, *le Fort* et toute sa troupe dans la plus grande misère, et les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie : chacun se sauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moscou, et se présenta au résident de Danemarck, nommé de *Horn*, qui le fit son secrétaire; il y apprit la langue russe; quelque temps après il trouva le moyen d'être présenté au czar *Pierre*. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il lui fallait; *Pierre* le goûta, et lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *le Fort* avait-il servi; il n'était point savant; il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le czar était de devoir tout à son génie : il savait d'ailleurs le hollandais et l'allemand que *Pierre* apprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à *Pierre*; il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent sa faveur, et les talens la confirmèrent : il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse et barbare des strélitz. Il en avait coûté la vie au grand sultan ou padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les janissaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit

avec plus d'adreſſe qu'*Oſman*. Il forma d'abord dans ſa maiſon de campagne, Préobazinsky, une compagnie de cinquante de ſes plus jeunes domeſtiques; quelques enfans de boyards furent choiſis pour en être officiers: mais, pour apprendre à ces boyards une ſubordination qu'ils ne connaiſſaient pas, il les fit paſſer par tous les grades, et lui-même en donna l'exemple, ſervant d'abord comme tambour, enſuite ſoldat, ſergent et lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile: les Ruſſes avaient toujours fait la guerre comme nous la feſions du temps du gouvernement féodal, lorſque des ſeigneurs ſans expérience menaient au combat des vaſſaux ſans diſcipline et mal armés; méthode barbare, ſuffiſante contre des armées pareilles, impuiſſante contre des troupes régulières.

Cette compagnie, formée par le ſeul *Pierre*, fut bientôt nombreuſe, et devint depuis le régiment des gardes préobazinsky. Une autre compagnie formée ſur ce modèle devint l'autre régiment des gardes ſemenousky.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes ſur lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon*, écoſſais, et compoſé preſque tout entier d'étrangers. *Le Fort*, qui avait porté les armes peu de temps, mais qui était capable de tout, ſe chargea de lever un régiment de douze mille hommes, et il en vint à bout; cinq colonels furent établis ſous lui; il ſe vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les ſtrélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, (*u*) et ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes et ses suites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'est que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut composé de français réfugiés. *Le Fort* exerça sa nouvelle troupe, comme s'il n'avait jamais eu d'autre profession.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'usage commençait à s'introduire en temps de paix. On construisit un fort, qu'une partie de ses nouvelles troupes devait défendre, et que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp et les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (*x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués et beaucoup de blessés. *Le Fort*, qui commandait l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, et même de longs malheurs pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrières aux soins qu'il se donnait pour la marine; et comme il avait fait *le Fort* général de terre sans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau: mais il le voyait digne de l'un et de l'autre. Il est vrai que cet amiral était sans flotte, et que ce général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boyards qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans: c'était le véritable

(*u*) Manuscrits du général *le Fort*.

(*x*) *Ibidem*.

gouvernement des Francs, des Huns, des Goths et des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, et qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral *le Fort* n'eut pas tout à fait un vain titre; il fit construire par des hollandais et des vénitiens des barques longues, et même deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon, à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, et tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvelaient tous les jours. Le czar avait à choisir, en 1689, entre la Turquie, la Suède et la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, et quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE VII.

Congrès et traité avec les Chinois. (*y*)

On doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'empire chinois et de l'empire russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, et qu'on a laissé loin au midi cent hordes de tartares, calmouks blancs, calmouks noirs, monguls mahométans, monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentième

(*y*) Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg et des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine compilée par du *Halde*.

degré de longitude, et au cinquante-deuxième de latitude ſur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve eſt une grande chaîne de montagnes qui s'étend juſqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve, qui coule, l'eſpace de cinq cents lieues, dans la Sibérie et dans la Tartarie chinoiſe, va ſe perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On aſſure qu'à ſon embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poiſſon monſtrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, et dont la mâchoire eſt d'un ivoire plus dur et plus parfait. On prétend que cet ivoire feſait autrefois un objet de commerce, qu'on le tranſportait par la Sibérie, et que c'eſt la raiſon pour laquelle on en trouve encore pluſieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eſt cet ivoire foſſile dont nous avons déjà parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphans en Sibérie, que des tartares vainqueurs des Indes amenèrent dans la Sibérie pluſieurs de ces animaux dont les os ſe ſont conſervés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour eſt nommé le fleuve Noir par les Tartares mantchoux, et le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (z) dans ces pays ſi long-temps inconnus que la Chine et la Ruſſie ſe diſputaient les limites de leurs empires. La Ruſſie poſſédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hoſtilités entre les Chinois et les Ruſſes, au ſujet de ces forts : enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts ; l'empereur

(z) Mémoires des jéſuites *Pereira* et *Gerbillon*.

Cam-hi préféra la paix et le commerce à une guerre inutile. Il envoya fept ambaffadeurs à Nipchou, l'un de ces établiffemens. Ces ambaffadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur efcorte. C'était-là le fafte afiatique; mais ce qui eft très-remarquable, c'eft qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambaffade vers une autre puiffance : ce qui eft encore unique, c'eft que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois fubjugués par les Tartares, qui les attaquèrent et qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt fubjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes fans aucun traité. Ainfi cette nation fi renommée pour la morale ne connaiffait point ce que nous appelons *droit des gens*, c'eft-à-dire, ces règles incertaines de la guerre et de la paix, ces droits des miniftres publics, ces formules de traités, les obligations qui en réfultent, les difputes fur la préféance et le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Ruffes au milieu des déferts? Deux jéfuites, l'un portugais, nommé *Pereira*, l'autre français, nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les ambaffadeurs chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, et furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en latin avec un allemand de l'ambaffade ruffe, qui favait cette langue. Le chef de l'ambaffade ruffe était *Gallovin*, gouverneur de Sibérie; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, et par-là donna une noble idée de fon empire à ceux qui s'étaient crus les feuls puiffans fur la terre. Les deux

jésuites réglèrent les limites des deux dominations ; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites ; on jura une paix éternelle ; et après quelques contestations, les Russes et les Chinois la jurèrent *(aa)* au nom du même Dieu en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la pensée secrète de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule, commune à des chinois et à des chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes ; la première que le gouvernement chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde, que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; et les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations asiatiques et des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé sur deux gros marbres qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le czar envoya le danois *Ilbrand Ide*

(aa) 1689, 8 septembre, n. st. Mémoires de la Chine ; les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la nouvelle histoire de Russie.

en ambaſſade à la Chine, et le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage juſqu'à une rupture entre la Ruſſie et la Chine, en 1722; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE VIII.

EXPEDITION VERS LES PALUS-MEOTIDES.

CONQUÊTE D'AZOPH.

Le czar envoie des jeunes gens s'inſtruire dans les pays étrangers.

Il ne fut pas ſi aiſé d'avoir la paix avec les Turcs: le temps même paraiſſait venu de s'élever ſur leurs ruines. Veniſe, accablée par eux, commençait à ſe relever. Le même *Moroſini*, qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponèſe; et cette conquête lui mérita le ſurnom de *péloponéſiaque*, honneur qui rappelait le temps de la république romaine. L'empereur d'Allemagne, *Léopold*, avait quelques ſuccès contre l'empire turc en Hongrie; et les Polonais repouſſaient au moins les courſes des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonſtances pour aguerrir ſes troupes, et pour ſe donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Azoph, avec ſon grand régiment de

cinq mille hommes ; le général *le Fort* avec le ſien de douze mille, un corps de ſtrélitz commandé par *Sheremeto* (*bb*) et *Shein*, originaires de Pruſſe, un corps de coſaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition. 1694.

Cette grande armée s'avance ſous les ordres du maréchal *Sheremeto*, au commencement de l'été 1695, vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, et à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-temps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'aſſaut deux tours que les Turcs avaient bâties ſur les deux bords du fleuve.

L'entrepriſe était difficile ; la place, aſſez bien fortifiée, était défendue par une garniſon nombreuſe. Des barques longues, ſemblables aux ſaïques turques, conſtruites par des vénitiens, et deux petits vaiſſeaux de guerre hollandais, ſortis de la Véroniſe, ne furent pas aſſez tôt prêts, et ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obſtacles. Les Ruſſes n'avaient point encore fait de ſiége régulier. Cet eſſai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob*, natif de Dantzick, dirigeait l'artillerie ſous le commandement du général *Shein* ; car on n'avait guère que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des batoques par ſon général *Shein*, pruſſien. Le commandement alors ſemblait affermi par ces rigueurs. Les Ruſſes s'y

(*bb*) *Sheremetow* ou *Sheremetof*, ou ſuivant une autre orthographe *Czeremetoff*.

ſoumettaient, malgré leur penchant pour les ſéditions, et après ces châtimens ils ſervaient comme à l'ordinaire. Le dantzickois penſait autrement ; il voulut ſe venger ; il encloua le canon, ſe jeta dans Azoph, embraſſa la religion muſulmane, et défendit la place avec ſuccès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Ruſſie eſt préférable aux anciennes cruautés, et retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureuſe, ont pris des ſentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors néceſſaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice *Eliſabeth* a achevé, par la clémence, l'ouvrage que ſon père commença par les lois. Cette indulgence a été même pouſſée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant ſon règne perſonne ne ferait puni de mort, et a tenu ſa promeſſe. Elle eſt la première ſouveraine qui ait ainſi reſpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics ; leurs châtimens ſont devenus utiles à l'Etat : inſtitution non moins ſage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne fait que tuer un criminel avec appareil, ſans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreſſion peut-être ſur des méchans, pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment et d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

Pour revenir au ſiége d'Azoph, ſoutenu déſormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un aſſaut, et après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le ſiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de *Pierre*. Il conduiſit une armée plus conſidérable encore devant Azoph, au printemps de 1676. Le czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient, par ſa mort, à l'entretien de l'armée; c'était un ſecours pour un Etat qui n'avait pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'empereur *Léopold*, aux états généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à ſa ſolde des calmouks dont la cavalerie eſt très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le ſuccès le plus flatteur pour le czar fut celui de ſa petite flotte, qui fut enfin complète et bien gouvernée. Elle battit les ſaïques turques envoyées de Conſtantinople, et en prit quelques-unes. Le ſiége fut pouſſé régulièrement par tranchées, non pas tout à fait ſelon notre méthode; les tranchées étaient trois fois plus profondes, et les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les aſſiégés rendirent la place, le 28e 1696.
juillet, n. ſt., ſans aucun honneur de la guerre, ſans emporter ni armes ni munitions, et ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux aſſiégeans.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creuſant un port capable de contenir les plus gros vaiſſeaux, ſe rendre maître du détroit de Caffa, de ce Boſphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laiſſa

trente-deux ſaïques armées devant Azoph, (*cc*) et prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaiſſeaux de ſoixante pièces de canon, et de quarante et un, portant depuis trente juſqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands ſeigneurs, les plus riches négocians contribuaſſent à cet armement : et croyant que les biens des eccléſiaſtiques devaient ſervir à la cauſe commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il feſait pour l'honneur de ſa patrie et pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par des coſaques des bateaux légers auxquels ils ſont accoutumés, et qui peuvent côtoyer aiſément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté ſur les Palus-Méotides. Le projet était de chaſſer pour jamais les Tartares et les Turcs de la Crimée, et d'établir enſuite un grand commerce aiſé et libre avec la Perſe par la Géorgie. C'eſt le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, et dans cette Cherſonèſe taurique que le czar ſemblait devoir ſoumettre.

Vainqueur des Turcs et des Tartares, il voulut accoutumer ſon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moſcou ſon armée ſous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice et de tout ce qui put embellir cette fête. Les ſoldats qui avaient combattu ſur les ſaïques vénitiennes contre les Turcs, et qui formaient une troupe ſéparée, marchèrent les premiers. Le maréchal *Sheremeto*, les généraux *Gordon*

(*cc*) Mémoires de *le Fort.*

et

et *Shein*, l'amiral *le Fort*, les autres officiers généraux précédèrent dans cette pompe le ſouverain, qui diſait n'avoir point encore de rang dans l'armée, et qui, par cet exemple, voulait faire ſentir à toute la nobleſſe qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe ſemblait tenir en quelque choſe des anciens Romains; il leur reſſembla ſur-tout en ce que les triomphateurs expoſaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, et les livraient quelquefois à la mort : les eſclaves faits dans cette expédition ſuivaient l'armée; et ce *Jacob* qui l'avait trahi était mené dans un chariot ſur lequel on avait dreſſé une potence, à laquelle il fut enſuite attaché après avoir ſouffert le ſupplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Ruſſie. La légende ruſſe eſt remarquable : *Pierre I, empereur de Moſcovie, toujours auguſte*, Sur le revers eſt Azoph avec ces mots : *vainqueur par les flammes et les eaux.*

Pierre était affligé dans ce ſuccès de ne voir ſes vaiſſeaux et ſes galères de la mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port ſur la mer Baltique que ſur le Pont-Euxin.

Il envoya, au mois de mars 1697, ſoixante jeunes ruſſes du régiment de *le Fort* en Italie, la plupart à Veniſe, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine et la conſtruction des galères; il en fit partir quarante autres (*dd*) pour s'inſtruire en Hollande de la fabrique et de la manœuvre des grands vaiſſeaux : d'autres furent envoyés en Allemagne,

(*dd*) Manuſcrits du général *le Fort.*

pour ſervir dans les armées de terre, et pour ſe former à la diſcipline allemande. Enfin il réſolut de s'éloigner quelques années de ſes Etats, dans le deſſein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait réſiſter au violent déſir de s'inſtruire par ſes yeux, et même par ſes mains, de la marine et des arts qu'il voulait établir dans ſa patrie. Il ſe propoſa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Veniſe et à Rome. Il n'y eut que la France et l'Eſpagne qui n'entraſſent point dans ſon plan; l'Eſpagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés, et la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faſte, et que la hauteur de *Louis XIV*, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la ſimplicité avec laquelle il comptait faire ſes voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puiſſances chez leſquelles il allait, excepté avec la France et avec Rome. Il ſe ſouvenait encore avec quelque dépit du peu d'égard que *Louis XIV* avait eu pour l'ambaſſade de 1687, qui n'eut pas autant de ſuccès que de célébrité; et enfin il prenait déjà le parti d'*Auguſte*, électeur de Saxe, à qui le prince de *Conti* diſputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE IX.

Voyage de Pierre le grand.

Le deſſein étant pris de voir tant d'Etats et tant de cours, en ſimple particulier, il ſe mit lui-même à la ſuite de trois ambaſſadeurs, comme il s'était mis à la ſuite de ſes généraux, à ſon entrée triomphante dans Moſcou.

(*ee*) Les trois ambaſſadeurs étaient le général *le Fort*, le boyard *Alexis Gollovin*, commiſſaire général des guerres et gouverneur de la Sibérie, le même qui avait ſigné le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine ſur les frontières de cet empire, et *Vonitſin*, diak ou ſecrétaire d'Etat, long-temps employé dans les cours étrangères. Quatre premiers ſecrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment préobazinsky, compoſaient la ſuite principale de cette ambaſſade; il y avait en tout deux cents perſonnes: et le czar, ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée et un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouie dans l'hiſtoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes royaumes pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs et les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nombreuſes

(*ee*) Mémoires de Pétersbourg et Mémoires de *le Fort*.

troupes étrangères affectionnées à ſon ſervice, la mort d'*Ivan*, ſon frère, la clôture de la princeſſe *Sophie*, et plus encore le reſpect général pour ſa perſonne, devaient lui répondre de la tranquillité de ſes Etats pendant ſon abſence. Il confia la régence au boyard *Strechnef* et au knès *Romadonoski*, leſquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boyards.

Les troupes formées par le général *Gordon* reſtèrent à Moſcou pour aſſurer la tranquillité de la capitale. Les ſtrélitz, qui pouvaient la troubler, furent diſtribués ſur les frontières de la Crimée, pour conſerver la conquête d'Azoph, et pour réprimer les incurſions des Tartares. Ayant ainſi pourvu à tout, il ſe livrait à ſon ardeur de voyager et de s'inſtruire.

Ce voyage ayant été l'occaſion ou le prétexte de la ſanglante guerre qui traverſa ſi long-temps le czar dans tous ſes grands projets, et enfin les ſeconda; qui détrôna le roi de Pologne, *Auguſte;* donna la couronne à *Staniſlas*, et la lui ôta; qui fit du roi de Suède, *Charles XII*, le premier des conquérans pendant neuf années, et le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il eſt néceſſaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréſenter ici en quelle ſituation était alors l'Europe.

Le ſultan *Muſtapha II* régnait en Turquie. Sa faible adminiſtration ne feſait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne, *Léopold*, dont les armes étaient heureuſes en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Azoph, et qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Veniſe qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèſe.

Jean Sobieski, roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczin, et par la délivrance de Vienne était mort, le 17 juin 1696; et cette couronne était déjà disputée par *Auguste*, électeur de Saxe, qui l'emporta, et par *Armand*, prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venait de perdre, et regrettait peu *Charles XI*, premier souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, et avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône *Charles XII*, son fils, âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir sur le golfe de Finlande et vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire; des établissemens sur les Palus-Méotides et vers la mer Caspienne ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce et de puissance; la gloire même, que tout réformateur désire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre. Enfin *Pierre* ne voulait introduire dans ses Etats ni les mœurs turques, ni les persanes, mais les nôtres.

Avril 1697.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie et avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande contre le seul *Louis XIV*, était prête à conclure la paix, et les plénipotentiaires étaient déjà assemblés au château de Ryswick, auprès de la Haie.

Ce fut dans ces circonstances que *Pierre* et son ambassade prirent leur route, au mois d'avril 1697, par la grande Novogorod. De là on voyagea par

l'Eſtonie et par la Livonie, provinces autrefois conteſtées entre les Ruſſes, les Suédois et les Polonais, et acquiſes enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la ſituation de Riga ſa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curioſité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'*Alberg*, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage; il lui refuſa cette ſatisfaction, et parut témoigner peu d'égard pour l'ambaſſade. Cette conduite ne ſervit pas à refroidir dans le cœur du czar le déſir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Pruſſe brandebourgeoiſe, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Pruſſe polonaiſe avait été compriſe dans la Sarmatie d'Europe; la brandebourgeoiſe était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui ſe fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle et ruineuſe. Il ſe piqua de recevoir l'ambaſſade dans ſa ville de Kœnigsberg avec un faſte royal. On ſe fit de part et d'autre les préſens les plus magnifiques. Le contraſte de la parure françaiſe que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes aſiatiques des Ruſſes, leurs bonnets rehauſſés de perles et de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet ſingulier. Le czar était vêtu à l'allemande. Un prince de Géorgie qui était avec lui, vêtu à la mode des Perſans, étalait une autre ſorte de magnificence : c'eſt le même qui fut pris à la journée de Nerva, et qui eſt mort en Suède.

Pierre mépriſait tout ce faſte; il eût été à déſirer qu'il eût également mépriſé ces plaiſirs de table dans

lefquels l'Allemagne mettait alors fa gloire. (*ff*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, auffi dangereux pour la fanté que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre fon favori *le Fort;* mais il témoigna autant de regret de cet emportement paffager qu'*Alexandre* en eut du meurtre de *Clytus.* Il demanda pardon à *le Fort :* il difait qu'il voulait réformer fa nation, et qu'il ne pouvait pas encore fe réformer lui-même. Le général *le Fort*, dans fon manufcrit, loue encore plus le fond du caractère du czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambaffade paffe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend fa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que fon grand commerce rendait déjà puiffante, mais non pas auffi opulente et auffi fociable qu'elle l'eft devenue depuis. On tourne vers Minden; on paffe la Veftphalie, et enfin on arrive par Clèves dans Amfterdam.

Le czar fe rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambaffade; il logea d'abord dans la maifon de la compagnie des Indes, mais bientôt il choifit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on conftruifait alors beaucoup plus de vaiffeaux encore qu'aujourd'hui. Ce village eft auffi grand, auffi peuplé, auffi riche et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieufe à conftruire un vaiffeau, et à le munir de tous fes

(*ff*) Mémoires manufcrits de *le Fort.*

agrès, et cette quantité incroyable de magaſins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque à laquelle il fit de ſes mains un mât briſé; enſuite il travailla à toutes les parties de la conſtruction d'un vaiſſeau, menant la même vie que les artiſans de Sardam, s'habillant, ſe nourriſſant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuſe borde le village, et dans leſquels on ſcie le ſapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il ſe fit inſcrire dans le nombre des charpentiers ſous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas*) et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un ſouverain pour compagnon, s'y acoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la ſciſſion de la Pologne, et de la double nomination de l'électeur *Auguſte* et du prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit auſſitôt trente mille hommes au roi *Auguſte*. Il donnait de ſon attelier des ordres à ſon armée d'Ukraine aſſemblée contre les Turcs.

Juillet 1696. Ses troupes, commandées par le général *Shein* et par le prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Azoph ſur les Tartares, et même ſur un corps de janiſſaires que le ſultan *Muſtapha* leur avait envoyé. Pour lui il perſiſtait à s'inſtruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amſterdam travailler chez le célèbre anatomiſte *Ruyſch*; il feſait des opérations de chirurgie, qui, en un beſoin, pouvaient le rendre utile à ſes officiers ou à lui-même.

Il s'inſtruiſait de la phyſique naturelle dans la maiſon du bourgmeſtre *Vitſen*, citoyen recommandable à jamais par ſon patriotiſme, et par l'emploi de ſes richeſſes immenſes qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaiſſeaux à ſes dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht et à la Haie, *Guillaume*, roi d'Angleterre et ſtathouder des Provinces-Unies. Le général *le Fort* était ſeul en tiers avec les deux monarques. Il aſſiſta enſuite à la cérémonie de l'entrée de ſes ambaſſadeurs et à leur audience; ils préſentèrent en ſon nom aux députés des Etats ſix cents des plus belles martres zibelines; et les Etats, outre le préſent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnèrent trois carroſſes magnifiques. Ils reçurent les premières viſites de tous les ambaſſadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Ryſvick, excepté des Français à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-ſeulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguſte* contre le prince de *Conti*, mais parce que le roi *Guillaume*, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amſterdam, il y reprit ſes premières occupations, et acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante pièces de canon qu'il avait commencé, et qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan. Non-ſeulement il feſait engager à ſon ſervice des réfugiés français, des

fuiffes, des allemands, mais il fefait partir des artifans de toute efpèce pour Mofcou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même. Il eft très-peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondît dans les détails : il fe plaifait fur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hafard toutes les pofitions des villes et des fleuves de fes Etats peu connus. On a confervé la carte fur laquelle il traça la communication de la mer Cafpienne et de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand, nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan et de la Méditerranée exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph et la Cafpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiffemens dans ce pays lui paraiffaient d'autant plus convenables que fes fuccès lui donnaient de nouvelles efpérances.

11 augufte 1697. Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares affez près d'Azoph, et même quelques mois après elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons *Précop*. Ce fuccès fervit à le faire refpecter davantage de ceux qui blâmaient un fouverain d'avoir quitté fes Etats pour exercer des métiers dans Amfterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne fouffraient pas des travaux du philofophe voyageur et artifan.

Il continua dans Amfterdam fes occupations ordinaires de conftructeur de vaiffeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyficien pratique, jufqu'au milieu de janvier 1698, et alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la fuite de fa propre ambaffade.

Le roi *Guillaume* lui envoya fon yacht et deux

vaiſſeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était preſcrite dans Amſterdam, et dans Sardam. Il ſe logea près du grand chantier à Deptford, et ne s'occupa guère qu'à s'inſtruire. Les conſtructeurs hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode et leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre ; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, et bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla ſelon la méthode anglaiſe à la conſtruction d'un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira ſon attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur *Perri*, qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que depuis la fonderie des canons juſqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât, et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artiſans il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des mathématiciens. *Ferguſſon*, écoſſais, bon géomètre, ſe mit à ſon ſervice : c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante et fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous ſervons que par les arabes, au

neuvième siècle; l'empire de Russie ne les a reçus que mille ans après : c'est le sort de tous les arts; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent *Fergusson*, et ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il observait et calculait les éclipses avec *Fergusson*. L'ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que *Pierre* s'était instruit dans l'astronomie : il connaissait bien les mouvemens des corps célestes, et même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, et avant le grand *Newton* si inconnue, par laquelle toutes les planètes pèsent les unes sur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques, et que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluses. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caspienne et la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête desquels se mit le marquis de *Carmarthen* amiral, lui donnèrent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le patriarche, par une sévérité mal entendue, avait proscrit cet objet de commerce; l'Eglise russe défendait le tabac comme un péché. *Pierre*, mieux instruit, et qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'Eglise, introduisit ce commerce dans ses Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, et qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *royal tranſport*, auſſi bien conſtruit que magnifique. *Pierre* retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande, à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau, nommés auſſi capitaines, quarante lieutenans, trente chirurgiens, deux cents cinquante canonniers, et plus de trois cents artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre paſſa de Hollande à Archangel ſur le *royal tranſport*, et de là fut répandue dans les endroits où leurs ſervices étaient néceſſaires. Ceux qui furent engagés à Amſterdam prirent la route de Nerva qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il feſait ainſi tranſporter les arts d'Angleterre et de Hollande dans ſon pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome et en Italie engageaient auſſi quelques artiſtes. Son général *Sheremetof*, qui était à la tête de ſon ambaſſade en Italie, allait de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe; et le czar paſſa à Vienne avec les autres ambaſſadeurs. Il avait à voir la diſcipline guerrière des Allemands après les flottes anglaiſes et les atteliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'inſtruction. L'empereur était l'allié néceſſaire du czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognito. Les deux monarques

s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans fon féjour à Vienne que l'ancienne fête de l'*hôte* et de l'*hôteffe*, que *Léopold* renouvela pour lui, et qui n'avait point été en ufage pendant fon règne. Cette fête, qui fe nomme *Wurtchafft*, fe célèbre de cette manière. L'empereur eft l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiducheffes font d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays ; ceux qui font appelés à la fête tirent au fort des billets. Sur chacun eft écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit repréfenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de fatrape perfan ou de fénateur romain ; une princeffe tire un billet de jardinière ou de laitière; un prince eft payfan ou foldat. On forme des danfes convenables à tous ces caractères. L'hôte, l'hôteffe et fa famille fervent à table. Telle eft l'ancienne inftitution : (*gg*) mais dans cette occafion le roi des Romains, *Jofeph*, et la comteffe de *Traun* repréfentèrent les anciens Egyptiens; l'archiduc *Charles* et la comteffe de *Valftein* figuraient les Flamands du temps de *Charles-Quint*. L'archiducheffe *Marie-Elifabeth* et le comte de *Traun* étaient en tartares; l'archiducheffe *Jofèphine* avec le comte de *Vorkla* étaient à la perfane; l'archiducheffe *Marianne* et le prince *Maximilien* de Hanovre, en payfan de la Nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en payfan de Frife, et on ne lui adreffa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du

(*gg*) Manufcrits de Pétersbourg et de *le Fort*.

grand czar de Ruſſie. Ce ſont de très-petites particularités ; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt à partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.

CHAPITRE X.

CONJURATION PUNIE.

Milice des ſtrélitz abolie. Changemens dans les uſages, dans les mœurs, dans l'Etat et dans l'Egliſe.

IL avait pourvu à tout en partant, et même aux moyens de réprimer une rebellion. Ce qu'il feſait de grand et d'utile pour ſon pays fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux boyards, à qui les anciennes coutumes étaient chères ; des prêtres, à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacriléges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſprits : on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la nation. (*hh*) Enfin qui le croirait ? la permiſſion que le czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon empire, malgré

(*hh*) Manuſcrits de *le Fort*.

le clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition, qui dans toute la terre est un fléau si funeste et si cher aux peuples, passa du peuple russe aux strélitz répandus sur les frontières de la Lithuanie: ils s'assemblèrent, ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre *Sophie* sur le trône, et de fermer le retour à un czar qui avait violé les usages en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* et par *Gordon*, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moscou; mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrôlés, irrita encore la nation.

Septembre 1698. Pour étouffer ces troubles, le czar part secrètement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognito le roi *Auguste*, avec lequel il prend déjà des mesures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, et surprend tout le monde par sa présence: il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz: les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers et quelques prêtres furent condamnés à la mort; (*ii*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, et on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz; (*kk*) leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, et sur-tout autour du monastère où résidaient les princesses *Sophie* et *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre où le

(*ii*) Mémoires du capitaine et ingénieur *Perri*, employé en Russie par *Pierre le grand*. Manuscrits de *le Fort*.

(*kk*) Manuscrits de *le Fort*.

crime et le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes et leurs enfans à Moscou furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Astracan, dans le pays d'Azoph : par-là du moins leur punition fut utile à l'Etat; ils servirent à défricher et à peupler des terres qui manquaient d'habitans et de culture.

Peut-être si le czar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des strélitz qu'il fit exécuter, et qui furent perdus pour lui et pour l'Etat; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, surtout dans un pays où la population demandait tous les soins d'un législateur : il crut devoir étonner et subjuguer pour jamais l'esprit de la nation par l'appareil et par la multitude des supplices. Le corps entier des strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, et leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été préparé. Le sultan des Turcs, *Osman*, comme on l'a déjà remarqué, fut déposé dans le même siècle et égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des strélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, et qui cependant, conservant encore leur ancien esprit, se révoltèrent dans Astracan, en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant *Pierre* avait déployé de sévérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit, quelque temps après, son favori *le Fort*, qui 12 mars 1699. N. st.

mourut d'une mort prématurée, à l'âge de quarante-fix ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands fouverains. Il affifta lui-même au convoi, une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enfeignant à la fois à fa nobleffe à refpecter le mérite et les grades militaires.

On connut après la mort de *le Fort* que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans fes projets par les converfations avec *le Fort*, mais il les avait tous conçus, et il les exécuta fans lui.

Dès qu'il eut détruit les ftrélitz, il établit des régimens réguliers fur le modèle allemand ; ils eurent des habits courts et uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant : l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinsky étaient déjà formées : ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le czar, jeune encore, avait exercée dans la retraite de Préobazinsky, du temps que fa fœur *Sophie* gouvernait l'Etat ; et l'autre régiment des gardes était auffi établi.

Comme il avait paffé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de fes boyards et de fes knès commençaffent par être foldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres fur fa flotte à Véronife et vers Azoph, et il fallut qu'ils fiffent l'apprentiffage de matelot. On n'ofait refufer un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais et les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à conftruire des éclufes, à établir des chantiers où l'on pût carener

les vaiſſeaux à ſec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs et du Volga, abandonné par l'allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans ſon conſeil d'Etat, dans les finances, dans l'Egliſe, dans la ſociété même furent commencées.

Les finances étaient à peu-près adminiſtrées comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ſes terres une ſomme convenue qu'il levait ſur ſes payſans ſerfs; le czar établit pour ſes receveurs des bourgeois, des bourgmeſtres qui n'étaient pas aſſez puiſſans pour s'arroger le droit de ne payer au tréſor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle adminiſtration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut eſſayer de plus d'une méthode avant de ſe fixer.

La réforme dans l'Egliſe, qu'on croit par-tout difficile et dangereuſe, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainſi que les ſtrélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim*, un des ſucceſſeurs de *Nicon*, avec ſoupleſſe. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives et à la mort, droit contraire à l'eſprit de la religion et au gouvernement: cette uſurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche *Adrien* étant mort à la fin du ſiècle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie; les grands biens affectés au patriarchat, furent réunis aux finances publiques qui en avaient beſoin Si le czar ne ſe fit pas chef de l'Egliſe ruſſe, comme les rois de la Grande-Bretagne le ſont de l'Egliſe anglicane, il en fut en effet le maître abſolu, parce que les ſynodes n'oſaient ni déſobéir à

un ſouverain deſpotique, ni diſputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux ſur le préambule de l'édit de ſes réglemens eccléſiaſtiques, donné en 1721, pour voir qu'il agiſſait en légiſlateur et en maître. *Nous nous croirions coupable d'ingratitude envers le Très-Haut, ſi, après avoir réformé l'ordre militaire et le civil, nous négligions l'ordre ſpirituel, &c. A ces cauſes, ſuivant l'exemple des plus anciens rois dont la piétié eſt célèbre, nous avons pris ſur nous le ſoin de donner de bons règlemens au clergé.* Il eſt vrai qu'il établit un ſynode pour faire exécuter ſes lois eccléſiaſtiques; mais les membres du ſynode devaient commencer leur miniſtère par un ſerment dont lui-même avait écrit et ſigné la formule: ce ſerment était celui de l'obéiſſance: en voici les termes: *Je jure d'être fidèle et obéiſſant ſerviteur et ſujet à mon naturel et véritable ſouverain, aux auguſtes ſucceſſeurs qu'il lui plaira de nommer, en vertu du pouvoir inconteſtable qu'il en a. Je reconnais qu'il eſt le juge ſuprême de ce collége ſpirituel; je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends et que j'explique ce ſerment dans toute la force et le ſens que les paroles préſentent à ceux qui le liſent ou qui l'écoutent.* Ce ſerment eſt encore plus fort que celui de ſuprématie en Angleterre. Le monarque ruſſe n'était pas, à la vérité, un des pères du ſynode, mais il dictait leurs lois; il ne touchait point à l'encenſoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que, dans ſes Etats, qui avaient beſoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature et au bien public. L'ancien uſage de l'Egliſe ruſſe eſt que les prêtres ſéculiers ſe marient au moins une fois; ils y

ſont même obligés : et autrefois, quand ils avaient perdu leur femme, ils ceſſaient d'être prêtres : mais une multitude de jeunes gens et de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles et de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereuſe ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eſt-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend preſque jamais, et il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce règlement a été aboli depuis lui, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance aux monaſtères : mais, pour la dignité de patriarche, elle n'a jamais été rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au paiement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'antechriſt, parce qu'il ne voulait point de patriarche : et l'art de l'imprimerie, que le czar encourageait, ſervit à faire imprimer contre lui des libelles ; mais auſſi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechriſt, parce que le nombre de 666 ne ſe trouvait pas dans ſon nom, et qu'il n'avait point le ſigne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre*, en effet, donna bien plus à ſon Egliſe qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier et plus ſavant. Il a fondé à Moſcou trois colléges, où l'on apprend les langues, et où ceux qui ſe deſtinaient à la prêtriſe étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceſſaires était l'abolition ou du moins l'adouciſſement de quatre grands carêmes ; ancien aſſujettiſſement de l'Egliſe grecque,

auffi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, et fur-tout pour les foldats, que le fut l'ancienne fuperftition des Juifs de ne point combattre le jour du fabbat. Auffi le czar difpenfa-t-il au moins fes troupes et fes ouvriers de ces carêmes, dans lefquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'ufage de s'enivrer. Il les difpenfa même de l'abftinence les jours maigres; les aumôniers de vaiffeau et de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, et le donnèrent fans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion; non-feulement à caufe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'aftronomie n'était guère connue que des prêtres. L'année commençait au premier de feptembre chez les Ruffes; il ordonna que déformais l'année commencerait au premier de janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700, à l'ouverture du fiècle, qu'il fit célébrer par un jubilé et par de grandes folennités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du foleil. Quelques obftinés, perfuadés que DIEU avait créé le monde en feptembre, continuèrent leur ancien ftyle: mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, et bientôt dans tout l'empire. *Pierre* n'adoptait pas le calendrier grégorien que les mathématiciens anglais rejetaient, et qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquième fiècle, temps auquel on avait connu l'ufage des lettres, on écrivait fur des rouleaux, foit d'écorce, foit de parchemin, et enfuite fur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par

lequel il était ordonné de n'écrire que ſelon notre uſage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages ſe feſaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perſe, où l'on ne voit celle qu'on épouſe que lorſque le contrat eſt ſigné, et qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet uſage eſt bon chez des peuples où la polygamie eſt établie, et où les femmes ſont renfermées; il eſt mauvais pour les pays où l'on eſt réduit à une femme, et où le divorſe eſt rare.

Le czar voulut accoutumer ſa nation aux mœurs, et aux coutumes des nations chez leſquelles il avait voyagé, et dont il avait tiré tous les maîtres qui inſtruiſaient alors la ſienne.

Il était utile que les Ruſſes ne fuſſent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enſeignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, et trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie, qui tenait alors du polonais, du tartare et de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble; mais l'habit des bourgeois et du bas peuple reſſemblait à ces jaquettes pliſſées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations; ce vêtement demandait moins de façon et moins d'art: on laiſſait croître ſa barbe par la même raiſon. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations, et la coutume de ſe raſer à ſa cour: mais le peuple fut plus difficile; on fut obligé d'impoſer une taxe ſur les habits longs et ſur les barbes. On ſuſpendait aux portes de la ville des

modèles de juſtaucorps : on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, et cette gaieté même prévint les ſéditions.

L'attention de tous les légiſlateurs fut toujours de rendre les hommes ſociables; mais pour l'être, ce n'eſt pas aſſez d'être raſſemblés dans une ville, il faut ſe communiquer avec politeſſe : cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie. Le czar introduiſit les *aſſemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces aſſemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des règlemens pour ces petites fêtes de la ſociété. Ainſi, juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut ſon ouvrage et celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *eſclave*, dont les Ruſſes ſe ſervaient quand ils voulaient parler aux czars, et quand ils préſentaient des requêtes; il ordonna qu'on ſe ſervît du mot de *raad* qui ſignifie *ſujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéiſſance, et devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établiſſement ou un changement nouveau. Il porta l'attention juſqu'à faire placer ſur le chemin de Moſcou à Véroniſe des poteaux peints qui ſervaient de colonnes milliaires de verſte en verſte, c'eſt-à-dire, à la diſtance de ſept cents cinquante pas, et fit conſtruire des eſpèces de caravanſerails de vingt verſtes en vingt verſtes.

En étendant ainſi ſes ſoins ſur le peuple, ſur les marchands, ſur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans ſa cour, haïſſant le faſte dans

ſa perſonne, et le croyant néceſſaire aux autres. Il inſtitua l'ordre de Saint-André (*ll*) à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe ſont remplies. *Gollovin*, ſucceſſeur de *le Fort* dans la dignité de grand amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompenſe. C'eſt un avertiſſement qu'on porte ſur ſoi d'être reſpecté par le peuple; cette marque d'honneur ne coûte rien à un ſouverain, et flatte l'amour-propre d'un ſujet, ſans le rendre puiſſant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudiſſement de la plus ſaine partie de la nation, et les plaintes des partiſans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raiſonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ſes Etats, une trève avantageuſe avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ſes frontières d'un autre côté. *Muſtapha II*, vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta, en 1697, ayant perdu la Morée conquiſe par les Vénitiens, et n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ſes vainqueurs; elle fut conclue à Carlovitz entre 26 janvier 1699. Petervaradin et Salankemen, lieux devenus célèbres par ſes défaites. Témiſvar fut la borne des poſſeſſions allemandes et des domaines ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonais; la Morée et quelques villes de la Dalmatie priſes par les Vénitiens leur reſtèrent pour quelque temps; et *Pierre I* demeura maître

(*ll*) 10 ſeptembre 1698. On ſuit toujours le nouveau ſtyle.

d'Azoph et de quelques forts conſtruits dans les environs. Il n'était guère poſſible au czar de s'agrandir du côté des Turcs dont les forces, auparavant diviſées, et maintenant réunies, ſeraient tombées ſur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établiſſemens ſur la mer Caſpienne ne comportaient pas une flotte guerrière: il tourna donc ſes deſſeins vers la mer Baltique, ſans abandonner la marine du Tanaïs et du Volga.

CHAPITRE XI.

Guerre contre la Suède. Bataille de Nerva.

1700. Il s'ouvrait alors une grande ſcène vers les frontières de la Suède. Une des principales cauſes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie juſqu'à Dreſde, et qui déſolèrent tant d'Etats pendant dix huit années, fut l'abus du pouvoir ſuprême dans *Charles XI*, roi de Suède, père de *Charles XII*. On ne peut trop répéter ce fait ; il importe à tous les trônes et à tous les peuples. Preſque toute la Livonie avec l'Eſtonie entière avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède, *Charles XI*, qui ſuccéda à *Charles X*, préciſément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'eſt l'uſage, ſous la réſerve de tous ſes priviléges. *Charles XI*, les reſpecta peu. *Jean Reginold Patkul*, gentilhomme livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de ſix députés de la province, porter aux pieds du trône des plaintes reſpectueuſes

et fortes : (*mm*) pour toute réponſe on mit les ſix députés en priſon, et on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur et la vie :* il ne perdit ni l'un ni l'autre; il s'évada, et reſta quelque temps dans le pays de Vaud en Suiſſe. Lorſque depuis, il apprit qu'*Auguſte*, électeur de Saxe, avait promis, à ſon avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dreſde repréſenter la facilité de reprendre la Livonie, et de ſe venger ſur un roi de dix-ſept ans des conquêtes de ſes ancêtres. 1700.

Dans le même temps, le czar *Pierre* penſait à ſe ſaiſir de l'Ingrie et de la Carélie. Les Ruſſes avaient autrefois poſſédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux *Démétrius :* ils les avaient conſervées par des traités. Une nouvelle guerre et de nouveaux traités pouvaient les donner à la Ruſſie. *Patkul* alla de Dreſde à Moſcou; et animant deux monarques à ſa propre vengeance, il cimenta leur union, et hâta leurs préparatifs pour ſaiſir tout ce qui eſt à l'orient et au midi de la Finlande.

Précisément dans le même temps, le nouveau roi de Danemarck, *Fréderic IV*, ſe liguait avec le czar et le roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui ſemblait devoir ſuccomber. *Patkul* eut la ſatisfaction d'aſſiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, et de preſſer le ſiége en qualité de général major.

(*mm*) *Norberg*, chapelain et confeſſeur de *Charles XII*, dit, dans ſon hiſtoire, *qu'il eut l'inſolence de ſe plaindre des vexations, et qu'on le condamna à perdre l'honneur et la vie.* C'eſt parler en prêtre du deſpotiſme. Il eût dû ſavoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait ſon devoir.

Septembre. 1700. Le czar fit marcher environ ſoixante mille hommes vers l'Ingrie. Il eſt vrai que dans cette grande armée il n'y avait guère que douze mille ſoldats bien aguerris qu'il avait diſciplinés lui-même, tels que ſes deux régimens des gardes et quelques autres; le reſte était des milices mal armées; il y avait quelques coſaques et des tartares circaſſiens: mais il traînait après lui cent quarante-cinq pièces de canon. Il mit le ſiége devant Nerva, petite ville en Ingrie qui a un port commode; et il était très-vraiſemblable que la place ſerait bientôt emportée.

Toute l'Europe ſait comment *Charles XII*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ſes ennemis l'un après l'autre, deſcendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de ſix ſemaines, envoya du ſecours à Riga, en fit lever le ſiége, et marcha aux Ruſſes devant Nerva, au milieu des glaces, au mois de novembre.

18 novemb. Le czar, comptant ſur la priſe de la ville, était allé à Novogorod, amenant avec lui ſon favori *Menzikoff*, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment préobanzinsky, devenu depuis feld-maréchal et prince, homme dont la ſingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

Pierre laiſſa ſon armée et ſes inſtructions pour le ſiége au prince de *Croi*, originaire de Flandre, qui depuis peu était paſſé à (*nn*) ſon ſervice. Le prince *Dolgorouki* fut le commiſſaire de l'armée. La jalouſie entre ces deux chefs, et l'abſence du czar, furent en partie cauſe de la défaite inouie de Nerva. *Charles XII*,

(*nn*) Voyez l'hiſtoire de *Charles XII*.

ayant débarqué à Pernaw en Livonie avec ſes troupes, 1700.
au mois d'octobre, s'avance au nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé des Ruſſes. Il marche et en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, et y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de novembre. Nerva, quoique mal aſſiégée, était près de ſe rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, et ne pouvait oppoſer que dix pièces d'artillerie à cent quarante-cinq canons, dont les retranchemens des Ruſſes étaient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les hiſtoriens, ſans exception, ſont monter l'armée ruſſe devant Nerva à quatre-vingt mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir, diſent ſoixante; d'autres quarante mille: quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, et que cette journée eſt une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont ſouvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer, avec ſa petite 30 novemb.
troupe, cette armée ſi ſupérieure; et profitant d'un vent violent et d'une groſſe neige que ce vent portait contre les Ruſſes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques pièces de canon avantageuſement poſtées. Les Ruſſes n'eurent pas le temps de ſe reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au viſage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, et n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le duc de *Croi* voulut donner des ordres, et le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers

1700. ruſſes ſe ſoulèvent contre les officiers allemands; ils maſſacrent le ſecrétaire du duc, le colonel *Lyon* et pluſieurs autres. Chacun quitte ſon poſte; le tumulte, la confuſion, la terreur panique ſe répandent dans toute l'armée. Les troupes ſuédoiſes n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent ſe jeter dans la rivière de Nerva, et une foule de ſoldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes et ſe mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc de *Croi*, le général *Allard*, les officiers allemands, qui craignaient plus les Ruſſes ſoulevés contre eux que les Suédois, vinrent ſe rendre au comte *Steinbock;* le roi de Suède, maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jetant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* et tous les autres généraux moſcovites ſe rendent à lui comme les généraux allemands; et ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockholm; on l'appelait *Mittelleski*, *Czarovitz*, fils du czar; ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point ſon origine des céſars romains.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guère que douze cents ſoldats de tués dans cette bataille. Le journal du czar, qu'on m'a envoyé de Pétersbourg, dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Nerva et dans la bataille, et qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix mille hommes. L'indiſcipline et la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux

que les vainqueurs; et ſi on en croit *Norberg*, (*oo*) 1700.
le comte *Piper*, qui fut depuis priſonnier des Ruſſes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des priſonniers avait excédé huit fois celui de l'armée ſuédoiſe. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait ſoixante-douze mille priſonniers. On voit par-là combien il eſt rare d'être inſtruit des détails. Ce qui eſt inconteſtable et ſingulier, c'eſt que le roi de Suède permit à la moitié des ſoldats ruſſes de s'en retourner déſarmés, et à l'autre moitié de repaſſer la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes qui, étant enfin diſciplinées, devinrent redoutables. (*pp*)

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magaſins immenſes, bateaux de tranſport chargés de proviſions, poſtes évacués ou pris, tout le pays à la diſcrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Ruſſes ne ſe montrant pas, toute la contrée ouverte juſqu'à Pleskow, le czar parut ſans reſſource pour ſoutenir la guerre; et le roi de Suède, vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemarck, de Pologne et de Ruſſie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'oſent encore prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans ſon caractère avait une conſtance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ſes projets.

(*oo*) Page 439, tome premier, édition in-4°. à la Haie.

(*pp*) Le chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Nerva le grand turc écrivit auſſitôt une lettre de felicitation au roi de Suède en ces termes: *Le ſultan baſſa par la grâce de Dieu au roi Charles XII*, &c. La lettre eſt datée de l'ère de la creation du monde.

1700. Un évêque de Ruſſie compoſa une prière (*qq*) à S[t] *Nicolas*, au ſujet de cette défaite; on la récita dans la Ruſſie. Cette pièce, qui fait voir l'eſprit du temps et de quelle ignorance *Pierre* a tiré ſon pays, diſait que les enragés et épouvantables Suédois étaient des ſorciers : on s'y plaignait d'avoir été abandonné par S[t] *Nicolas*. Les évêques ruſſes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pièces : et ſans faire tort à S[t] *Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il fallait s'adreſſer.

CHAPITRE XII.

Reſſources après la bataille de Nerva ; ce déſaſtre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Nerva même. Ses travaux dans ſon empire. La perſonne qui fut depuis impératrice, priſe dans le ſac d'une ville. Succès de Pierre ; ſon triomphe à Moſcou. (*rr*)

LE czar, ayant quitté ſon armée devant Nerva, ſur la fin de novembre 1700, pour ſe concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa conſtance était auſſi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide et opiniâtre. Il différa ſes

(*qq*) Elle eſt imprimée dans la plupart des journaux et des pièces de ce temps-là, et ſe trouve dans l'hiſtoire de *Charles XII*, roi de Suède.

(*rr*) Tiré tout entier, ainſi que les ſuivans, du journal de *Pierre le grand*, envoyé de Pétersbourg.

conférences avec *Auguste* pour apporter un prompt 1701.
remède au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, et de là à Pleskow sur le lac Peipus.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec : Je sais bien, disait-il, que les Suédois seront long-temps supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moscou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Nerva; on manquait de bronze : il prend les cloches des églises et des monastères. Ce trait ne marquait point de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne, depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus; il les envoie à Pleskow. Dans d'autres pays un chef ordonne, et on exécute; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le roi de Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, et trois de cavalerie; engagement que ce roi n'osa remplir.

A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le 27 février.
théâtre de la guerre; il va trouver le roi *Auguste* à Birzen, sur les frontières de Courlande et de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la résolution de soutenir la guerre contre *Charles XII*; il fallait engager la diète polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi; mais un

1701. roi de Pologne, un roi d'Angleterre, et aujourd'hui un roi de Suède, négocient toujours avec leurs ſujets. *Patkul* et les polonais partiſans de leur roi, aſſiſtèrent à ces conférences. *Pierre* promit des ſubſides, et vingt mille ſoldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diète voulût s'unir à ſon roi, et l'aider à recouvrer cette province : mais les propoſitions du czar firent moins d'effet ſur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de ſe voir gênés par les Saxons et par les Ruſſes, et ils redoutaient encore plus *Charles XII*. Ainſi le plus nombreux parti conclut à ne point ſervir ſon roi, et à ne point combattre.

Les partiſans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire ; et enfin de ce qu'*Auguſte* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en réſulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le roi *Auguſte* qu'un allié peu puiſſant, et dans les troupes ſaxonnes qu'un faible ſecours. La crainte qu'inſpirait par-tout *Charles XII*, réduiſait *Pierre* à ne ſe ſoutenir que par ſes propres forces.

1 mars. Ayant couru de Moſcou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguſte*, il revole de Courlande à Moſcou pour hâter l'accompliſſement de ſes promeſſes. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, ſur les bords de la Duna, où les Saxons étaient retranchés.

Juillet. Cette terreur commune augmenta, quand *Charles*, paſſant la Duna malgré les Saxons campés avantageuſement ſur le bord oppoſé, eut remporté une victoire complète ; quand, ſans attendre un moment,

il eut foumis la Courlande, qu'on le vit avancer 1701.
en Lithuanie, et que la faction polonaife, ennemie d'*Augufte*, fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en fuivit pas moins tous fes deffeins. Le général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, et qui avait paffé à fon fervice, lui fourniffait des officiers allemands, difciplinait fes troupes, et lui tenait lieu du général *le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fourniffait des relais à tous les officiers, et même aux foldats allemands ou livoniens, ou polonais, qui venaient fervir dans fes armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur fubfiftance.

Aux confins de la Livonie et de l'Eftonie, et à l'occident de la province de Novogorod, eft le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika et duquel fort, au feptentrion, la rivière de Naiova qui baigne les murs de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large: il était néceffaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaiffeaux fuédois d'infulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer fur leurs côtes, mais fur-tout pour former des matelots. *Pierre*, pendant toute l'année 1701, fit conftruire fur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre fur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, et fit manœuvrer fes nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés, en 1697, fur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait

1701. ſouvent ces ouvrages pour aller à Moſcou, et dans ſes autres provinces, affermir toutes les innovations commencées, et en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loiſir de la paix à conſtruire des ouvrages publics, ſe ſont fait un nom : mais que *Pierre*, après l'infortune de Nerva, s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caſpienne et le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702, qu'il commença à creuſer ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce ſecond projet était encore fort éloigné, puiſque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en ſa puiſſance.

Charles dévaſtait la Pologne, et *Pierre* feſait venir de Pologne et de Saxe à Moſcou des bergers et des brebis pour avoir des laines, avec leſquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établiſſait des manufactures de linge, des papeteries : on feſait venir par ſes ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ſes Etats et à les défendre.

Charles pourſuivait le cours de ſes victoires, et laiſſait vers les Etats du czar aſſez de troupes pour conſerver, à ce qu'il croyait, toutes les poſſeſſions de la Suède. Le deſſein était déjà pris de détrôner le roi *Auguſte*, et de pourſuivre enſuite le czar juſqu'à Moſcou avec ſes armes victorieuſes.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Ruſſes et les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours

ſupérieurs, et dans les rencontres même où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin, un an après la bataille de Nerva, le czar avait déjà des troupes ſi bien diſciplinées qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles*.

Pierre était à Pleskow, et de là il envoyait de tous 1702.
côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un ruſſe qui les 11 janvier.
défit. Son général *Sheremetoff* enleva près de Derpt, ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au général ſuédois *Slipenbak*, par une manœuvre habile, et enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux ſuédois au nombre de quatre, et c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus et de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui de la diſcipline et d'un long uſage; cependant les Ruſſes combattirent quelquefois avec ſuccès ſur leurs demi-galères; et dans un combat général ſur le lac Mai.
Peipus, le feld-maréchal *Sheremetoff* prit une frégate ſuédoiſe.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie et l'Eſtonie en alarme : ſes galères y débarquaient ſouvent pluſieurs régimens; on ſe rembarquait quand le ſuccès n'était pas favorable, et s'il l'était, on pourſuivait ſes avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, Juin et juillet.
tandis qu'ils étaient victorieux par-tout ailleurs.

Les Ruſſes, dans toutes ces actions, étaient toujours ſupérieurs en nombre : c'eſt ce qui fit que *Charles XII*, qui combattit ſi heureuſement ailleurs, ne s'inquiéta

1702. jamais des fuccès du czar ; mais il dut confidérer que ce grand nombre s'aguerriffait tous les jours, et qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Juillet. Pendant qu'on fe bat fur terre et fur mer vers la Livonie, l'Ingrie et l'Eftonie, le czar apprend qu'une flotte fuédoife eft deftinée pour aller ruiner Archangel ; il y marche : on eft étonné d'entendre qu'il eft fur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Mofçou. Il met tout en état de défenfe, prévient la defcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pofe la première pierre, retourne à Mofcou, et de là vers le théâtre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruffes avançaient en Ingrie et en Livonie. Le maréchal *Sheremetoff* va à la rencontre des Suédois commandés par *Slipenbak ;* il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac, et la gagne : il prend feize drapeaux et vingt canons. *Norberg* met ce combat au premier décembre 1701, et le journal de *Pierre le grand* le place au dix-neuf juillet 1702.

Augufte. Il avance, il met tout à contribution ; il prend la petite ville de Marienbourg fur les confins de la Livonie et de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom ; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exifte plus, eft cependant plus célèbre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice *Catherine.*

Cette petite ville s'étant rendue à difcrétion, les Suédois, foit par inadvertance, foit à deffein, mirent le feu aux magafins. Les Ruffes irrités détruifirent la ville, et emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune

livonienne, élevée chez le miniſtre luthérien du lieu, 1702.
nommé *Gluk;* elle fut du nombre des captifs; c'eſt celle-là même qui devint depuis la ſouveraine de ceux qui l'avaient priſe, et qui a gouverné les Ruſſies ſous le nom d'impératrice *Catherine.*

On avait vu auparavant des citoyens ſur le trône; rien n'était plus commun en Ruſſie, et dans tous les royaumes de l'Aſie, que les mariages des ſouverains avec leurs ſujettes; mais qu'une étrangère, priſe dans les ruines d'une ville ſaccagée, ſoit devenue la ſouveraine abſolue de l'empire où elle fut amenée captive, c'eſt ce que la fortune et le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La ſuite de ce ſuccès ne ſe démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galères ruſſes ſur le lac Ladoga contraignit celle des Suédois de ſe retirer à Vibourg, à une extrémité de ce grand lac: de-là ils purent voir à l'autre bout le ſiége de la forteresse de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général *Sheremetoff.* C'était une entrepriſe bien plus importante qu'on ne penſait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet conſtant des deſſeins de *Pierre.*

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une île du lac Ladoga, et qui, dominant ſur ce lac, rendait ſon poſſeſſeur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battue nuit et jour, depuis le 18 ſeptembre juſqu'au 12 octobre. Enfin les Ruſſes montèrent à l'aſſaut par trois brèches. La garniſon ſuédoiſe était réduite à cent ſoldats en état de ſe défendre; et, ce qui eſt bien étonnant, ils ſe défendirent, et ils obtinrent ſur la brèche même

1702. une capitulation honorable; encore le colonel *Slipenbak*, qui commandait dans la place, ne voulut se rendre
16 octobre. qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers suédois du poste le plus voisin pour examiner les brèches; et pour rendre compte au roi son maître, que quatre-vingt-trois combattans qui restaient alors, et cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière que quand il était impossible de combattre plus long-temps et de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le czar avait à faire, et de quelle nécessité avaient été pour lui ses efforts et sa discipline militaire.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, et récompensa tous les soldats; mais aussi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un assaut : leurs camarades leur crachèrent au visage, et ensuite les arquebusèrent pour joindre la honte au supplice.

Notebourg fut réparé; son nom fut changé en celui de *Shlusselbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place est la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très-bon officier, et qui, s'étant signalé, mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite sans naissance.

17 décembre. Après cette campagne de 1702, le czar voulut que *Sheremetoff*, et tous les officiers qui s'étaient distingués, entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne, marchèrent à la suite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux et les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le lac Peipus. *Pierre* travailla

lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait.

Ces solennités devaient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines, *Charles* les dédaignait, et depuis le jour de Nerva, il méprisait ses ennemis, et leurs efforts et leurs triomphes.

CHAPITRE XIII.

REFORME A MOSCOU.

Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Nerva, &c.

LE peu de séjour que le czar fit à Moscou, au com- 1703
mencement de l'hiver 1703, fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux règlemens, et à perfectionner le civil ainsi que le militaire ; ses divertissemens même furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les boyards et les dames aux noces d'un de ses bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le fesait au seizième siècle. (*ss*) Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel et de l'eau-de-vie ; il ne

(*ss*) Tiré du journal de *Pierre le grand*.

1703. permit pas ce jour-là d'autre boiſſon : on ſe plaignit en vain; il répondait en raillant : ,, Vos ancêtres en uſaient ,, ainſi, les uſages anciens ſont toujours les meilleurs. ,, Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures : il y a encore des nations qui auraient beſoin d'un tel exemple.

Un établiſſement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères ruſſes et latins, dont tous les inſtrumens avaient été tirés de Hollande, et où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions ruſſes de quelques livres ſur la morale et les arts. *Ferguſſon* établit des écoles de géométrie, d'aſtronomie, de navigation.

Une fondation non moins néceſſaire fut celle d'un vaſte hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantiſe, et qui perpétuent la miſère, mais tel que le czar en avait vu dans Amſterdam, où l'on fait travailler les vieillards et les enfans, et où quiconque eſt renfermé devient utile.

Il établit pluſieurs manufactures ; et dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naiſſance dans Moſcou, il courut à Véroniſe, et il fit commencer deux vaiſſeaux de quatre-vingts pièces de canon, avec de longues caiſſes exactement fermées ſous les varangues, pour élever le vaiſſeau et le faire paſſer ſans riſque au-deſſus des barres et des bancs de ſable qu'on rencontre près d'Azoph ; induſtrie à peu-près ſemblable à celle dont on ſe ſert en Hollande pour franchir le Pampus.

30 mars. Ayant préparé ſes entrepriſes contre les Turcs, il revole contre les Suédois ; il va voir les vaiſſeaux qu'il

fesait conſtruire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga et celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y reſpirait la guerre, tandis qu'il fesait fleurir à Moſcou les arts de la paix: une ſource d'eaux minérales, découverte depuis dans Olonitz, augmenta ſa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shluſſelbourg. 1703.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu paſſer par tous les grades militaires: il était lieutenant des bombardiers ſous le prince *Menzikoff*, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shluſſelbourg. Il prit alors la place de capitaine, et ſervit ſous le maréchal *Sheremetoff*.

Il y avait une fortereſſe importante près du lac Ladoga, nommée Niantz ou Nya, près de la Néva. Il était néceſſaire de s'en rendre maître, pour s'aſſurer ſes conquêtes, et pour favoriſer ſes deſſeins. Il fallut l'aſſiéger par terre et empêcher que les ſecours ne vinſſent par eau. Le czar ſe chargea lui-même de conduire des barques chargées de ſoldats et d'écarter les convois des Suédois. *Sheremetoff* conduiſit les tranchées; 12 maî.
la citadelle ſe rendit. Deux vaiſſeaux ſuédois abordèrent trop tard pour la ſecourir; le czar les attaqua avec ſes barques, et s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompenſe de ce ſervice, *le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de Saint-André, par l'amiral Gollovin, premier chevalier de l'ordre.*

Après la priſe du fort de Nya, il réſolut enfin de bâtir ſa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva ſur le golfe de Finlande.

Les affaires du roi *Auguſte* étaient ruinées; les victoires conſécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, et ſes amis même l'avaient

1703. forcé de renvoyer au czar environ vingt mille ruſſes dont ſon armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce ſacrifice ôter aux mécontens le prétexte de ſe joindre au roi de Suède : mais on ne déſarme ſes ennemis que par la force, et on les enhardit par la faibleſſe. Ces vingt mille hommes, que *Patkul* avait diſciplinés, ſervirent utilement dans la Livonie et dans l'Ingrie pendant qu'*Auguſte* perdait ſes Etats. Ce renfort, et ſur-tout la poſſeſſion de Nya, mirent le czar en état de fonder ſa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain déſert et marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un ſeul chemin, qu'il jeta (*tt*) les premiers fondemens de Pétersbourg, au ſoixantième degré de latitude, et au quarante-quatrième et demi de longitude. Les débris de quelques baſtions de Nianz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des îles qui eſt aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établiſſement dans un marais où les grands vaiſſeaux ne pouvaient aborder ; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville ſe former, et enfin la petite île de Cronſlot, qui eſt devant la ville, devenir, en 1704, une fortereſſe imprenable, ſous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui ſemblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre ; et des ouvriers de toute eſpèce venaient de Moſcou, d'Aſtracan, de Caſan, de l'Ukraine, travailler à la ville

(*tt*) 1703, 27 mai, jour de la pentecôte, fondation de Pétersbourg.

nouvelle. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir 1703.
et élever, l'éloignement des fecours, les obftacles imprévus qui renaiffaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur; il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'était qu'un affemblage de cabanes avec deux maifons de briques, entourées de remparts, et c'était tout ce qu'il fallait alors; la conftance et le temps ont fait le refte. Il n'y avait encore que cinq mois que Pétersbourg était fondée, lorfqu'un vaiffeau hollandais y vint trafiquer; le Novembre.
patron reçut des gratifications, et les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait en fureté tous les jours par la prife des poftes voifins. Un colonel fuédois, nommé *Croniort*, s'était pofté fur la rivière Seftra, et menaçait la ville naiffante. 9 juillet.
Pierre court à lui avec fes deux régimens des gardes, le défait et lui fait repaffer la rivière. Ayant ainfi mis fa ville en fureté, il va à Olonitz commander la conf- Septembre.
truction de plufieurs petits vaiffeaux, et retourne à Pétersbourg fur une frégate qu'il a fait conftruire avec fix bâtimens de tranfport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au Novembre.
roi de Pologne; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, et un fubfide de trois cents mille roubles, qui font plus de quinze cents mille francs de notre monnaie. Nous avons déjà remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenfes pour fes flottes, pour fes armées, pour tous

1703. ſes nouveaux établiſſemens, devaient l'épuiſer. Il avait fortifié preſque à la fois Novogorod, Pleskow, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi ſecourir ſon allié d'hommes et d'argent. Le hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce temps-là en Ruſſie, et avec qui *Pierre* s'entretint, comme il feſait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encore trois cents mille roubles de reſte dans ſes coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre ſa ville naiſſante de Pétersbourg hors d'inſulte, il va lui-même ſonder la profondeur de la mer, aſſigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronſlot, en fait un modèle en bois, et laiſſe à

Novembre. *Menzikoff* le ſoin de faire exécuter l'ouvrage ſur ſon modèle. De là il va paſſer l'hiver à Moſcou pour y établir inſenſiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les uſages. Il règle ſes finances, et y met un nouvel ordre; il preſſe les ouvrages entrepris ſur la Véroniſe, dans Azoph, dans un port qu'il établiſſait ſur les Palus-Méotides ſous le fort de Taganrok.

1704. La Porte alarmée lui envoya un ambaſſadeur pour

Janvier. ſe plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ſes Etats, comme le grand ſeigneur dans les ſiens, et que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Ruſſie reſpectable ſur le Pont-Euxin.

30 mars. Retourné à Pétersbourg, il trouve ſa nouvelle citadelle de Cronſlot fondée dans la mer, et achevée; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans

l'Ingrie, et pour réparer entièrement la difgrâce effuyée 1704.
devant Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce fiége, une petite flotte de brigantins fuédois paraît fur le lac Peipus, pour s'oppofer à fes deffeins. Les demi-galères ruffes vont à fa rencontre, l'attaquent et la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on
affiége Nerva par terre et par mer; et, ce qui eft plus Avril.
fingulier, on affiége en même temps la ville de Derpt en Eftonie.

Qui croirait qu'il y eût une univerfité dans Derpt? *Guftave-Adolphe* l'avait fondée, et elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'eft connu que par l'époque de ces deux fiéges. *Pierre* va inceffamment de l'un à l'autre, preffer les attaques, et diriger toutes les opérations. Le général fuédois *Spilenbak* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les affiégés attendaient le moment où il allait jeter du fecours dans la place. *Pierre* imagina une rufe de guerre dont on ne fe fert pas affez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie, et à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux fuédois. Ces prétendus fuédois attaquent les tranchées. Les Ruffes feignent de fuir; la garnifon, trompée par l'apparence, fait une fortie : alors les faux attaquans et les attaqués
fe réuniffent, ils fondent fur la garnifon dont la moitié 27 juin.
eft tuée, et l'autre moitié rentre dans la ville. *Slipenbak* arrive bientôt en effet pour la fecourir, et il eft entièrement battu. Enfin Derpt eft contrainte de capituler au
moment que *Pierre* allait donner un affaut général. 23 juillet.

Un affez grand échec que le czar reçoit en même

1704. temps ſur le chemin de ſa nouvelle ville de Péterſbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir ſa ville, ni de preſſer le ſiége de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes et de l'argent au roi *Auguſte* qu'on détrônait; ces deux ſecours furent également inutiles. Les Ruſſes, joints aux Lithuaniens du parti d'*Auguſte*, furent abſolument défaits en Cour-
31 juillet. lande, par le général ſuédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie et l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, et lui faire perdre tout le fruit de ſes grandes entrepriſes. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, et *Charles* ne s'y oppoſait pas aſſez : il cherchait une gloire moins utile et plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704, un ſimple colonel ſuédois, à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la nobleſſe polonaiſe dans le champ d'élection, nommé *Kolo*, près de Varſovie. Un cardinal primat du royaume, et pluſieurs évêques, ſe ſoumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces et les excommunications du pape : tout cédait à la force. Perſonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniſlas Leczinsky*, et comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné ; il redoubla ſes ſecours à meſure qu'il fut plus malheureux ; et pendant que ſon ennemi feſait des rois, il battait les généraux ſuédois en détail dans l'Eſtonie, dans l'Ingrie, courait au ſiége de Nerva, et feſait donner des aſſauts. Il y avait trois baſtions fameux, du moins par leurs noms, on les appelait *la victoire*, *l'honneur*

et

et *la gloire.* Le czar les emporta tous trois, l'épée à la main. Les affiégeans entrent dans la ville, la pillent et y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois et les Ruffes. 1704.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de fes nouveaux fujets ; il court de tous côtés pour arrêter le pillage et le maffacre, arrache des femmes des mains de fes foldats, et ayant tué deux de ces emportés qui n'obéiffaient pas à fes ordres, il entre à l'hôtel-de-ville, où les citoyens fe réfugiaient en foule; là, pofant fon épée fanglante fur la table : ,, Ce n'eft pas du fang des habitans, dit-il, que cette ,, épée eft teinte, mais du fang de mes foldats que ,, j'ai verfé pour vous fauver la vie. ,, 20 augufte.

N. B. Les chapitres précédens et tous les fuivans font tirés du journal de *Pierre le grand*, et des mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres mémoires.

CHAPITRE XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le grand, tandis que Charles XII triomphe ailleurs. Elévation de Menzikoff. Pétersbourg en fureté. Deffeins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

MAITRE de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, et lui donna le titre de prince et le rang de général major. L'orgueil et le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtiffier devînt général, gouverneur et prince; mais *Pierre* avait déjà accoutumé fes fujets à ne fe

1704. pas étonner de voir donner tout aux talens, et rien à la ſeule nobleſſe. *Menzikoff*, tiré de ſon premier état dans ſon enfance, par un haſard heureux qui le plaça dans la maiſon du czar, avait appris pluſieurs langues, s'était formé aux affaires et aux armes, et ayant ſu d'abord ſe rendre agréable à ſon maître, il ſut ſe rendre néceſſaire. Il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtiſſait déjà pluſieurs maiſons de briques et de pierres, un arſenal, des magaſins : on achevait les fortifications; les palais ne ſont venus qu'après.

19 auguſte. *Pierre* était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux ſecours au roi de Pologne détrôné : il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés, et en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le général *Repnin* avec ſix mille hommes de cavalerie et ſix mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue ſa colonie de Pétersbourg un ſeul moment; la ville ſe bâtiſſait, la marine s'augmentait; des vaiſſeaux, des frégates ſe
Octobre. conſtruiſaient dans les chantiers d'Olonitz; il alla les faire achever, et les conduiſit à Pétersbourg.

Tous ſes retours à Moſcou étaient marqués par
30 décemb. des entrées triomphantes : c'eſt ainſi qu'il y revint cette année, et il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau ſon premier vaiſſeau de quatre-vingts pièces de canon, dont il avait donné les dimenſions l'année précédente, ſur la Véroniſe.

1705. Mai. Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée ſur les frontières de la Lithuanie au ſecours d'*Auguſte* : mais pendant qu'il aidait ainſi ſon allié, une flotte ſuédoiſe s'avançait pour détruire Pétersbourg et Cronſlot à peine

bâtis ; elle était composée de vingt-deux vaisseaux 1705.
de cinquante-quatre à soixante-quatre pièces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite île de Kotin. Un colonel russe, nommé *Tolboguin*, ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout à coup, et le
feu fut si vif et si bien ménagé, que les Suédois 17 juin.
renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, et de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restait toujours dans ces parages, et menaçait Pétersbourg. Ils firent encore une descente, et furent repoussés de même: des troupes de terre avançaient de Vibourg, sous le général suédois *Meidel;* elles marchaient du côté de Shlusselbourg; c'était la plus grande entreprise qu'eût encore faite *Charles XII* sur les Etats que *Pierre* avait conquis ou
créés; les Suédois furent repoussés par-tout, et Péters- 25 juin.
bourg resta tranquille.

Pierre, de son côté, avançait vers la Courlande, et voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna en Lithuanie, et son maréchal *Sheremetof* s'approchait de Mittau, capitale de la Courlande; mais il y trouva le général *Levenhaupt*, déjà célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavershof, ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience et la discipline 28 juillet.

1705. prévalent, les Suédois, quoique inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Ruſſes furent entièrement défaits, toute leur artillerie priſe. *Pierre*, après trois batailles ainſi perdues à Gémavers, à Jacobſtadt, à Nerva, réparait toujours ſes pertes, et en tirait même avantage.

14 ſeptemb. Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, aſſiége la citadelle, et y entre par capitulation.

Les troupes ruſſes avaient alors la réputation de ſignaler leurs ſuccès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. *Pierre* avait, à la priſe de Nerva, tellement changé cet uſage, que les ſoldats ruſſes commandés pour garder, dans le château de Mittau, les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, et dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre poſſeſſion, et exigèrent auparavant qu'on fît venir un colonel ſuédois reconnaître l'état des lieux ; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce déſordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encore plus de tort que cette bataille même. Un reſte d'anciens ſtrélitz, en garniſon dans Aſtracan, s'enhardit, ſur cette fauſſe nouvelle, à ſe révolter ; ils tuèrent le gouverneur de la ville, et le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal *Sheremetof* avec des troupes pour les ſoumettre et les punir.

Tout conſpirait contre lui ; la fortune et la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguſte*, la neutralité

forcée du Danemarck, les révoltes des anciens ſtrélitz, 1705.
les murmures d'un peuple qui ne ſentait alors que la gêne de la réforme et non l'utilité, les mécontentemens des grands aſſujettis à la diſcipline militaire, l'épuiſement des finances ; rien ne découragea *Pierre* un ſeul moment ; il étouffa la révolte; et ayant mis en ſureté l'Ingrie, s'étant aſſuré de la citadelle de Mittau, malgré *Levenhaupt*, vainqueur, qui n'avait pas aſſez de troupes pour s'oppoſer à lui, il eut alors la liberté de traverſer la Samogitie et la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança juſqu'à Tykoczin ; ce fut là qu'il vit pour la ſeconde fois le roi *Auguſte;* il le conſola de ſes infortunes, lui promit de le venger, lui fit préſent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* ſur des partis de troupes de ſon rival : ils allèrent enſuite à Grodno, capitale de la Lithuanie, et y reſtèrent
juſqu'au 15 décembre. *Pierre* en partant lui laiſſa de 30 décemb.
l'argent et une armée ; et, ſelon ſa coutume, alla paſſer quelque temps de l'hiver à Moſcou, pour y faire fleurir les arts et les lois, après avoir fait une campagne très-difficile.

CHAPITRE XV.

Tandis que Pierre ſe ſoutient dans ſes conquêtes, et police ſes Etats, ſon ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne et dans la Saxe. Auguſte, malgré une victoire des Ruſſes, reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne; il livre Patkul, ambaſſadeur du czar; meurtre de Patkul condamné à la roue.

1706. PIERRE à peine était à Moſcou, qu'il apprit que *Charles XII*, par-tout victorieux, s'avançait du côté de Grodno pour combattre ſon armée; le roi *Auguſte* avait été obligé de fuir de Grodno, et ſe retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons ruſſes; il affaibliſſait ainſi l'armée de ſon protecteur, et la décourageait par ſa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, et ſon armée diſperſée.

Tandis qu'il raſſemblait ſes quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Schullembourg*, qui était la dernière reſſource d'*Auguſte*, et qui s'acquit depuis tant de gloire par la défenſe de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille ſaxons et ſix mille ruſſes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. *Schullembourg* avait une juſte eſpérance de ſoutenir la fortune d'*Auguſte*; il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait

qu'environ dix mille ſuédois ſous le général *Renſchild*, 1706.
qui puſſent arrêter ſa marche; il s'avançait donc avec confiance juſqu'aux frontières de la Siléſie, qui eſt le paſſage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Frauſtadt, ſur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal *Renſchild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je faſſe pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'hiſtoire de *Charles XII*, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée ſaxonne un régiment français qui, ayant été fait priſonnier tout entier à la fameuſe bataille d'Hochſtet, avait été forcé de ſervir dans les troupes ſaxonnes. Mes mémoires diſent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces français, frappés de la gloire de 6 février.
Charles XII, et mécontens du ſervice de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, et demandèrent d'être reçus parmi les Suédois qu'ils ſervirent depuis en effet juſqu'à la fin de la guerre. Ce fut-là le commencement et le ſignal d'une déroute entière; il ne ſe ſauva pas trois bataillons ruſſes, et encore tous les ſoldats qui échappèrent étaient bleſſés; tout le reſte fut tué ſans qu'on fît quartier à perſonne. Le chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois, dans cette bataille, était, *au nom de Dieu*, et que celui des Ruſſes était, *maſſacrez tout:* mais ce furent les Suédois qui maſſacrèrent tout au nom de DIEU. Le czar même aſſure, dans un de ſes manifeſtes, (*uu*) que beaucoup de priſonniers ruſſes, coſaques, calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières

(*uu*) Manifeſte du czar en Ukraine, 1709.

1706. des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés : il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me dire que dans un de ces combats qu'on livrait ſi ſouvent en Pologne, un officier ruſſe, qui avait été ſon ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, ſe mettre ſous ſa protection, et que le général ſuédois *Steinbock* le tua d'un coup de piſtolet entre ſes bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Ruſſes contre les Suédois, ſans compter les autres victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du czar, qui étaient dans Grodno, couraient riſque d'eſſuyer une plus grande diſgrâce, et d'être enveloppées de tous côtés; il ſut heureuſement les raſſembler, et même les augmenter; il fallait à la fois pourvoir à la ſureté de cette armée, et à celle de ſes conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher ſon armée ſous le prince *Menzikoff* vers l'Orient, et de là au Midi juſqu'à Kiovie.

Auguſte. Tandis qu'elle marchait, il ſe rend à Shluſſelbourg, à Nerva, à ſa colonie de Pétersbourg, met tout en ſureté; et des bords de la mer Baltique, il court à ceux du Boryſthène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne; s'appliquant toujours à rendre inutiles les victoires de *Charles XII*, qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle; c'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie, ſur le golfe de Finlande. Il alla l'aſſiéger : mais cette fois elle réſiſta à ſes armes : les ſecours vinrent à propos, et il leva le ſiége. Son rival *Charles XII* ne feſait réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il pourſuivait alors le roi *Auguſte* en Saxe, toujours plus

(Octobre. — margin note beside "victoires de Charles XII")

occupé d'humilier ce prince, et de l'accabler du poids 1706.
de ſa puiſſance et de ſa gloire, que du ſoin de reprendre l'Ingrie ſur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandit la terreur dans la haute Pologne, en Siléſie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguſte*, ſa mère, ſa femme, ſon fils, les principales familles du pays ſe retiraient dans le cœur de l'empire. *Auguſte* implorait la paix; il aimait mieux ſe mettre à la diſcrétion de ſon vainqueur que dans les bras de ſon protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, et qui le couvrait de confuſion: ce traité était ſecret; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec leſquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des lois dans Leipſic, et régnait dans tout ſon électorat. Déjà était ſigné par ſes plénipotentiaires le fatal traité par 14 ſeptemb.
lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi de ce pays, reconnaiſſait *Staniſlas*, renonçait à l'alliance du czar, ſon bienfaiteur; et pour comble d'humiliation, s'engageait à remettre à *Charles XII* l'ambaſſadeur du czar, *Jean Reginold Patkul*, général des troupes ruſſes, qui combattait pour ſa défenſe. Il avait fait, quelque temps auparavant, arrêter *Patkul* contre le droit des gens ſur de faux ſoupçons; et contre ce même droit des gens il le livrait à ſon ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-ſeulement il y perdait ſa couronne et ſa gloire, mais il riſquait même ſa liberté, puiſqu'il était alors entre les mains du prince *Menzikoff* en Poſnanie, et que le peu de ſaxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur ſolde de l'argent des Ruſſes.

1706. Le prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée ſuédoiſe, renforcée des polonais du parti du nouveau roi *Staniſlas*, commandée par le général *Maderſeld;* et ignorant qu'*Auguſte* traitait avec ſes ennemis, il lui propoſa de les attaquer. *Auguſte* n'oſa
19 octobre. refuſer; la bataille ſe donna auprès de Kaliſh, dans le palatinat même du roi *Staniſlas;* ce fut la première bataille rangée que les Ruſſes gagnèrent contre les Suédois : le prince *Menzikoff* en eut la gloire: on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cents quatre-vingt-dix-huit.

Il eſt difficile de comprendre comment *Auguſte* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, et y était tout-puiſſant; ſon nom imprimait tellement la terreur, on comptait ſi peu ſur des ſuccès ſoutenus de la part des Ruſſes, le parti polonais contre le roi *Auguſte* était ſi fort, et enfin *Auguſte* était ſi mal conſeillé, qu'il ſigna ce traité funeſte. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à ſon envoyé *Finkſtein* une lettre plus triſte que le traité même, par laquelle il demandait pardon de ſa victoire, *proteſtant que la bataille s'était donnée malgré lui; que les ruſſes et les polonais de ſon parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce deſſein des mouvemens pour abandonner Menzikoff, que Maderſeld aurait pu le battre s'il avait profité de l'occaſion; qu'il rendrait tous les priſonniers ſuédois ou qu'il romprait avec les Ruſſes; et qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les ſatisfactions convenables* pour avoir oſé battre ſes troupes.

Tout cela eſt unique, inconcevable, et pourtant de la plus exacte vérité. Quand on ſonge qu'avec cette faibleſſe *Auguſte* était un des plus braves princes de

l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit 1706.
qui fait perdre ou conſerver les Etats, qui les élève ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du roi de Pologne, électeur de Saxe, et l'abus que *Charles XII* fesait de ſon bonheur; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguſte* d'écrire au nouveau roi *Staniſlas*; le ſecond fut horrible; ce même *Auguſte* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet ambaſſadeur, ce général du czar. L'Europe ſait aſſez que ce miniſtre fut depuis roué vif, à Caſimir, au mois de ſeptembre 1707. Le chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'eſt point de juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpectueuſement les droits de ſa patrie, à la tête de ſix gentilshommes livoniens, députés de tout l'Etat: condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de ſervir ſon pays ſelon les lois, cette ſentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de ſe choiſir une patrie. Devenu ambaſſadeur d'un des plus grands monarques du monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la terniſſent.

CHAPITRE XVI.

On veut faire un troisième roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de Charles qui s'avance enfin vers la Russie.

1707. CHARLES XII jouissait de ses succès dans Altranstad près de Leipsic. Les princes protestans de l'empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages et lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur *Joseph I* déférait à toutes ses volontés. *Pierre* alors, voyant que le roi *Auguste* avait renoncé à sa protection et au trône, et qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Yolkova* d'élire un troisième roi.

Janvier. On proposa plusieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit sur les rangs le prince *Ragotsky ;* c'était ce même prince *Ragotsky* long-temps retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur *Léopold*, et qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très-loin, et il s'en fallut peu qu'on ne vît trois rois de Pologne à la fois. Le prince *Ragotski* n'ayant pu réussir, *Pierre* voulut donner le trône au grand général de la république, *Siniawski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers-parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. *Buzenval*, envoyé de France en Saxe, s'entremit pour réconcilier le czar et le roi de Suède. On pensait alors à la cour de France que *Charles*, n'ayant plus à combattre ni les Russes ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'empereur *Joseph*, dont il était mécontent, et auquel il imposait des lois dures pendant son séjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moscou. C'est alors que *Pierre* dit: ,, Mon frère *Charles* veut ,, faire l'*Alexandre*, mais il ne trouvera pas en moi ,, un *Darius*. ,, 1707.

Cependant les Russes étaient encore en Pologne, et même à Varsovie, tandis que le roi donné aux Polonais par *Charles XII* était à peine reconnu d'eux, et que *Charles* enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de son quartier d'Altranstad, à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait que son ennemi ne dût jamais résister, puisqu'il l'avait entièrement défait avec huit mille à Nerva. 22 auguste.

Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au roi *Auguste* cette étrange visite, *qui doit causer de l'admiration à la postérité*, à ce que dit *Norberg*: elle peut au moins causer quelque étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repassa par la Silésie, et rentra en Pologne. 27 auguste.

Ce pays était entièrement dévasté par la guerre, ruiné par les factions et en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Masovie, et choisissait le chemin

1707. le moins praticable. Les habitans, réfugiés dans des marais, voulurent au moins lui faire acheter le paſſage. Six mille payſans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc et armé de deux carabines, harangua *Charles;* et comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il diſait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince, au milieu de ſa harangue. Les payſans déſeſpérés ſe retirèrent et s'armèrent. On ſaiſit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de ſe pendre les uns les autres, et le dernier était forcé de ſe paſſer lui-même la corde au cou et d'être ſon propre bourreau. On réduiſit en cendres toutes leurs habitations. C'eſt le chapelain *Norberg* qui atteſte ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le récuſer ni s'empêcher de frémir.

1708. 6 février. *Charles* arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie; on lui dit que le czar eſt en perſonne dans cette ville avec quelques troupes; il prend avec lui, ſans délibérer, huit cents gardes ſeulement, et court à Grodno. Un officier allemand, nommé *Mulſels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas, en voyant *Charles XII*, qu'il ne ſoit ſuivi de ſon armée; il lui livre le paſſage, au lieu de le diſputer; l'alarme ſe répand dans la ville; chacun croit que l'armée ſuédoiſe eſt entrée : le peu de ruſſes qui veulent réſiſter ſont taillés en pièces par la garde ſuédoiſe; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuſe ſe rend maîtreſſe de tous les poſtes de la ville. *Pierre* ſe retire au-delà des remparts, et *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de ſortir.

Dans cette confuſion, quelques jéſuites, dont on avait pris la maiſon pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, ſe rendent la nuit auprès du czar, et lui apprennent cette fois la vérité. Auſſitôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde ſuédoiſe : on combat dans les rues, dans les places: mais déjà l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder, et de laiſſer la ville au pouvoir du vainqueur qui feſait trembler la Pologne. 1708.

Charles avait augmenté ſes troupes en Livonie et en Finlande, et tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie pour ſes anciens Etats et pour Moſcou même. Il fallait donc ſe fortifier dans toutes ces parties ſi éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie, au milieu d'une ſaiſon rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuſes que la pauvreté et la famine avaient répandues de Varſovie à Minski. *Pierre* poſta ſes troupes dans les quartiers ſur le paſſage des rivières, garnit les poſtes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de ſon ennemi, et courut enſuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg. Avril.

Charles en dominant chez les Polonais ne leur prenait rien; mais *Pierre*, en feſant uſage de ſa nouvelle marine, en deſcendant en Finlande, en prenant Borgo qu'il détruiſit, et en feſant un grand butin ſur ſes ennemis, ſe donnait des avantages utiles. 21 mai.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin ſur la petite rivière de Bérézine, à quelques lieues du Boryſthène.

1708. Rien ne put réſiſter à ſon activité; il jeta un pont à la vue des Ruſſes; il battit le détachement qui gardait ce paſſage, et arriva à Holloſin ſur la rivière de Vabis. C'était là que le czar avait poſté un corps conſidérable qui devait arrêter l'impétuoſité de *Charles*. La petite rivière de Vabis (*xx*) n'eſt qu'un ruiſſeau dans les ſéchereſſes; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, groſſi par les pluies. Au-delà était un marais, et derrière ce marais les Ruſſes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large foſſé, et couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie et onze d'infanterie étaient avantageuſement diſpoſés dans ces lignes. Le paſſage de la rivière paraiſſait impoſſible.

Les Suédois, ſelon l'uſage de la guerre, préparèrent des pontons pour paſſer, et établirent des batteries de canons pour favoriſer la marche; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fuſſent prêts; ſon impatience de combattre ne ſouffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal de *Shwerin*, qui a long-temps ſervi ſous lui, m'a confirmé pluſieurs fois qu'un jour d'action il diſait à ſes généraux, occupés du détail de ſes diſpoſitions: *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* et il s'avançait alors le premier, à la tête de ſes drabans: c'eſt ce qu'il fit ſur-tout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière, ſuivi de ſon régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuoſité du flot; mais on avait de l'eau juſqu'aux épaules, et on ne pouvait ſe ſervir de ſes armes. Pour peu que l'artillerie du

(*xx*) En ruſſe *bibitſch*.

parapet

parapet eût été bien ſervie, et que les bataillons eussent tiré à propos, il ne ſerait pas échappé un ſeul ſuédois. 1708.

Le roi, après avoir traverſé la rivière, paſſa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obſtacles à la vue des Ruſſes, on ſe mit en bataille; on attaqua ſept fois leurs retranchemens, et les Ruſſes ne cédèrent qu'à la ſeptième. On ne leur prit que douze pièces de campagne et vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des hiſtoriens ſuédois. 25 juillet.

Il était donc viſible que le czar avait réuſſi à former des troupes aguerries; et cette victoire d'Holloſin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire ſentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays ſi éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps ſéparés, de bois en bois, de marais en marais, et à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois, accoutumés à tout renverſer devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE XVII.

Charles XII paſſe le Boryſthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ſes meſures. Une de ſes armées eſt défaite par Pierre le grand : ſes munitions ſont perdues. Il s'avance dans des déſerts. Aventures en Ukraine.

1708. ENFIN *Charles* arriva ſur la rive du Boryſthène, à une petite ville nommée Mohilo. (*yy*) C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait ſa route à l'orient vers Moſcou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ſes ennemis, ſes amis s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le ſuivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine: cette étrange réſolution lui fut inſpirée par *Mazeppa*, hetman des Coſaques; c'était un vieillard de ſoixante et dix ans qui, n'ayant point d'enfans, ſemblait ne devoir penſer qu'à finir tranquillement ſa vie: la reconnaiſſance devait encore l'attacher au czar, auquel il devait ſa place; mais ſoit qu'il eût en effet à ſe plaindre de ce prince, ſoit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, ſoit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi ſon bienfaiteur, et s'était donné en ſecret au roi de Suède, ſe flattant de faire avec lui révolter toute ſa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire

(*yy*) En ruſſe *Mogilew*.

ruſſe, quand ſes troupes victorieuſes ſeraient ſecondées d'un peuple ſi belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puiſſant ſecours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général *Levenhaupt*, conduiſant après une quantité prodigieuſe de proviſions de guerre et de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas ſi le czar était à portée de tomber ſur cette armée, et de le priver d'un ſecours ſi néceſſaire. Il ne s'informait pas ſi *Mazeppa* était en état de tenir toutes ſes promeſſes, ſi ce coſaque avait aſſez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conſeil que d'elle-même, et s'il reſtait enfin aſſez de reſſources à ſon armée dans un malheur; et en cas que *Mazeppa* fût ſans fidélité ou ſans pouvoir, il comptait ſur ſa valeur et ſur ſa fortune. L'armée ſuédoiſe avança donc au-delà du Boryſthène vers la Deſna; et c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, et des corps de ruſſes voltigeant dans ces quartiers rendaient la marche dangereuſe. 1708.

Menzikoff, à la tête de quelques régimens de cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en déſordre, tua beaucoup de ſuédois, perdit encore plus des ſiens, mais ne ſe rebuta pas. *Charles*, qui accourut ſur le champ de bataille, ne repouſſa les Ruſſes que difficilement, en riſquant long-temps ſa vie, et en combattant contre pluſieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point; les vivres commençaient à manquer; les ſoldats ſuédois voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs 11 ſeptemb.

1708. fatigues et leur disette, ne se découragaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient et murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à *Levenhaupt*, de marcher avec son armée et d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, et ce temps était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin : *Pierre* le laissa passer le Borysthène; et quand cette armée fut engagée entre ce fleuve et les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, et l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Borysthène et la Sossa. (zz)

Le prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII;* le général *Bauer* le suivait, et *Pierre* conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans; et on le crut long-temps sur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. *Levenhaupt* se retira dans un bois, et

(zz) En russe *Soeza*.

conserva son bagage; le lendemain il fallut chasser les 1708.
Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier et 7 octobre.
plus heureux: c'est là que le czar, voyant ses troupes en désordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards et sur lui-même s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit sur les Suédois pour la troisième fois: ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock; on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Desna, et on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux: le czar fit prisonniers cinquante-six officiers, et près de neuf cents soldats; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en personne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes: il remerciait
DIEU de ce succès, quand il apprit que son général 17 septemb.
Apraxin venait de remporter un avantage en Ingrie, à quelques lieues de Nerva; avantage à la vérité moins considérable que la victoire de Lesnau; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances et le courage de son armée.

Charles XII apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était près de passer la Desna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver: il devait lui amener trente mille hommes et des provisions immenses, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, et plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en prince qui venait en donner. Ce cosaque avait marché en effet avec quinze

1708. à ſeize mille des ſiens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans ſa marche, et que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un ſi grand ſervice.

A quelques milles de la Deſna, il leur déclara enfin ſon projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à ſe plaindre, pour un ſuédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, et qui les laiſſerait à la diſcrétion des Ruſſes irrités, et des Polonais autrefois leurs maîtres et toujours leurs ennemis: ils retournèrent chez eux, et donnérent avis au czar de la défection de leur chef: il ne reſta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ſes gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, et ſur-tout de Bathurin, lieu de ſa réſidence, regardée comme la capitale des Coſaques: elle eſt ſituée près des forêts ſur la rivière Deſna, mais fort loin du champ de bataille où *Pierre* avait vaincu *Levenhaupt*. Il y avait toujours quelques régimens ruſſes dans ces quartiers. Le prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du czar; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les paſſages, il ne les connaiſſait pas même; il avait négligé de s'emparer du poſte important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers ſept ou huit lieues de forêts que la Deſna traverſe. Son ennemi avait toujours ſur lui

4 novemb. l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* paſſa aiſément avec le prince *Gallitzin*; on ſe préſenta devant

Bathurin; elle fut priſe preſque ſans réſiſtance, ſaccagée et réduite en cendres : un magaſin deſtiné pour le roi de Suède, et les tréſors de *Mazeppa* furent enlevés ; les Coſaques élurent un autre hetman, nommé *Skoropasky*, que le czar agréa : il voulut qu'un appareil impoſant fît ſentir au peuple l'énormité de la trahiſon ; l'archevêque de Kiovie et deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa ;* il fut pendu en effigie, et quelques-uns de ſes complices moururent par le ſupplice de la roue. 1708. 22 novemb.

Cependant *Charles XII*, à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-ſept mille ſuédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, et toujours ſéduit par l'eſpérance de faire déclarer toute l'Ukraine, paſſa la Deſna loin de Bathurin et près du Boryſthène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes ſuivaient ſon arrière-garde, et les autres, répandues au-delà de la rivière, s'oppoſaient à ſon paſſage.

Il marchait, mais par des déſerts, et ne trouvait que des villages ruinés et brûlés. Le froid ſe fit ſentir dès le mois de décembre avec une rigueur ſi exceſſive que, dans une de ſes marches, près de deux mille hommes tombèrent morts à ſes yeux : les troupes du czar ſouffraient moins, parce qu'elles avaient plus de ſecours ; celles de *Charles*, manquant preſque de vêtemens, étaient plus expoſées à l'âpreté de la ſaiſon.

Dans cet état déplorable, le comte *Piper*, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conſeils à ſon maître, le conjura de reſter, de paſſer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite

1708. ville de l'Ukraine, nommée Romna, où il pourrait ſe fortifier, et faire quelques proviſions par le ſecours de *Mazeppa. Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repaſſer la Deſna et le Boryſthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ſes troupes des quartiers dont elles avaient beſoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était abſolument néceſſaire, de ſoutenir le roi qu'il avait fait nommer, et de contenir le parti d'*Auguſte* qui commençait à lever la tête. *Charles* répliqua que ce ſerait fuir devant le czar, que la ſaiſon deviendrait plus favorable, qu'il fallait ſubjuguer l'Ukraine et marcher à Moſcou. (*a*)

1709. Janvier. Les armées ruſſes et ſuédoiſes furent quelques ſemaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de janvier 1709; mais dès que le ſoldat put ſe ſervir de ſes armes, *Charles* attaqua tous les petits poſtes qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage. Il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'eſt-à-dire, pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la ſubſiſtance des payſans. *Pierre* ſans ſe hâter veillait ſur ſes marches, et le laiſſait ſe conſumer.

Il eſt impoſſible au lecteur de ſuivre la marche des Suédois dans ces contrées; pluſieurs rivières qu'ils paſsèrent ne ſe trouvent point dans les cartes: il ne faut pas croire que les géographes connaiſſent ces pays comme nous connaiſſons l'Italie, la France et l'Allemagne; la géographie eſt encore de tous les arts celui qui a le plus beſoin d'être perfectionné; et l'ambition a juſqu'ici pris plus de ſoin de dévaſter la terre que de la décrire.

(*a*) Avoué par le chapelain *Norberg*. Tom. II, pag. 263.

Contentons-nous de ſavoir que *Charles* enfin traverſa toute l'Ukraine, au mois de fevrier, brûlant par-tout des villages, et en trouvant que les Ruſſes avaient brûlés. Il s'avança au ſud-eſt juſqu'aux déſerts arides bordés par les montagnes qui ſéparent les Tartares Nogaïs des Coſaques du Tanaïs : c'eſt à l'orient de ces montagnes que ſont les autels d'*Alexandre*. Il ſe trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruſſie; et quand il fut là, il fallut retourner ſur ſes pas pour ſubſiſter : les habitans ſe cachaient dans des tanières avec leur beſtiaux; ils diſputaient quelquefois leur nourriture aux ſoldats qui venaient l'enlever; les payſans dont on put ſe ſaiſir furent mis à mort; ce ſont-là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois tranſcrire ici quelques lignes du chapelain *Norberg*. (*b*) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimait la juſtice, nous inſérerons un billet de ſa main au colonel Hielmen:* ›› *Monſieur le colonel, je ſuis bien aiſe qu'on ait attrapé* ›› *les payſans qui ont enlevé un ſuédois; quand on les aura* ›› *convaincus de leur crime, on les punira ſuivant l'exigence* ›› *du cas, en les feſant mourir.* CHARLES, et plus bas ›› *Budis.* ›› Tels ſont les ſentimens de juſtice et d'humanité du confeſſeur d'un roi; mais ſi les payſans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des payſans d'Oſtrogothie enrégimentés, qui ſe croyaient en droit de venir de ſi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes et de leurs enfans, les confeſſeurs et les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur juſtice? 1709.

(*b*) Tom. II. pag. 279.

1709. *Mazeppa* négociait depuis long-temps avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boryſthène, et dont une partie habite les îles de ce fleuve. (*c*) C'eſt cette partie qui compoſe ce peuple, ſans femmes et ſans familles, ſubſiſtant de rapines, entaſſant leurs proviſions dans leurs îles pendant l'hiver, et les allant vendre au printemps dans la petite ville de Pultava; les autres habitent des bourgs à droite et à gauche du fleuve. Tous enſemble choiſiſſent un hetman particulier, et cet hetman eſt ſubordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa;* ces deux barbares s'abouchèrent, feſant porter chacun devant eux une queue de cheval et une maſſue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens et ſon peuple, je ne crois pas indigne de l'hiſtoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas ſervi avec quelque vaiſſelle d'argent à l'hetman zaporavien et à ſes principaux officiers : quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table ſur l'évangile qu'ils fourniraient des hommes et des vivres à *Charles XII;* après quoi ils emportèrent la vaiſſelle et tous les meubles. Le maître-d'hôtel de la maiſon courut après eux, et leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile ſur lequel ils avaient juré ; les domeſtiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaiſſelle : les Zaporaviens s'attroupèrent ; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on feſait à de ſi braves gens, et demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel pour le punir ſelon les lois ;

(*c*) Voyez le chapitre I, pag. 41.

il leur fut abandonné; et les Zaporaviens, selon les lois, 1709.
se jetèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pousse un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII;* il en composa un régiment de deux mille hommes : le reste marcha par troupes séparées contre les cosaques et les calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de provisions, et pouvait servir à *Charles* d'une place d'armes; elle est située sur la rivière de Vorskla, assez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord; le côté de l'orient est un vaste désert; celui de l'occident est plus fertile et plus peuplé. La Vorskla va se perdre à quinze grandes lieues au-dessous dans le Borysthène. On peut aller de Pultava au septentrion gagner le chemin de Moscou par les défilés qui servent de passage aux Tartares; cette route est difficile; les précautions du czar l'avaient rendue presque impraticable : mais rien ne paraissait impossible à *Charles;* et il comptait toujours prendre le chemin de Moscou après s'être emparé de Pultava : il mit donc le siége devant cette ville, au commencement de mai.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Pultava.

1709. C'ETAIT là que *Pierre* l'attendait : il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre, et de marcher tous ensemble aux assiégeans ; il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Desna, devenue célèbre par sa victoire, et où cette rivière est déjà profonde ; le pays de Bolcho dans lequel l'Occa prend sa source ; les déserts et les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides : il était enfin auprès d'Azoph, et là il faisait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganrock, mettant ainsi à profit, pour l'avantage de ses Etats, le temps qui s'écoula entre les batailles de Desna et de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, cosaques, calmouks s'avancent de vingt endroits ; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médicamens ; c'était encore une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival.

Le 15 juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans ; la rivière Vorskla était entre lui et *Charles*. Les assiégeans au nord-ouest, les Russes au sud-est.

3 juillet. *Pierre* remonte la rivière au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, et tire un long

retranchement, qu'on commence et qu'on achève en 1709.
une ſeule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors ſi celui qu'il mépriſait, et qu'il comptait détrôner à Moſcou, entendait l'art de la guerre. Cette diſpoſition faite, *Pierre* poſta ſa cavalerie entre deux bois, et la couvrit de pluſieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les meſures ainſi priſes, il va reconnaître le camp des aſſiégeans pour en former l'attaque. 6 juillet.

Cette bataille allait décider du deſtin de la Ruſſie, de la Pologne, de la Suède et des deux monarques ſur qui l'Europe avait les yeux. On ne ſavait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes ni quelle était leur ſituation : mais après avoir vu partir de Saxe *Charles XII* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir ſu qu'il pourſuivait par-tout ſon ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, et qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le krémelin de Moſcou les conditions de la paix, et faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu des lettres de pluſieurs miniſtres, qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le riſque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie et de Ruſſie ceſſaient alors d'être dévaſtées; la Pologne reprenait avec ſa tranquillité ſon roi légitime, déjà réconcilié avec le czar ſon bienfaiteur.

La Suède enfin épuiſée d'hommes et d'argent pouvait trouver des motifs de conſolation : mais ſi le czar

1709. périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps suédois et russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. *Charles*, 27 juin. dans une de ces rencontres, avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, et fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens; il sortit des siens en se fesant porter sur un brancard. Le journal de *Pierre le grand* avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canons qui protégeaient sa cavalerie, que, malgré sa résistance et malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie suédoise, maîtresse de deux redoutes, crut la bataille gagnée, et cria victoire. Le chapelain *Norberg*, qui était loin du champ de bataille au bagage, (où il devait être) prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, et les Russes résistèrent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre et promptitude.

La bataille devint générale. *Pierre* fesait dans son armée la fonction de général major; le général *Bauer* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremetof*

le centre. L'action dura deux heures. *Charles*, le piſtolet 1709.
à la main, allait de rang en rang ſur ſon brancard porté par ſes drabans ; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient, et mit le brancard en pièces. *Charles* ſe fit alors porter ſur des piques ; car il eſt difficile, quoi qu'en diſe *Norberg*, que dans une action auſſi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut pluſieurs coups dans ſes habits et dans ſon chapeau ; ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat les Suédois furent par-tout enfoncés ; la confuſion ſe mit parmi eux, et *Charles XII* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant mépriſé. On mit à cheval, dans ſa fuite, ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille ; la néceſſité lui rendit un peu de force ; il courut en ſouffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuiſantes par celle d'être vaincu ſans reſſource. Les Ruſſes comptèrent neuf mille deux cents vingt-quatre ſuédois morts ſur le champ de bataille : ils firent pendant l'action deux à trois mille priſonniers, ſur-tout dans la cavalerie.

Charles XII précipitait ſa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions et de poudre. Il marcha vers le Boryſthène, au midi, entre les rivières de Vorskla et de Sol, (*d*) dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Boryſthène, en cet endroit, ſont de grands déſerts qui conduiſent aux frontières de la Turquie. *Norberg* aſſure que les vainqueurs n'osèrent pourſuivre *Charles* ; cependant il avoue que le prince *Menzikoff* ſe préſenta

(*d*) Ou Pſol.

1709. ſur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie et un train d'artillerie conſidérable, quand le roi paſſait le Boryſthène.

12 juillet. Quatorze mille ſuédois ſe rendirent priſonniers de guerre à ces dix mille ruſſes ; *Levenhaupt*, qui les commandait, ſigna cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au czar les zaporaviens qui, ayant combattu pour ſon roi, ſe trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux priſonniers faits dans la bataille, et par la capitulation, furent le comte *Piper*, premier miniſtre, avec deux ſecrétaires d'Etat et deux du cabinet ; le feld-maréchal *Renſchild*, les généraux *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Roſen*, *Stakelber*, *Creuts*, *Hamilton* ; trois aides-de-camp généraux, l'auditeur général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état major, cinq colonels, parmi leſquels était un prince de *Wirtemberg* ; ſeize mille neuf cents quarante-deux ſoldats ou bas-officiers : enfin, en y comprenant les domeſtiques du roi et d'autres perſonnes ſuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille ſept cents quarante-ſix au pouvoir du vainqueur ; ce qui, joint aux neuf mille deux cents vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, et à près de deux mille hommes qui paſsèrent le Boryſthène à la ſuite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-ſept mille combattans ſous ſes ordres dans cette journée mémorable. (*e*)

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille

(*e*) On a imprimé à Amſterdam, en 1730, les mémoires de *Pierre le grand* par le prétendu boyard *Ivan Neſteſuranoy*. Il eſt dit dans ces mémoires que le roi de Suède, avant de paſſer le Boryſthène, envoya un officier général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires ſont un tiſſu de fauſſetés et d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

combattans

combattans; *Levenhaupt* en avait amené plus de ſeize 1709.
mille de Livonie; rien ne reſtait de toute cette armée floriſſante; et d'une nombreuſe artillerie perdue dans ſes marches, enterrée dans des marais, il n'avait conſervé que dix-huit canons de fonte, deux obus et douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le ſiége de Pultava, et qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable: auſſi l'accuſe-t-on d'avoir montré depuis ſon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruſſes que cinquante-deux officiers et douze cents quatre-vingt-treize ſoldats; c'eſt une preuve que leur diſpoſition était meilleure que celle de *Charles*, et que leur feu fut infiniment ſupérieur.

Un miniſtre envoyé à la cour du czar prétend, dans ſes mémoires, que *Pierre*, ayant appris le deſſein de *Charles XII*, de ſe retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette réſolution déſeſpérée, et de ſe remettre plutôt entre ſes mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait ſa parole d'honneur de ne point le retenir priſonnier, et de terminer leurs différens par une paix raiſonnable. La lettre fut portée par un exprès juſqu'à la rivière de Bug, qui ſépare les déſerts de l'Ukraine des Etats du grand ſeigneur. Il arriva lorſque *Charles* était déjà en Turquie, et rapporta la lettre à ſon maître. Le miniſtre ajoute qu'il tient ce (*f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'eſt pas ſans vraiſemblance,

(*f*) Ce fait ſe trouve auſſi dans une lettre imprimée au-devant des *Anecdotes de Ruſſie*.

1709. mais elle ne ſe trouve ni dans le journal de *Pierre le grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui eſt le plus important dans cette bataille, c'eſt que de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule qui, au lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre humain, puiſqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'eſt donné en Europe plus de deux cents batailles rangées, depuis le commencement de ce ſiècle juſqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus ſignalées et les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enſuite par des traités et repriſes par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont ſouvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des ſuccès faibles et paſſagers : on a fait les plus petites choſes avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compenſé par un peu de bien le mal qu'elle a fait ; mais il a réſulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaſte empire de la terre.

CHAPITRE XIX.

Suites de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguste détrôné par lui rentre dans ses Etats. Conquêtes de Pierre le grand.

CEPENDANT on présentait au vainqueur tous les 1709.
principaux prisonniers ; le czar leur fit rendre leurs épées, et les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : „ Je bois à la santé de „ mes maîtres dans l'art de la guerre : „ mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes et tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes et les Suédois : le czar en avait proposé un avant le siége de Pultava ; *Charles* le refusa, et ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, et toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un roi sage, car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand visir selon l'usage, et il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni aux temps ni aux lieux. (*g*)

(*g*) *La Motraye* dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles XII* au grand visir, mais cette lettre est fausse, comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire ; et *Norberg* lui-même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand visir.

1709. Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits et dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suède, en Silésie. *Charles*, quand il donnait des lois, avait exigé de l'empereur d'Allemagne, *Joseph I*, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq églises, en faveur des Silésiens de la confession d'Augsbourg; les catholiques reprirent presque tous les temples luthériens, dès qu'ils furent informés de la disgrâce de *Charles*. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-ils, vingt-trois
8 Auguste. millions d'écus. Leur électeur roi de Pologne protesta sur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, et étant rentré dans les bonnes grâces du czar, il s'empressa de remonter sur le trône de Pologne. La Suède consternée crut long-temps son roi mort, et le sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire: il fait partir le maréchal *Sheremetof* avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce général s'était signalé tant de fois. Le prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la noblesse du parti d'*Auguste*, pour chasser le compétiteur que l'on ne regardait plus que comme un rebelle, et pour dissiper quelques troupes suédoises qui restaient encore sous le général suédois, *Crassau*.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm et de la haute Volhinie,
18 septemb. arrive à Lublin, se concerte avec le général de la Lithuanie; il voit ensuite les troupes de la couronne,

qui prêtent ferment de fidélité au roi *Augufte;* de là 1709.
il fe rend à Varfovie, et jouit à Thorn du plus beau 7 octobre.
de tous les triomphes, celui de recevoir les remercîmens d'un roi auquel il rendait fes Etats. C'eft là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les rois de Danemarck, de Pologne et de Pruffe. Il s'agiffait déjà de reprendre toutes les conquêtes de *Guftave-Adolphe*. *Pierre* fefait revivre les anciennes prétentions des czars fur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie et fur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie, le roi de Pruffe la Poméranie.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainfi tous les édifices que la valeur heureufe de *Guftave-Adolphe* avait élevés. La nobleffe polonaife venait en foule confirmer fes fermens à fon roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; prefque tous reconnaiffaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution fubite, *Staniflas* n'eut à oppofer que fa réfignation: il répandit un écrit qu'on appelle *Univerfal*, dans lequel il dit qu'il eft prêt à renoncer à la couronne, fi la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, et ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever fa négociation avec le roi de Pruffe. Il n'était pas encore en ufage chez les fouverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambaffadeurs: ce fut *Pierre* qui introduifit cette coutume nouvelle et peu fuivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Pruffe, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville fituée dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers

1709. teutoniques, et enclavée dans la lisière de la Prusse devenue royaume. Ce royaume était petit et pauvre, mais son nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus fastueuse: c'est dans cet éclat qu'il avait déjà reçu *Pierre*, à son premier passage, quand ce prince quitta son empire pour aller s'instruire chez
20 octobre. les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII* avec encore plus de magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'était perdu. *Pierre*, après avoir achevé rapidement les négociations qui par-tout ailleurs sont
21 novemb. si longues, va joindre son armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, forme ensuite un blocus; et, sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte,
3 décembre. pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, et part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

1710. L'année 1710 commença par cette solennité
1 janvier. nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentimens de grandeur, et agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit passer, sous sept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres

prisonniers tous à pied, au bruit des cloches, des 1710.
trompettes, de cent pièces de canon, et des acclamations d'un peuple innombrable, qui se fesaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête; et *Pierre* à son rang de général major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat, et au dernier une troupe choisie de jeunes enfans de boyards vêtus à la romaine, qui présentaient des lauriers au monarque victorieux.

A cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfesante. Il était arrivé, en 1708, une aventure d'autant plus désagréable que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof*, son ambassadeur à Londres auprès de la reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice, au nom de quelques marchands anglais, et conduit chez un juge de paix pour la sureté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les lois du commerce devaient l'emporter sur les priviléges des ministres: l'ambassadeur du czar, et tous les ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine *Anne;* mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les lois d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, et qu'aucune loi n'exemptait les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de *Patkul*, ambassadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles XII*, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractère si cruellement profané: les autres ministres qui étaient alors

1710. à Londres, furent obligés de répondre pour celui du czar; et enfin tout ce que put faire la reine en ſa faveur, ce fut d'engager le parlement à paſſer un acte par lequel dorénavant il ne ſerait plus permis de faire arrêter un ambaſſadeur pour ſes dettes: mais, après la bataille de Pultava, il fallut faire une ſatisfaction plus authentique. La reine lui fit des excuſes publiques
16 février. par une ambaſſade ſolennelle. M. de *Widvorth*, choiſi pour cette cérémonie, commença ſa harangue par ces mots: *Très-haut et très-puiſſant empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en priſon ceux qui avaient oſé arrêter ſon ambaſſadeur, et qu'on les avait déclarés infames; il n'en était rien, mais il ſuffiſait de le dire; et le titre d'empereur, que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait aſſez la conſidération qu'il avait en Europe. On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande, et non-ſeulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, et qui s'intéreſſaient davantage à ſa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appelaient à l'envi du nom d'empereur, et célébraient ſa victoire par des fêtes, en préſence du miniſtre de Suède.

Cette conſidération univerſelle qu'il s'était donnée par ſa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing eſt d'abord aſſiégée; c'eſt une ville anſéatique de la Pruſſe royale en Pologne; les Suédois y avaient encore une garniſon. Les
11 mars. Ruſſes montent à l'aſſaut, entrent dans la ville, et la garniſon ſe rend priſonnière de guerre: cette place était un des grands magaſins de *Charles XII;* on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, et cent cinquante-ſept mortiers. Auſſitôt *Pierre* ſe hâte

d'aller de Moſcou à Pétersbourg : à peine arrivé, il s'embarque ſous ſa nouvelle forteresse de Cronſlot, côtoie les côtes de la Carélie, et malgré une violente tempête, il amène ſa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ſes troupes de terre approchent ſur des marais glacés : la ville eſt inveſtie, et le blocus de la capitale de la Livonie eſt reſſerré. Vibourg ſe rend bientôt après la brèche faite; et une garniſon, compoſée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais ſans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre; elle fut faite priſonnière malgré la capitulation. *Pierre* ſe plaignait de pluſieurs infractions de la part des Suédois; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient ſatisfait à ſes plaintes; il fallut, ſur cette affaire, demander les ordres du roi de Suède, toujours inflexible; et ces ſoldats, que *Charles* aurait pu délivrer, reſtèrent captifs. C'eſt ainſi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre, *Guillaume III*, avait arrêté, en 1695, le maréchal de *Boufflers*, malgré la capitulation de Namur. Il y a pluſieurs exemples de ces violations, et il ſerait à ſouhaiter qu'il n'y en eût point.

1710. 2 avril. 23 juin.

Après la priſe de cette capitale, le ſiége de Riga, devint bientôt un ſiége régulier, pouſſé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui déſolait depuis quelque temps ces climats, ſe mit dans l'armée aſſiégeante, et lui enleva neuf mille hommes : cependant le ſiége ne fut point ralenti; il fut long, et la garniſon obtint les honneurs de la guerre; mais on ſtipula dans la capitulation que tous les officiers et ſoldats livoniens reſteraient au ſervice

5 juillet.

1710. de la Ruſſie, comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, et que les ancêtres de *Charles XII* avaient uſurpé ; les priviléges dont ſon père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, et tous les officiers entrèrent au ſervice du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du livonien *Patkul*, ſon ambaſſadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes priviléges. La garniſon était compoſée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après, la citadelle de Pennamunde fut priſe ; on trouva, tant dans la ville, que dans ce fort, plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm ſur le lac Ladoga, ſituée dans une île et qu'on regardait comme impre-
19 ſeptemb. nable ; elle fut bombardée quelque temps après, et bien-
23 ſeptemb. tôt rendue. L'île d'Oeſel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut ſoumiſe avec la même rapidité.

Du côté de l'Eſtonie, province de la Livonie vers le ſeptentrion et ſur le golfe de Finlande, ſont les villes de Pernau et de Revel ; ſi on en était maître, la
25 auguſte. conquête de la Livonie était achevée. Pernau ſe rendit
10 ſeptemb. après un ſiége de peu de jours, et Revel ſe ſoumit ſans qu'on tirât contre la ville un ſeul coup de canon ; mais les aſſiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils ſe rendaient priſonniers de guerre : quelques vaiſſeaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit ; la garniſon s'embarqua, ainſi que la plupart des bourgeois ; et les aſſiégeans, en entrant dans la ville, furent étonnés de la trouver déſerte. Quand *Charles XII* remportait la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que ſes

troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre. 1710.

En Pologne, *Stanislas*, voyant son parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui restait à *Charles XII*; *Auguste* régnait, et il était difficile de décider si *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner que *Pierre* à le rétablir.

Les Etats du roi de Suède étaient encore plus malheureux que lui; cette maladie contagieuse, qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suède, et enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm; elle y ravagea les provinces déjà trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de suite la plupart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre de onze mille combattans; le czar, le roi de Danemarck, celui de Prusse, l'électeur de Hanovre, le duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile, et pour forcer le général *Crassau*, qui la commandait, à la neutralité. La régence de Stockholm, ne recevant point de nouvelles de son roi, se crut trop heureuse, au milieu de la contagion qui dévastait la ville, de signer cette neutralité qui semblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses provinces. L'empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier : On stipula que l'armée suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son monarque : il fut même résolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point

1710. d'exemple ; c'eſt que l'empereur, qui était alors en guerre contre la France, eſpérait faire entrer l'armée ſuédoiſe à ſon ſervice. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Eſtonie et de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce temps-là feſait jouer, de Bender à la Porte ottomane, tous les reſſorts poſſibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funeſtes coups que lui portait ſa mauvaiſe fortune : il ne put ſoutenir que ſon ſénat de Stockholm eût lié les mains à ſon armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il enverrait une de ſes bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une deſcente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre combattaient encore pour la ſucceſſion du roi d'Eſpagne, *Charles II;* et tout le Nord était armé contre *Charles XII.* Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût expoſé aux ravages. Cette querelle arriva lorſque *Pierre* était au plus haut point de ſa gloire, et préciſément parce qu'il y était.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne du Pruth.

LE Sultan *Achmet III* déclara la guerre à *Pierre I;* mais ce n'était pas pour le roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides et sur la mer Noire, de la ville d'Azoph fortifiée, et du port de Taganrok déjà célèbre, enfin de tant de grands succès, et de l'ambition, que les succès augmentent toujours. 1710.

Il n'est ni vraisemblable, ni vrai que la Porte ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaisseau suédois avait pris sur la mer Baltique une barque dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un ministre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'empire turc; que la lettre fut portée à *Charles XII* en Turquie; que *Charles* l'envoya au divan, et que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le kan des Tartares, plus inquiet encore que le divan de Constantinople du voisinage d'Azoph, fut celui qui, par ses instances, obtint qu'on entrerait en campagne. (*a*)

(*a*) Ce que rapporte *Norberg* sur les prétentions du grand seigneur, n'est ni moins faux, ni moins puérile : il dit que le sultan *Achmet* envoya au czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir

1710. La Livonie n'était point encore toute entière au pouvoir du czar, quand *Achmet III* prit, dès le mois d'auguſte, la réſolution de ſe déclarer. Il pouvait à peine ſavoir la reddition de Riga. La propoſition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava, ſerait de toutes les idées la plus ridicule, ſi celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romaneſque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du divan eût été plus romaneſque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Novembre. Le kan des Tartares, qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans ſa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puiſqu'Azoph eſt frontière de la petite Tartarie. *Charles* et le kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandiſſement du czar; mais ce kan ne commandait point les armées du grand ſeigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont ſervi l'Empire avec leurs propres troupes, ſubordonnées au général de l'empereur allemand.

29 novemb. La première démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Conſtantinople l'ambaſſadeur du czar *Tolſtoy*, et trente de ſes domeſtiques, et de l'enfermer au château des ſept Tours. Cet uſage barbare, dont des ſauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs

commencé la guerre. Ces conditions étaient, ſelon le confeſſeur de *Charles XII*, de renoncer à ſon alliance avec le roi *Auguſte*, de rétablir *Staniſlas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce prince, argent comptant, ce qu'il lui avait pris à Pultava, et de démolir Petersbourg. Cette pièce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famelique d'une feuille intitulée: *Mémoires ſatiriques, hiſtoriques et amuſans*. *Norberg* puiſa dans cette ſource. Il paraît que ce confeſſeur n'était pas le confident de *Charles XII*.

ont toujours des miniſtres étrangers, réſidant conti- 1710.
nuellement chez eux, et qu'ils n'envoient jamais d'ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les ambaſſadeurs des princes chrétiens comme des conſuls de marchands; et n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés; du moins juſqu'à préſent ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce.

Le célèbre viſir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV*, avait traité le fils d'un ambaſſadeur de France avec outrage, et ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le frapper, l'avait envoyé en priſon, ſans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti qu'en envoyant un autre miniſtre à la Porte. Les princes chrétiens, très-délicats entre eux ſur le point d'honneur, et qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais ſouverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes miniſtres que le czar de Ruſſie. Il vit, dans l'eſpace de peu d'années, ſon ambaſſadeur à Londres mis en priſon pour dettes; ſon plénipotentiaire en Pologne et en Saxe roué vif ſur un ordre du roi de Suède; ſon miniſtre à la Porte ottomane ſaiſi et mis en priſon dans Conſtantinople, comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la perſonne de *Patkul* fut lavé dans le ſang des Suédois, à la bataille de Pultava; mais la fortune laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre 1711.

1711. Janvier. en Occident pour aller combattre ſur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la Moldavie (*b*) dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au maréchal *Sheremetof* de partir de la Livonie avec ſon corps d'armée; et laiſſant le prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moſcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

18 janvier. Un ſénat de régence eſt établi; ſes régimens des gardes ſe mettent en marche; il ordonne à la jeune nobleſſe de venir apprendre ſous lui le métier de la guerre; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers ſubalternes. L'amiral *Apraxin* va dans Azoph commander ſur terre et ſur mer. Toutes ces meſures étant priſes, il ordonne dans Moſcou qu'on reconnaiſſe une nouvelle czarine; c'était cette même perſonne faite priſonnière de guerre dans Marienbourg, en 1702. *Pierre* avait répudié, l'an 1696, *Eudoxia Lapoukin*, (*c*) ſon épouſe, dont il avait deux enfans: Les lois de ſon Egliſe permettent le divorce; et ſi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune priſonnière de Marienbourg, à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deſſus de ſon ſexe et de ſon malheur. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractère, que le czar voulut l'avoir auprès de lui; elle l'accompagna dans ſes courſes et dans ſes travaux pénibles, partageant ſes fatigues, adouciſſant ſes peines par la gaieté de ſon eſprit et par ſa complaiſance; ne connaiſſant point cet appareil de luxe et de

(*b*) Il eſt bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie et la Moldavie.

(*c*) Ou *Lapouchin*.

molleſſe

mollesse dont les femmes se sont fait ailleurs des besoins réels. Ce qui rendit sa faveur plus singulière, c'est qu'elle ne fut ni enviée, ni traversée, et que personne n'en fut la victime. Elle calma souvent la colère du czar, et le rendit plus grand encore en le rendant plus clément. Enfin elle lui devint si nécessaire qu'il l'épousa secrètement, en 1707. Il en avait déjà deux filles, et il en eut l'année suivante une princesse qui épousa depuis le duc de Holstein. Le mariage secret de *Pierre* et de *Catherine* fut déclaré le jour même que le czar (*d*) partit avec elle pour aller éprouver sa fortune contre l'empire ottoman. Toutes les dispositions promettaient un heureux succès. L'hetman des Cosaques devait contenir les Tartares, qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de février; l'armée russe avançait vers le Niester; un autre corps de troupes, sous le prince *Gallitzin*, marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables; car *Gallitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de tartares joints à quelques cosaques et à quelques polonais du parti de *Stanislas*, et même de suédois, il les défit entièrement, et leur tua cinq mille hommes. Ces tartares avaient déja fait dix mille esclaves dans le plat pays. C'est de temps immémorial la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent. Les captifs furent tous délivrés, et leurs ravisseurs passés au fil de l'épée. Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devait monter à soixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du roi de

1711.

17 mars.

(*d*) Journal de *Pierre le Grand.*

1711. Pologne. Ce prince, qui devait tout au czar, vint le trouver, le 3 juin, à Joroslau sur la rivière de Sane, et lui promit de nombreux secours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguste* avait promis : elle ne voulût point rompre avec les Turcs. C'était le sort du czar d'avoir dans le roi *Auguste* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie et dans la Valachie, et il fut trompé de même.

La Moldavie et la Valachie devaient secouer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces qui, mêlés aux Gépides, inquiétèrent long-temps l'empire romain : *Trajan* les soumit ; le premier *Constantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'Orient ; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en servant sous les *Odoacre* et sous les *Théodoric*.

Ces contrées restèrent depuis annexées à l'empire grec ; et quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées et opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement soumises par le padisha ou empereur turc, qui en donne l'investiture. Le hospodar ou vaivode que la Porte choisit pour gouverner ces provinces, est toujours un chrétien grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la persécution. Le prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, et qui fait le plus de présens au visir, ainsi qu'elle confère

le patriarchat grec de Conſtantinople. C'eſt quelque- 1711.
fois un dragoman, c'eſt-à-dire, un interprète du divan qui obtient cette place. Rarement la Moldavie et la Valachie ſont réunies ſous un même vaivode; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus sûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On feſait deſcendre ce vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un kan tartare; et du nom de *Timur-kan* venait, diſait-on, la famille de *Kantemir*.

Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un conquérant tartare. *Cantemir* crut que le temps était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, et de ſe rendre indépendant par la protection du czar. Il fit préciſément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le hoſpodar de Valachie, *Baſſaraba*, à entrer dans la conſpiration dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de ſe rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au czar des troupes et des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au roi de Suède, et ne tint pas mieux ſa parole.

Le général *Sheremetof* s'avança juſqu'à Yaſſi, capitale de la Moldavie, pour voir et pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver et en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeſte contre l'empire turc. Le hoſpodar de Valachie, qui démêla bientôt ſes vues ambitieuſes, abandonna ſon parti, et rentra dans ſon devoir.

1711. L'évêque de Jérusalem, craignant justement pour sa tête, s'enfuit et se cacha ; les peuples de la Valachie et de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte ottomane, et ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée russe les allèrent porter à l'armée turque.

Déjà le visir *Baltagi Mehemet* avait passé le Danube, à la tête de cent mille hommes, et marchait vers Yassi, le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiérase, qui tombe dans le Danube, et qui est à peu-près la frontière de la Moldavie et de la Bessarabie. Il envoya alors le comte *Poniatowski*, gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre visite, et voir son armée. *Charles* ne put s'y résoudre ; il exigeait que le grand visir lui fît sa première visite dans son asile, près de Bender : sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatowski* revint au camp des Turcs, et qu'il excusa les refus de *Charles XII* : *Je m'attendais bien*, dit le visir au kan des Tartares, *que ce fier païen en userait ainsi*. Cette fierté réciproque, qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède : il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux et non pas pour lui.

Tandis que l'armée ottomane passait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Borysthène pour aller dégager le maréchal *Sheremetof* qui, étant au midi de Yassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille turcs et d'une armée de tartares. *Pierre*, avant de passer le Borysthène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible ; mais *Catherine* regarda cette attention du czar comme

un outrage à ſa tendreſſe et à ſon courage ; elle fit tant d'inſtances que le czar ne put ſe paſſer d'elle; l'armée la voyait avec joie à cheval, à la tête des troupes ; elle ſe ſervait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Boryſthène par quelques déſerts, traverſer le Bog, et enſuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Nieſter; après quoi l'on trouvait encore un autre déſert avant d'arriver à Yaſſi ſur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des ſecours aux officiers malades, et étendait ſes ſoins ſur les ſoldats. 1711.

On arriva enfin à Yaſſi, où l'on devait établir des magaſins. Le hoſpodar de Valachie, *Baſſaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, et feignant d'être dans ceux du czar, lui propoſa la paix, quoique le grand viſir ne l'en eût point chargé : on ſentit le piége; on ſe borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne; les proviſions que *Cantemir* avait promiſes, et qu'il eſpérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver; la ſituation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux ſe joignit à tous ces contre-temps; des nuées de ſauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent et les infectèrent : l'eau manquait ſouvent dans la marche ſous un ſoleil brûlant et dans des déſerts arides; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux. 4 juillet.

Pierre dans cette marche ſe trouvait, par une fatalité ſingulière, à portée de *Charles XII;* car Bender n'eſt éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée ruſſe campait auprès de Yaſſi. Des partis de coſaques pénétrèrent juſqu'à la retraite de *Charles ;*

1711. mais les tartares de Crimée, qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une surprise. Il attendait avec impatience et sans crainte dans son camp l'événement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous sur la rive gauche, de passer ce fleuve, et de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie et de la Valachie; il envoya le général *Janus* avec l'avant-garde, pour s'opposer à ce passage des Turcs: mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils passaient sur leurs pontons; il se retira, et son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand-visir s'avança donc bientôt vers celle du czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes: celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cents cinquante mille hommes; celle des Russes n'était alors que d'environ trente-sept mille combattans. Un corps assez considérable, sous le général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie, sur la rivière de Sireth; et les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, et à peine ses troupes, campées non loin du fleuve, pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient exposées à une nombreuse artillerie placée par le grand visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes. Il paraît par ce récit très-détaillé et très-fidèle, que le visir *Baltagi Mehemet*, loin d'être un imbécille, comme les Suédois l'ont représenté,

s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paſſer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer et le pourſuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du czar et un corps de ſa cavalerie, enfermer cette armée ſans lui laiſſer de retraite, lui ôter l'eau et les vivres, la tenir ſous des batteries de canon qui la menacent d'une rive oppoſée; tout cela n'était pas d'un homme ſans activité et ſans prévoyance. 1711.

Pierre alors ſe trouva dans une plus mauvaiſe poſition que *Charles XII* à Pultava; enfermé comme lui par une armée ſupérieure, éprouvant plus que lui la diſette, et s'étant fié comme lui aux promeſſes d'un prince trop peu puiſſant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, et tenta d'aller choiſir un camp avantageux, en retournant vers Yaſſi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine eſt-il en marche que les Turcs tombent ſur ſon arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes préobazinsky arrêta long-temps leur impétuoſité. On ſe forma, on fit des retranchemens avec les chariots et le bagage. Le même jour toute l'armée turque attaqua encore les Ruſſes. Une preuve qu'ils pouvaient ſe défendre, quoi qu'on en ait dit, c'eſt qu'ils ſe défendirent très-long-temps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, et qu'ils ne furent point entamés. 20 juillet. 21 juillet.

Il y avait dans l'armée ottomane deux officiers du roi de Suède; l'un, le comte *Poniatowski*; l'autre, le comte de *Sparre*, avec quelques coſaques du parti de *Charles XII*. Mes mémoires diſent que ces généraux conſeillèrent au grand viſir de ne point combattre, de couper l'eau et les vivres aux ennemis, et de les forcer

1711. à ſe rendre priſonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand viſir à détruire avec le ſabre une armée fatiguée et languiſſante, qui périſſait déjà par la diſette. La première idée paraît plus circonſpecte; la ſeconde, plus conforme au caractère des généraux élevés par *Charles XII.*

Le fait eſt que le grand viſir tomba ſur l'arrière-garde au point du jour. Cette arrière-garde était en déſordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes; on ſe forma avec célérité. Un général allemand, nommé *Allard*, eut la gloire de faire des diſpoſitions ſi rapides et ſi bonnes, que les Ruſſes réſiſtèrent pendant trois heures à l'armée ottomane ſans perdre de terrain.

La diſcipline à laquelle le czar avait accoutumé ſes troupes le paya bien de ſes peines. On avait vu à Nerva ſoixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indiſciplinés; et ici l'on voit une arrière-garde d'environ huit mille ruſſes ſoutenir les efforts de cent cinquante mille turcs, leur tuer ſept mille hommes, et les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat les deux armées ſe retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée ruſſe reſtait toujours enfermée, privée de proviſions et d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, et ne pouvait approcher du fleuve; car ſitôt que quelques ſoldats haſardaient d'aller puiſer de l'eau, un corps de turcs poſtés à la rive oppoſée, feſait pleuvoir ſur eux le plomb et le fer d'une artillerie nombreuſe chargée à cartouche. L'armée turque, qui avait attaqué les



Pequet Sculp.

Ruſſes, continuait toujours de ſon côté à la foudroyer 1711.
par ſon canon.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre et par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toujours; la cavalerie du czar, preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combattît à pied; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il ne faut que jeter les yeux ſur la carte exacte du camp du czar et de l'armée ottomane, que l'on a miſe à la fin du volume, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il fallait remporter une victoire complète, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs. (3)

Toutes les relations, tous les mémoires du temps conviennent unanimement que le czar, incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon empire, et le fruit de tant de travaux à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur et agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, et que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il

(3) L'auteur de la nouvelle hiſtoire de Ruſſie prétend que le czar envoya un courrier à Moſcou, pour recommander aux ſénateurs de continuer de gouverner s'ils apprenaient qu'il eût été fait priſonnier, leur défendre d'exécuter ceux de ſes ordres donnés pendant ſa captivité, qui leur paraîtraient contraires à l'intérêt de l'empire, et leur ordonner de choiſir un autre maître s'ils croyaient cette élection néceſſaire au ſalut de l'Etat : cependant le czarovitz *Alexis* vivait alors, et était en âge de gouverner; mais il n'eſt queſtion de cet ordre ni dans le journal de *Pierre I*, ni dans aucun recueil authentique.

1711. vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis à ſa femme de le ſuivre. *Catherine* entra malgré la défenſe.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expoſée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perſuada ſon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux ſouverains ou à leurs repréſentans, de ne les aborder qu'avec des préſens. *Catherine* raſſembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence et tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux peliſſes de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramaſſa fut deſtiné pour le kiaia. Elle choiſit elle-même un officier intelligent qui devait, avec deux valets, porter les préſens au grand viſir, et enſuite faire conduire au kiaia en ſureté le préſent qui lui était réſervé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal *Sheremetof* à *Mehemet Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne diſent rien des détails dans leſquels entra *Catherine;* mais tout eſt aſſez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même, donnée en 1723, quand il fit couronner *Catherine* impératrice. *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand ſecours dans tous les dangers, et particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim ou par le fer, le ſervice rendu par *Catherine* était auſſi grand que les bienfaits dont ſon époux l'avait comblée. Le journal manuſcrit (*e*) de *Pierre le grand*, dit que le jour même du

(*e*) Page 177 du journal de *Pierre le grand.*

grand combat du 20 juillet il y avait trente et un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, et six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie, presque tous démontés; il aurait donc perdu seize mille deux cents quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus condésirable que la sienne, et qu'attaquant en foule et sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth du 20 au 21 juillet fut une des plus meurtrières qu'on ait eue depuis plusieurs siècles. 1711.

Il faut ou soupçonner *Pierre le grand* de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne sa reconnaissance *d'avoir sauvé son armée réduite à vingt-deux mille combattans;* ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que, le jour de cette bataille, son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, *montait à trente et un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, et à six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens et tous *les mémoires pour et contre ne l'ont rapporté jusqu'ici.* Il y a certainement ici quelque malentendu; et cela est très-ordinaire dans les récits de campagnes lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'événement principal, à la victoire et à la défaite: on sait rarement avec précision ce que l'une et l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée russe fût réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide et si opiniâtre en imposerait au grand visir; qu'on

1711. obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte ottomane; que ce traité, en rendant le visir agréable à son maître, ne serait pas trop humiliant pour l'empire de Russie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce semble, d'avoir vu cette possibilité dans un moment où les généraux ne paraissaient voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de *Charles XII*, rapporte une lettre du czar au grand visir dans laquelle il s'exprime en ces mots: *Si, contre mon attente, j'ai le malheur d'avoir déplu à sa hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus de sang, et je vous supplie de faire cesser dans le moment le feu excessif de votre artillerie. Recevez l'otage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractères de fausseté; ainsi que la plupart des pièces rapportées au hasard par *Norberg* : elle est datée du 11 juillet, nouveau style; et on n'écrivit à *Baltagi Mehemet* que le 21, nouveau style : ce ne fut point le czar qui écrivit, ce fut le maréchal *Sheremetof* : on ne se servit point dans cette lettre de ces expressions, *le czar a eu le malheur de déplaire à sa hautesse;* ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître : il n'est point question d'otage; on n'en envoya point; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremetof* dans sa lettre fesait seulement souvenir le visir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les ministres d'Angleterre et de Hollande; lorsque le divan demandait la cession de la citadelle

et du port de Tangarok, qui étaient les vrais ſujets de la guerre. 1711.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un ſecond courrier avec un duplicata, et on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers généraux ſignèrent le réſultat que voici : 21 juillet.

„ Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions „ qu'on lui offre, et s'il demande que nous poſions „ les armes, et que nous nous rendions à diſcrétion, „ tous les généraux et les miniſtres ſont unanimement „ d'avis de ſe faire jour au travers des ennemis. „

En conſéquence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, et on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée turque, lorſqu'enfin le grand viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout le parti ſuédois a traité dans ſes mémoires ce viſir de lâche et d'infame, qui s'était laiſſé corrompre. C'eſt ainſi que tant d'écrivains ont accuſé le comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du duc de *Marlborough*, pour engager le roi de Suède à continuer la guerre contre le czar, et qu'on a imputé à un miniſtre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Séville. De telles accuſations ne doivent être avancées que ſur des preuves évidentes. Il eſt très-rare que des premiers miniſtres s'abaiſſent à de ſi honteuſes lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, et par les regiſtres qui en font foi. Un miniſtre eſt toujours un homme en ſpectacle à l'Europe ; ſon

1711. honneur eſt la baſe de ſon crédit; il eſt toujours aſſez riche pour n'avoir pas beſoin d'être un traître.

La place de vice-roi de l'empire ottoman eſt ſi belle, les profits en ſont ſi immenſes en temps de guerre, l'abondance et la magnificence régnaient à un ſi haut point dans les tentes de *Baltagi Mehemet*, la ſimplicité et ſur-tout la diſette étaient ſi grandes dans l'armée du czar, que c'était bien plutôt au grand viſir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des peliſſes et quelques bagues, comme il eſt d'uſage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche et ouverte de *Baltagi Mehemet* ſemble confondre les accuſations dont on a fouillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Schaffirof* alla dans ſa tente avec un grand appareil; tout ſe paſſa publiquement, et ne pouvait ſe paſſer autrement. La négociation même fut entamée en préſence d'un homme attaché au roi de Suède, et domeſtique du comte *Poniatowski*, officier de *Charles XII*, lequel ſervit d'abord d'interprète; et les articles furent rédigés publiquement par le premier ſecrétaire du viſiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le comte *Poniatowski* y était préſent lui-même. Le préſent qu'on feſait au kiaia, fut offert publiquement et en cérémonie; tout ſe paſſa ſelon l'uſage des Orientaux; on ſe fit des préſens réciproques : rien ne reſſemble moins à une trahiſon. Ce qui détermina le viſir à conclure, c'eſt que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne*, ſur la rivière de Sireth en Moldavie, avait paſſé trois rivières, et était alors vers le Danube, où *Renne* venait de

prendre la ville et le château de Brahila, défendus 1711.
par une garnifon nombreufe commandée par un bacha. Le czar avait un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il eft de plus très-vraifemblable que le vifir ne fut pas inftruit de la difette que fouffraient les Ruffes. Le compte des vivres et des munitions n'eft pas communiqué à fon ennemi; on fe vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le temps qu'on fouffre le plus. Il n'y a point de transfuge entre les Turcs et les Ruffes; la différence des vêtemens, de la religion et du langage ne le permet pas. Ils ne connaiffent point comme nous la défertion; auffi le grand vifir ne favait pas au jufte dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, et qui cependant l'avait bien faite, crut que fon expédition était affez heureufe s'il remettait aux mains du grand feigneur les villes et les ports pour lefquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Ruffie l'armée victorieufe du général *Renne*, et s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le bofphore Cimmérien, la mer Noire à un prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au rifque d'une nouvelle bataille, qu'après tout le défefpoir pouvait gagner contre la force : il avait vu fes janiffaires repouffés la veille, et il y avait bien plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand. Telles furent fes raifons : ni les officiers de *Charles* qui étaient dans fon armée, ni le kan des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages fur les frontières

1711. de Russie et de Pologne; l'intérêt de *Charles XII* était de se venger du czar; mais le général, le premier ministre de l'empire ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétien, ni par l'amour du butin qui conduisait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une suspension d'armes, les Russes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *la Motraye* le rapporte, et comme *Norberg* le copie d'après lui. Le visir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, et c'est sur quoi *Poniatowski* insistait; mais il était, au fond, convenable à l'empire turc que la Pologne restât désunie et impuissante; ainsi cet article se réduisit à retirer les troupes russes des frontières. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille sequins : ce point fut long-temps débattu, et ne passa point.

Le visir demanda long-temps qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le roi de Suède s'était fait livrer *Patkul*. *Cantemir* se trouvait précisément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le czar avait fait à *Mazeppa* son procès criminel, et l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent point ainsi; ils ne connaissent ni les procès par contumace, ni les sentences publiques. Ces condamnations affichées et les exécutions en effigie sont d'autant moins en usage chez eux que leur loi leur défend les représentations humaines, de quelque genre qu'elles puissent être. Ils insistèrent en vain sur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au vice-chancelier *Schaffirof*.

" J'abandonnerai

„ J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain 1711.
„ qui s'étend jusqu'à Cursk; il me restera l'espérance
„ de le recouvrer : mais la perte de ma foi est irré-
„ parable, je ne peux la violer. Nous n'avons de
„ propre que l'honneur; y renoncer, c'est cesser d'être
„ monarque. „

Enfin le traité fut conclu et signé près du village, nommé Falksen, sur les bords du Pruth. On convint, dans le traité, qu'Azoph et son territoire seraient rendus avec les munitions et l'artillerie dont il était pourvu avant que le czar l'eût pris, en 1696, que le port de Taganrok, sur la mer de Zabache, serait démoli, ainsi que celui de Samara sur la rivière de ce nom, et d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, et cet article même fesait assez voir combien le visir était mécontent de lui. Il fut stipulé que ce prince ne serait point inquiété par le czar, s'il retournait dans ses Etats, et que d'ailleurs le czar et lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie.

Il est bien évident, par la rédaction singulière de cet article, que *Baltagi Mehemet* se souvenait des hauteurs de *Charles XII*. Qui sait même si ces hauteurs n'avaient pas incliné *Mehemet* du côté de la paix? La perte du czar était la grandeur de *Charles*, et il n'est pas dans le cœur humain de rendre puissans ceux qui nous méprisent. Enfin ce prince, qui n'avait pas voulu venir à l'armée du visir, quand il avait besoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtait toutes ses espérances allait être consommé. Le visir n'alla point à sa rencontre, et se contenta de lui envoyer deux bachas; il ne vint au devant de *Charles* qu'à quelque distance de sa tente.

1711. La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du viſir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le czar priſonnier, et de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille. *Si j'avais pris le czar*, dit-il, *qui aurait gouverné ſon empire?* Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué; et ces mots qu'il ajouta, *il ne faut pas que tous les rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand viſir avec l'éperon de ſes bottes. Le viſir, qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir; et en cela il était très-ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce monarque, dans ſa vie brillante et tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, et qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du czar et du ſien; car ce viſir, *Baltagi Mehemet*, avait été fendeur de bois dans le ſérail, comme ſon nom le ſignifie; et loin d'en rougir, il s'en feſait honneur, tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le ſultan et tout Conſtantinople furent d'abord très-contens de la conduite du viſir: on fit des réjouiſſances publiques une ſemaine entière; le kiaia de *Mehemet*, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraour, grand écuyer; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il paraît que *Norberg* connaiſſait peu le gouvernement

ottoman, puiſqu'il dit *que le grand ſeigneur ménageait ſon viſir, et que Baltagi Mehemet était à craindre.* Les janiſſaires ont été ſouvent dangereux aux ſultans ; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon maître, et *Mehemet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire que d'aſſurer, dans la même page, que les janiſſaires étaient irrités contre *Mehemet*, et que le ſultan craignait ſon pouvoir. 1711.

Le roi de Suède fut réduit à la reſſource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois s'occuper à faire préſenter au ſultan des mémoires et des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un miniſtre auprès de ſon maître. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le viſir *Mehemet* et contre tous ſes ſucceſſeurs : tantôt on s'adreſſait à la ſultane *Validé*, par une juive ; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme qui, ſe mêlant parmi les gardes du grand ſeigneur, contrefit l'inſenſé, afin d'attirer ſes regards, et de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres, *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de ſe voir retrancher ſon thaïm, c'eſt-à-dire, la ſubſiſtance que la générosité de la Porte lui fourniſſait par jour, et qui ſe montait à quinze cents livres, monnaie de France. Le grand viſir, au lieu de thaïm, lui dépêcha un ordre, en forme de conſeil, de ſortir de la Turquie.

Charles s'obſtina plus que jamais à reſter, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne, et dans l'empire ruſſe avec une armée ottomane. Perſonne n'ignore quelle fut enfin, en 1714, l'iſſue de ſon

1711. audace inflexible, comment il fe battit contre une armée de janiffaires, de fpahis et de tartares, avec fes fecrétaires, fes valets de chambre, fes gens de cuifine et d'écurie ; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreufe hofpitalité ; qu'il retourna enfuite déguifé en courrier dans fes Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que, s'il y a eu de la raifon dans fa conduite, cette raifon n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE II.

Suite de l'affaire du Pruth.

Il eft utile de rappeler ici un fait déjà raconté dans l'hiftoire de *Charles XII.* Il arriva, pendant la fufpenfion d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux tartares furprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, et vinrent les vendre à un officier des janiffaires; le vifir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux tartares. Comment accorder cette délicateffe fi févère avec la violation du droit des gens dans la perfonne de l'ambaffadeur *Tolftoy*, que le même grand vifir avait fait arrêter dans les rues de Conftantinople ? il y a toujours une raifon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi Mehemet* était piqué contre le kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix ; et il voulut lui faire fentir qu'il était le maître.

Le czar, après la paix fignée, fe retira par Yaffi jufque fur la frontière, fuivi d'un corps de huit mille

turcs, que le visir envoya non-seulement pour observer 1711.
la marche de l'armée russe, mais pour empêcher que les tartares vagabonds ne l'inquiétassent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en fesant démolir la forteresse de Samara et de Kamienska ; mais la reddition d'Azoph et la démolition de Taganrok souffrirent plus de difficultés : il fallait, aux termes du traité, distinguer l'artillerie et les munitions d'Azoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le czar y avait mises depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, et la Porte en fut justement irritée. Le sultan était impatient de recevoir les clefs d'Azoph ; le visir les promettait ; le gouverneur différait toujours. *Baltagi Mehemet* en perdit les bonnes grâces de son maître et sa place ; le kan des Tartares et ses autres ennemis prévalurent contre lui : il fut enveloppé dans la disgrâce de plusieurs bachas ; mais le grand seigneur, Novembre.
qui connaissait sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie ; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune, et sur-tout ce commandement dans Mytilène démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce visir avait été corrompu par l'argent du czar.

Norberg dit que le bostangi bachi qui vint lui redemander le bul de l'empire, et lui signifier son arrêt, le déclara *traître et désobéissant à son maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, et coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du roi de Suède.* Premièrement ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie : les ordres du sultan sont donnés en secret et

1711. exécutés en ſilence. Secondement, ſi le viſir avait été déclaré *traître*, *rebelle et corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne ſont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas aſſez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il eſt clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres miniſtres; ils devaient en ce cas implorer ſa faveur et prévenir ſes volontés: mais au contraire *Juſſuf Bacha*, aga des janiſſaires, qui ſuccéda à *Mehemet Baltagi* dans le viſiriat, penſa hautement comme ſon prédéceſſeur ſur la conduite de ce prince; loin de le ſervir, il ne ſongea qu'à ſe défaire d'un hôte dangereux; et quand *Poniatowski*, le confident et le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce viſir ſur ſa nouvelle dignité, il lui dit: *Païen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jeter dans la mer, une pierre au cou.*

Ce compliment, que le comte *Poniatowski* rapporte lui-même dans des mémoires qu'il fit à ma réquiſition, ne laiſſe aucun doute ſur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie paraît d'un homme paſſionné et mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'eſprit de parti, et parmi les menſonges politiques, tout ce qu'il avance ſans preuve touchant la prétendue corruption d'un grand viſir, c'eſt-à-dire, d'un homme qui diſpoſait de plus de ſoixante millions par an, ſans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le comte *Poniatowski* écrivit au roi *Staniſlas* immédiatement après la paix du Pruth: il reproche à *Baltagi Mehemet* ſon éloignement pour le

roi de Suède, ſon peu de goût pour la guerre, ſa facilité; mais il ſe garde bien de l'accuſer de corruption; il ſavait trop ce que c'eſt que la place d'un grand viſir, pour penſer que le czar pût mettre un prix à la trahiſon du vice-roi de l'empire ottoman. 1711.

Schaffirof et *Sheremetof*, demeurés en otage à Conſtantinople, ne furent point traités comme ils l'auraient été, s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, et d'avoir trompé le ſultan de concert avec le viſir; ils demeurèrent en liberté dans la ville, eſcortés de deux compagnies de janiſſaires.

L'ambaſſadeur *Tolſtoy* étant ſorti des ſept tours immédiatement après la paix du Pruth, les miniſtres d'Angleterre et de Hollande s'entremirent auprès du nouveau viſir pour l'exécution des articles.

Azoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démoliſſait les fortereſſes ſtipulées dans le traité. Quoique la Porte ottomane n'entre guère dans les différens des princes chrétiens, cependant elle était flattée alors de ſe voir arbitre entre la Ruſſie, la Pologne et le roi de Suède: elle voulait que le czar retirât ſes troupes de la Pologne, et délivrât la Turquie d'un voiſinage ſi dangereux; elle ſouhaitait que *Charles* retournât dans ſes Etats, afin que les princes chrétiens fuſſent continuellement diviſés: mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares déſiraient toujours la guerre, comme les artiſans veulent exercer leurs profeſſions lucratives. Les janiſſaires la ſouhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des miniſtres anglais et hollandais prévalurent contre le parti oppoſé.

1711. La paix du Pruth fut confirmée ; mais on ajouta, dans le nouveau traité, que le czar retirerait dans trois mois toutes ſes troupes de la Pologne, et que l'empereur turc renverrait inceſſamment *Charles XII*.

On peut juger, par ce nouveau traité, ſi le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment ſacrifié par le nouveau viſir *Juſſuf-Bacha*, ainſi que par *Baltagi Mehemet*. Ses hiſtoriens n'ont eu d'autre reſſource, pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuſer *Juſſuf* d'avoir été corrompu, ainſi que ſon prédéceſſeur. De pareilles imputations tant de fois renouvelées ſans preuve, ſont bien plutôt les cris d'une cabale impuiſſante que les témoignages de l'hiſtoire. L'eſprit de parti, obligé d'avouer les faits, en altère les circonſtances et les motifs ; et malheureuſement c'eſt ainſi que toutes les hiſtoires contemporaines parviennent falſifiées à la poſtérité, qui ne peut plus guère démêler la vérité du menſonge.

CHAPITRE III.

Mariage du czarovitz, et déclaration ſolennelle du mariage de Pierre avec Catherine qui reconnaît ſon frère.

CETTE malheureuſe campagne du Pruth fut plus funeſte au czar que ne l'avait été la bataille de Nerva : car, après Nerva, il avait ſu tirer parti de ſa défaite même, réparer toutes ſes pertes, et enlever l'Ingrie à *Charles XII ;* mais après avoir perdu, par le traité de

Falkſen avec le ſultan, ſes ports et ſes forteresſes ſur 1711.
les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire ſur la mer Noire. Il lui reſtait un champ aſſez vaſte pour ſes entrepriſes; il avait à perfectionner tous ſes établiſſemens en Ruſſie, ſes conquêtes ſur la Suède à pourſuivre, le roi *Auguſte* à raffermir en Pologne, et ſes alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré ſa ſanté; il fallut qu'il allât aux eaux de Carlsbad en Bohême; mais pendant qu'il prenait les eaux, il feſait attaquer la Poméranie, Stralſund était bloqué, et cinq petites villes étaient priſes.

La Poméranie eſt la province d'Allemagne la plus ſeptentrionale, bornée à l'Orient par la Pruſſe et la Pologne, à l'Occident par le Brandebourg, au Midi par le Meclenbourg, et au Nord par la mer Baltique: elle eut preſque de ſiècle en ſiècle différens maîtres. *Guſtave-Adolphe* s'en empara dans la fameuſe guerre de trente ans, et enfin elle fut cédée ſolennellement aux Suédois par le traité de Veſtphalie, à la réſerve de l'évêché de Camin et de quelques petites places ſituées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637; par conſéquent, ſuivant les lois de l'empire, la maiſon de Brandebourg avait un droit évident ſur cette province; mais la néceſſité, la première des lois, l'emporta dans le traité d'Oſnabruck ſur les pactes de famille, et depuis ce temps la Poméranie preſque toute entière avait été le prix de la valeur ſuédoiſe.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle poſſédait en

1711. Allemagne; il fallait, pour remplir ce dessein, s'unir avec les électeurs de Brandebourg et d'Hanovre, et avec le Danemarck. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, et tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

25 octobre. Pendant ce temps-là même, il maria dans Torgau son fils *Alexis* avec la princesse de *Volfenbuttel*, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*; mariage qui fut depuis si funeste, et qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapoukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils, *Alexis Petrovitz*, né le 1er mars 1690, était dans sa vingt-deuxième année. Ce prince n'était pas encore connu en Europe. Un ministre, dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit, dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 auguste 1711, „ que ce prince était grand et bien fait, qu'il ressem- „ blait beaucoup à son père, qu'il avait le cœur „ bon, qu'il était plein de piété, qu'il avait lu cinq „ fois l'écriture sainte, qu'il se plaisait fort à la lecture „ des anciennes histoires grecques : il lui trouve „ l'esprit étendu et facile; il dit que ce prince sait „ les mathématiques, qu'il entend bien la guerre, la „ navigation, la science de l'hydraulique, qu'il sait „ l'allemand, qu'il apprend le français; mais que „ son père n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on appelle „ ses exercices. „

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit quelque temps après de ce fils infortuné :

nous verrons avec quelle douleur ſon père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce miniſtre admire en lui. 1711.

C'eſt à la poſtérité à décider entre un étranger qui peut juger légèrement ou flatter le caractère d'*Alexis*, et un père qui a cru devoir ſacrifier les ſentimens de la nature au bien de ſon empire. Si le miniſtre n'a pas mieux connu l'eſprit d'*Alexis* que ſa figure, ſon témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand et bien fait ; les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg diſent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine, ſa belle-mère, n'aſſiſta point à ce mariage ; car, quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point reconnue ſolennellement en cette qualité, et le titre d'*alteſſe* qu'on lui donnait à la cour du czar lui laiſſait encore un rang trop équivoque, pour qu'elle ſignât au contrat, et pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à ſa dignité d'épouſe du czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn 1712.
dans la Pruſſe polonaiſe. Le czar envoya d'abord les Janvier.
deux nouveaux époux à Volſenbuttel, et reconduiſit bientôt la czarine à Pétersbourg avec cette rapidité et cette ſimplicité d'appareil qu'il mettait dans tous ſes voyages.

Ayant fait le mariage de ſon fils, il déclara plus ſolennellement le ſien, et le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut auſſi auguſte qu'on peut la rendre 19 février.
dans un pays nouvellement créé, dans un temps où les finances étaient dérangées par la guerre ſoutenue contre les Turcs, et par celle qu'on feſait encore au roi de Suède. Le czar ordonna ſeul la fête, et y travailla lui-même ſelon ſa coutume. Ainſi *Catherine* fut

1712. reconnue publiquement czarine, pour prix d'avoir ſauvé ſon époux et ſon armée.

Les acclamations avec leſquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient ſincères : mais les applaudiſſemens des ſujets aux actions d'un prince abſolu ſont toujours ſuſpects : ils furent confirmés par tous les eſprits ſages de l'Europe, qui virent avec plaiſir, preſque dans le même temps, d'un côté l'héritier de cette vaſte monarchie, n'ayant de gloire que celle de ſa naiſſance, marié à une princeſſe ; et de l'autre un conquérant, un légiſlateur partageant publiquement ſon lit et ſon trône avec une inconnue, captive à Marienbourg, et qui n'avait que du mérite. L'approbation même eſt devenue plus générale, à meſure que les eſprits ſe ſont plus éclairés par cette ſaine philoſophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philoſophie ſublime et circonſpecte, qui apprend à ne donner que des reſpects extérieurs à toute eſpèce de grandeur et de puiſſance, et à réſerver les reſpects véritables pour les talens et pour les ſervices.

Je dois fidèlement rapporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du comte de *Baſſevitz*, conſeiller aulique à Vienne, et long-temps miniſtre de Holſtein à la cour de Ruſſie. C'était un homme de mérite, plein de droiture et de candeur, et qui a laiſſé en Allemagne une mémoire précieuſe. Voici ce qu'il dit dans ſes lettres : „ La czarine avait été non-ſeulement néceſſaire à „ la gloire de *Pierre*, mais elle l'était à la conſer- „ vation de ſa vie. Ce prince était malheureuſement „ ſujet à des convulſions douloureuſes, qu'on

„ croyait être l'effet d'un poiſon qu'on lui avait 1712.
„ donné dans ſa jeuneſſe. *Catherine* ſeule avait
„ trouvé le ſecret d'apaiſer ſes douleurs par des
„ ſoins pénibles et des attentions recherchées dont
„ elle ſeule était capable, et ſe donnait toute entière
„ à la conſervation d'une ſanté auſſi précieuſe à
„ l'Etat qu'à elle-même. Ainſi le czar, ne pouvant
„ vivre ſans elle, la fit compagne de ſon lit et de ſon
„ trône. „ Je me borne à rapporter ſes propres paroles.

La fortune qui, dans cette partie du monde, avait produit tant de ſcènes extraordinaires à nos yeux, et qui avait élevé l'impératrice *Catherine*, de l'abaiſſement et de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la ſervit encore ſingulièrement quelques années après la ſolennité de ſon mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuſcrit curieux d'un homme qui était alors au ſervice du czar, et qui parle comme témoin.

„ Un envoyé du roi *Auguſte*, à la cour du czar,
„ retournant à Dreſde par la Courlande, entendit
„ dans un cabaret un homme qui paraiſſait dans la
„ misère, et à qui on feſait l'accueil inſultant que cet
„ état n'inſpire que trop aux hommes. Cet inconnu
„ piqué dit qu'on ne le traiterait pas ainſi s'il pouvait
„ parvenir à être préſenté au czar, et que peut-être
„ il aurait dans ſa cour de plus puiſſantes protections
„ qu'on ne penſait.

„ L'envoyé du roi *Auguſte*, qui entendit ce diſcours,
„ eut la curioſité d'interroger cet homme, et ſur
„ quelques réponſes vagues qu'il en reçut, l'ayant
„ conſidéré plus attentivement, il crut démêler dans
„ ſes traits quelques reſſemblances avec l'impératrice.

1712. „ Il ne put s'empêcher, quand il fut à Drefde, „ d'en écrire à un de fes amis à Pétersbourg. La „ lettre tomba dans les mains du czar, qui envoya „ ordre au prince *Repnin*, gouverneur de Riga, de „ tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé „ dans la lettre. Le prince *Repnin* fit partir un homme „ de confiance pour Mittau en Courlande; on décou- „ vrit l'homme; il s'appelait *Charles Scavronski*; il „ était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort „ dans les guerres de Pologne, et qui avait laiffé „ deux enfans au berceau, un garçon et une fille. „ L'un et l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on „ peut recevoir de la nature dans l'abandon général „ de toutes chofes. *Scavronski*, féparé de fa fœur dès „ la plus tendre enfance, favait feulement qu'elle „ avait été prife dans Marienbourg, en 1704, et la „ croyait encore auprès du prince *Menzikoff*, où il „ penfait qu'elle avait fait quelque fortune.

„ Le prince *Repnin*, fuivant les ordres exprès de „ fon maître, fit conduire à Riga *Scavronski*, fous „ prétexte de quelque délit dont on l'accufait; on fit „ contre lui une efpèce d'information, et on l'envoya „ fous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le „ bien traiter fur la route.

„ Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena „ chez un maître-d'hôtel du czar, nommé *Shepleff*. „ Ce maître-d'hôtel, inftruit du rôle qu'il devait „ jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières „ fur fon état, et lui dit enfin que l'accufation qu'on „ avait intentée contre lui à Riga était très-grave, „ mais qu'il obtiendrait juftice, qu'il devait préfenter „ une requête à fa majefté, qu'on drefferait cette

» requête en ſon nom, et qu'on ferait en ſorte qu'il 1712.
» pût la lui donner lui-même.

» Le lendemain le czar alla dîner chez *Shepleff*; » on lui préſenta *Scavronski* : ce prince lui fit beaucoup de queſtions, et demeura convaincu, par la naïveté de ſes réponſes, qu'il était le propre frère de la czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponſes que fit *Scavronski* aux queſtions du czar ſe trouvaient conformes à ce que ſa femme lui avait dit de ſa naiſſance et des premiers malheurs de ſa vie.

» Le czar, ne doutant plus de la vérité, propoſa le lendemain à ſa femme d'aller dîner avec lui chez ce même *Shepleff* : il fit venir, au ſortir de table, ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage ; le czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel ſa mauvaiſe fortune l'avait accoutumé. »

Il l'interrogea encore devant ſa femme. Le manuſcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots : *Cet homme eſt ton frère : allons, Charles, baiſe la main de l'impératrice, et embraſſe ta ſœur.*

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, et que lorſqu'elle eut repris ſes ſens, le czar lui dit : *Il n'y a là rien que de ſimple ; ce gentilhomme eſt mon beau-frère ; s'il a du mérite, nous en ferons quelque choſe, s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me ſemble qu'un tel diſcours montre autant de grandeur que de ſimplicité, et que cette grandeur eſt très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* reſta

1712. long-temps chez *Shepleff*, qu'on lui aſſigna une penſion conſidérable, et qu'il vécut très-retiré. Il ne pouſſe pas plus loin le récit de cette aventure, qui ſervit ſeulement à découvrir la naiſſance de *Catherine* : mais on ſait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épouſa une fille de qualité, et qu'il eut deux filles mariées à des premiers ſeigneurs de Ruſſie. Je laiſſe au peu de perſonnes qui peuvent être inſtruites de ces détails, à démêler ce qui eſt vrai dans cette aventure, et ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuſcrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ſes lecteurs, puiſque ſon mémoire n'était point deſtiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il ſe peut qu'il ſe trompe ſur quelques circonſtances, mais le fonds paraît très-vrai ; car, ſi ce gentilhomme avait ſu qu'il était frère d'une perſonne ſi puiſſante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour ſe faire reconnaître. Cette reconnaiſſance, toute ſingulière qu'elle paraît, n'eſt pas ſi extraordinaire que l'élévation de *Catherine* : l'une et l'autre ſont une preuve frappante de la deſtinée, et peuvent ſervir à nous faire ſuſpendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité, moins oppoſés peut-être à l'ordre commun des choſes que toute l'hiſtoire de cette impératrice.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de ſon fils et le ſien ne furent pas des divertiſſemens paſſagers qui épuiſent le tréſor, et dont le ſouvenir reſte à peine. Il acheva la fonderie des canons et les bâtimens de l'amirauté ; les grands chemins furent perfectionnés ; de nouveaux vaiſſeaux furent conſtruits ;

il

il creuſa des canaux ; la bourſe et les magaſins furent achevés, et le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans ſa vigueur. Il ordonna que le ſénat de Moſcou fût tranſporté à Pétersbourg ; ce qui s'exécuta au mois d'avril 1712. Par-là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Pluſieurs priſonniers ſuédois furent employés aux embelliſſemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite. 1712.

CHAPITRE IV.

PRISE DE STETIN.

Deſcente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIERRE ſe voyant heureux dans ſa maiſon, dans ſon gouvernement, dans ſes guerres contre *Charles XII*, dans ſes négociations avec tous les princes qui voulaient chaſſer les Suédois du continent, et les renfermer pour jamais dans la preſqu'île de la Scandinavie, portait toutes ſes vues ſur les côtes occidentales du nord de l'Europe, et oubliait les Palus-Méotides et la mer Noire. Les clefs d'Azoph, long-temps refuſées au bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand ſeigneur, avaient été enfin rendues ; et malgré tous les ſoins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ſes partiſans à la cour ottomane, malgré même pluſieurs démonſtrations d'une nouvelle guerre, la Ruſſie et la Turquie étaient en paix.

1712. *Charles XII* restait toujours obstinément à Bender, et fesait dépendre sa fortune et ses espérances du caprice d'un grand visir, tandis que le czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Danemarck et l'Hanovre, était prêt à faire déclarer la Prusse, et réveillait la Pologne et la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, et le czar, et les rois de Pologne, de Danemarck et de Prusse, et l'électeur d'Hanovre, devenu bientôt après roi d'Angleterre, et l'empereur d'Allemagne, qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, et en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède possédait encore en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier roi de Prusse, *Frédéric*, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une puissance prépondérante : ni *Charles*, ni personne, ne pouvait prévoir que le petit royaume de Prusse presque désert, et l'électorat de Brandebourg deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement ; et résolu de rompre plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer et sur terre. Ses Etats étaient presque épuisés d'hommes et d'argent, cependant on obéit : le sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de

ligne ; on arma des milices ; chaque habitant devint soldat. Le courage et la fierté de *Charles XII* semblèrent animer tous ses sujets, presque aussi malheureux que leur maître. 1712.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi *Stanislas* sur le trône ; son espérance d'engager la Porte ottomane à soutenir ce parti, et de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cents mille hommes à son secours, sous prétexte que le czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues ; et les Russes, les Danois, les Saxons, étaient en Poméranie. *Pierre* mena son épouse à cette expédition. Déjà le roi de Danemarck s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brême ; les armées russe, saxonne et danoise, étaient devant Stralsund. Septembre.

Ce fut alors que le roi *Stanislas*, voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le trône de Pologne, et tout en confusion par l'absence obstinée de *Charles XII*, assembla les généraux suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule et dernière ressource de la Suède dans ces provinces. Octobre.

Il leur proposa un accommodement avec le roi *Auguste*, et offrit d'en être la victime. Il leur parla en français : voici les propres paroles dont il se servit,

1712. et qu'il leur laiſſa par un écrit que ſignèrent neuf officiers généraux, entre leſquels il ſe trouvait un *Patkul*, couſin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII* avait fait expirer ſur la roue.

„ J'ai ſervi juſqu'ici d'inſtrument à la gloire des „ armes de la Suède; je ne prétends pas être le „ ſujet funeſte de leur perte. Je me déclare de ſacri- „ fier ma couronne (*f*) et mes propres intérêts à la „ conſervation de la perſonne ſacrée du roi, ne „ voyant pas humainement d'autre moyen pour le „ retirer de l'endroit où il ſe trouve. „

Ayant fait cette déclaration, il ſe diſpoſa à partir pour la Turquie, dans l'eſpérance de fléchir l'opiniâtreté de ſon bienfaiteur, et de le toucher par ce ſacrifice. Sa mauvaiſe fortune le fit arriver en Beſſarabie, préciſément dans le temps même que *Charles*, après avoir promis au ſultan de quitter ſon aſile, et ayant reçu l'argent et l'eſcorte néceſſaire pour ſon retour, mais s'étant obſtiné à reſter, et à braver les Turcs et les Tartares, ſoutint contre une armée entière, aidé de ſes ſeuls domeſtiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs, pouvant aiſément le tuer, ſe contentèrent de le prendre priſonnier. *Staniſlas*, arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même; ainſi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce temps où toute l'Europe était troublée, et où la France achevait contre une partie de l'Europe

(*f*) On a cru devoir laiſſer la déclaration du roi *Staniſlas* telle qu'il la donna, mot pour mot: il y a des fautes de langue; *je me déclare de ſacrifier* n'eſt pas français; mais la pièce en eſt plus authentique, et n'en eſt pas moins reſpectable.

une guerre non moins funeſte, pour mettre ſur le trône d'Eſpagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, et la victoire que le maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, ſauva cet Etat de ſes autres ennemis. La France était depuis un ſiècle l'alliée de la Suède; il importait que ſon alliée ne fût pas privée de ſes poſſeſſions en Allemagne. *Charles* trop éloigné ne ſavait pas même encore à Bender ce qui ſe paſſait en France. 1712.

La régence de Stockholm haſarda de demander de l'argent à la France épuiſée, dans un temps où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ſes domeſtiques. Elle fit partir un comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réuſſir. *Sparre* vint à Verſailles, et repréſenta au marquis de *Torcy* l'impuiſſance où l'on était de payer la petite armée ſuédoiſe qui reſtait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prête à ſe diſſiper faute de paye, que le ſeul allié de la France allait perdre des provinces dont la conſervation était néceſſaire à la balance générale; qu'à la vérité *Charles XII*, dans ſes victoires, avait trop négligé le roi de France, mais que la généroſité de *Louis XIV* était auſſi grande que les malheurs de *Charles*. Le miniſtre français fit voir au ſuédois l'impuiſſance où l'on était de ſecourir ſon maître, et *Sparre* déſeſpérait du ſuccès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* déſeſpérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier, nommé *Samuel Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieuſe, tant par les remiſes de la cour dans les pays étrangers que par d'autres entrepriſes; c'était un homme enivré d'une eſpèce de gloire rarement attachée à ſa profeſſion,

1712. qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, et qui savait que tôt ou tard le ministère de France rendait avec avantage ce qu'on hasardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, et au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* six cents mille livres; après quoi il alla chez le ministre, marquis de *Torcy*, et lui dit : „ J'ai donné en votre „ nom deux cents mille écus à la Suède; vous me „ les ferez rendre quand vous pourrez. „

9 décembre. Le comte de *Steinbock*, général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner; et n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant d'être enveloppé par trois armées de russes, de danois, de saxons, il demanda une armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il fallait au moins gagner du temps, et sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courrier à Bender, pour représenter au roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires, et de ses troupes, et pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cette armistice qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courrier était parti, et *Stanislas* ne l'était pas encore quand *Steinbock* reçut ces deux cents mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée; il eut des munitions, des recrues; il se vit à la tête de douze mille hommes, et renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steinbok* qui, en 1710, après la

défaite de Pultava, avait vengé la Suède ſur les Danois, 1712.
dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie : il avait marché contre eux avec de ſimples milices qui n'avaient que des cordes pour bandoulières, et avait remporté une victoire complète. Il était, comme tous les autres généraux de *Charles XII*, actif et intrépide ; mais ſa valeur était ſouillée par la férocité. C'eſt lui qui après un combat contre les Ruſſes, ayant ordonné qu'on tuât tous les priſonniers, aperçut un officier polonais du parti du czar, qui ſe jetait à l'étrier de *Staniſlas*, et que ce prince tenait embraſſé pour lui ſauver la vie ; *Steinbock* le tua d'un coup de piſtolet entre les bras du prince, comme il eſt rapporté dans la vie de *Charles XII :* et le roi *Staniſlas* a dit à l'auteur qu'il aurait caſſé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par ſon reſpect et par ſa reconnaiſſance pour le roi de Suède.

Le général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Viſmar, aux Ruſſes, aux Saxons, et aux Danois réunis. Il ſe trouva vis-à-vis l'armée danoiſe et ſaxonne qui précédait les Ruſſes éloignés de trois lieues. Le czar envoie trois courriers coup ſur coup au roi de Danemarck, pour le prier de l'attendre, et pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois ſans être ſupérieur en forces. Le roi de Danemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait ſûre : il s'avança contre les Suédois, et les attaqua près d'un endroit nommé Gadebesck. On vit encore à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois et les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, et tombaient morts percés de coups.

1712. *Steinbock* remporta la victoire avant que les Ruſſes puſſent arriver à portée du champ de bataille; il reçut quelques jours après la réponſe du roi ſon maître qui condamnait toute idée d'armiſtice; il diſait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuſe qu'en cas qu'elle fût réparée; et que, fort ou faible, il fallait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut ſemblable à celle qui avait conſolé un moment le roi *Auguſte*, quand, dans le cours de ſes infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguſte*, et celle de Gadebesck recula ſeulement la perte de *Steinbock* et de ſon armée.

Le roi de Suède, en apprenant la victoire de *Steinbock*, crut ſes affaires rétablies : il ſe flatta même de faire déclarer l'empire ottoman, qui menaçait encore le czar d'une nouvelle guerre; et dans cette eſpérance il ordonna à ſon général *Steinbock* de ſe porter en Pologne, croyant toujours, au moindre ſuccès, que le temps de Nerva, et ceux où il feſait des lois, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, et par ſa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebesck fut d'aller réduire en cendres, pendant la nuit, la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans et de manufacturiers; ville ſans défenſe, qui, n'ayant point pris les armes, ne devait point être ſacrifiée : elle fut entièrement détruite; pluſieurs habitans expirèrent dans les flammes; d'autres échappés nus à l'incendie,

vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid et de fatigues aux portes de Hambourg. (g) Tel a été souvent le sort de plusieurs milliers d'hommes pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Russes, les Danois, les Saxons, le poursuivirent si vivement après sa victoire, qu'il fut obligé de demander un asile dans Tonninge, forteresse du Holstein, pour lui et pour son armée. 1712.

Le pays de Holstein était alors un des plus dévastés du Nord, et son souverain, un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de *Charles XII*; c'était pour son père, beau-frère de ce monarque, que *Charles* avait porté ses armes jusque dans Copenhague, avant la bataille de Nerva; c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les ducs de Holstein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays est en partie le berceau des Cimbres, et de ces anciens Normands qui conquirent la Neustrie en France, l'Angleterre entière, Naples et Sicile. On ne peut être aujourd'hui moins en état de faire des conquêtes que l'est cette partie de l'ancienne Chersonèse Cimbrique : deux petits duchés la composent; Slesvick appartenant au roi de Danemarck et au duc en commun; Gottorp, au duc de Holstein seul. Slesvick est une principauté souveraine; Holstein est membre de l'empire d'Allemagne qu'on appelle empire romain.

Le roi de Danemarck et le duc de Holstein-Gottorp étaient de la même maison; mais le duc, neveu de *Charles XII*, et son héritier présomptif, était né

(g) Le chapelain confesseur *Norberg* dit froidement dans son histoire, que le général *Steinbock* ne mit le feu à la ville que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

1712. l'ennemi du roi de Danemarck qui accablait ſon enfance. Un frère de ſon père, évêque de Lubec, adminiſtrateur des Etats de cet infortuné pupille, ſe voyait entre l'armée ſuédoiſe qu'il n'oſait ſecourir, et l'armée ruſſe, danoiſe et ſaxonne qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de ſauver les troupes de *Charles XII*, ſans choquer le roi de Danemarck devenu maître du pays, dont il épuiſait toute la ſubſtance.

L'évêque adminiſtrateur de Holſtein était entièrement gouverné par ce faux baron de *Gortz*, (*h*) le plus délié et le plus entreprenant des hommes, d'un eſprit vaſte et fécond en reſſources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, auſſi inſinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets; ſachant plaire, ſachant perſuader, et entraînant les eſprits par la chaleur de ſon génie, après les avoir gagnés par la douceur de ſes paroles. Il eut depuis ſur *Charles XII* le même aſcendant qui lui ſoumettait l'évêque adminiſtrateur du Holſtein, et l'on ſait qu'il paya de ſa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible et le plus opiniâtre ſouverain qui jamais ait été ſur le trône.

1713. 21 janvier. *Gortz* (*i*) s'aboucha ſecrètement à Uſum avec *Steinbock*, et lui promit qu'il lui livrerait la forteresse de Tonninge, ſans compromettre l'évêque adminiſtrateur, ſon maître; et dans le même temps il fit aſſurer le roi de Danemarck qu'on ne la livrerait pas. C'eſt ainſi que preſque toutes les négociations ſe conduiſent; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des miniſtres

(*h*) Nous prononçons *Gueurts*.
(*i*) Mémoires ſecrets de *Baſſevitz*.

consistant uniquement dans le succès, et l'honneur des particuliers dans l'observation de leurs paroles. 1713.

Steinbock se présenta devant Tonninge; le commandant de la ville refuse de lui ouvrir les portes: ainsi on met le roi de Danemarck hors d'état de se plaindre de l'évêque administrateur; mais *Gortz* fait donner un ordre, au nom du duc mineur, de laisser entrer l'armée suédoise dans Tonninge. Le secrétaire du cabinet, nommé *Stamke*, signe le nom du duc de Holstein : par-là *Gortz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encore le droit de donner ses ordres: il sert à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait se faire valoir, et l'évêque administrateur son maître, qui paraît ne pas consentir à l'admission de l'armée suédoise. Le commandant de Tonninge aisément gagné livra la ville aux Suédois, et *Gortz* se justifia comme il put auprès du roi de Danemarck, en protestant que tout avait été fait malgré lui.

L'armée suédoise, (*k*) retirée en partie dans la ville, et en partie sous son canon, ne fut pas pour cela sauvée : le général *Steinbock* fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ seize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut stipulé que *Steinbock*, ses officiers et soldats pourraient être rançonnés ou échangés; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire; c'est une bien petite somme, cependant on ne put la trouver, et *Steinbock* resta captif à Copenhague jusqu'à sa mort.

(*k*) Mémoires de *Steinbock*.

1713. Les Etats de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Danemarck, pour prix de l'abus que *Gortz* avait fait de ſon nom ; les malheurs de *Charles XII* retombaient ſur toute ſa famille.

Gortz voyant ſes projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confuſion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne.

Le roi de Danemarck était près d'entrer dans Tonninge. *George*, électeur de Hanovre, voulait avoir les duchés de Brême et de Verden avec la ville de Stade. Le nouveau roi de Pruſſe, *Frédéric-Guillaume*, jetait la vue ſur Stein. *Pierre I* ſe diſpoſait à ſe rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII*, hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager : comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité ? *Gortz* négocia en même temps avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour et nuit d'une province à une autre ; il engagea le gouverneur de Brême et de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur de Hanovre en ſéqueſtre, afin que les Danois ne les priſſent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du roi de Pruſſe qu'il ſe chargerait conjointement avec le Holſtein du ſéqueſtre de Stetin et de Viſmar ; moyennant quoi le roi de Danemarck laiſſerait le Holſtein en paix, et n'entrerait pas dans Tonninge. C'était aſſurément un étrange ſervice à rendre à *Charles XII* que de mettre ſes places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Gortz*, en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour

quelque temps; il espérait qu'ensuite il pourrait faire déclarer l'Hanovre et le Brandebourg en faveur de la Suède : il fesait entrer dans ses vues le roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient besoin de la paix: enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de *Charles XII* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, et d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'etait nullement autorisé lui-même par *Charles XII.* 1713

Tel a été ce *Gortz* que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vu des premiers ministres de grands Etats, comme un *Oxenstiern*, un *Richelieu*, un *Albéroni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le conseiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouie.

Il réussit d'abord : il fit un traité avec le roi de Prusse, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stetin en séquestre, à conserver à *Charles XII* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Gortz* fit proposer au gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le suédois, gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le holstenois, gouverneur de Tonninge: mais les officiers de *Charles XII* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps et sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courrier Juin.

1713. trouva *Charles XII* captif à Démirtash, après ſon aventure de Bender. On ne ſavait alors ſi *Charles* ne reſterait pas priſonnier des Turcs toute ſa vie, ſi on ne le reléguerait pas dans quelque île de l'Archipel ou de l'Aſie. *Charles* de ſa priſon manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il fallait mourir plutôt que de plier ſous ſes ennemis; et lui ordonna d'être auſſi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gortz, voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait ſes meſures, et ne voulait entendre parler ni de neutralité, ni de ſéqueſtre, ſe mit dans la tête non-ſeulement de faire ſéqueſtrer cette ville de Stetin, mais encore Stralſund; et il trouva le ſecret de faire avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralſund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuiſſance des Suédois de garder ces places ſans argent et ſans armée, pendant que le roi était captif en Turquie; et il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces ſéqueſtres. Le Danemarck lui-même ſe prêtait enfin aux négociations de *Gortz :* il gagna abſolument l'eſprit du prince *Menzikoff*, général et favori du czar : il lui perſuada qu'on pourrait céder le Holſtein à ſon maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holſtein dans la mer Baltique, entrepriſe ſi conforme au goût de ce fondateur, et ſur-tout d'obtenir une puiſſance nouvelle, en voulant bien être un des princes de l'empire d'Allemagne, et en acquérant aux diètes de Ratisbonne un droit de ſuffrage qui ſerait toujours ſoutenu par le droit des armes.

On ne peut ni ſe plier en plus de manières, ni

prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant *Mayerfeld* à la remettre en séquestre ; et il osait ainsi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, et à qui en effet il ne plut que trop dans la suite, pour son malheur. 1713.

Quand le roi de Prusse vit qu'une armée russe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, et ne restât à la Russie. C'était où *Gortz* l'attendait. Le prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le roi de Prusse ; il fit parler ensuite au gouverneur de la place : *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au roi de Prusse qui la rendra au roi votre maître* ? Le commandant se laissa enfin persuader ; il se rendit. *Menzikoff* entra dans la place, et moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Prusse qui, pour la forme, y laissa entrer deux bataillons de Holstein, et qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le second roi de Prusse, successeur d'un roi faible et prodigue, jeta les fondemens de la grandeur où son pays parvint dans la suite par la discipline militaire et par l'économie.

Le baron de *Gortz*, qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu'ils renonçassent à s'emparer de Tonninge : il manqua ce qui paraissait être son premier but, mais il réussit à tout le reste, et

1713. ſur-tout à devenir un perſonnage important dans le Nord, ce qui était en effet ſa vue principale.

Septembre. Déjà l'électeur d'Hanovre s'était aſſuré de Brême et de Verden dont *Charles XII* était dépouillé; les Saxons étaient devant ſa ville de Viſmar; Stetin était entre les mains du roi de Pruſſe; les Ruſſes allaient aſſiéger Stralſund avec les Saxons, et ceux-ci étaient déjà dans l'île de Rugen; le czar, au milieu de tant de négociations, était deſcendu en Finlande pendant qu'on diſputait ailleurs ſur la neutralité et ſur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralſund, abandonnant le reſte à ſes alliés, et au prince *Menzikoff*, il s'était embarqué, dans le mois de mai, ſur la mer Baltique; et montant un vaiſſeau de cinquante canons, qu'il avait fait conſtruire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, ſuivi de quatre-vingt-douze galères, et de cent dix demi-galères, qui portaient ſeize mille combattans.

22 mai. La deſcente ſe fit à Elſinford, qui eſt dans la partie la plus méridionale de cette froide et ſtérile contrée, par le ſoixante et unième degré.

Cette deſcente réuſſit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on deſcendit par un autre: on mit les troupes à terre, et l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, et fut maître de toute la côte. Il ne paraiſſait pas que les Suédois euſſent déſormais aucune reſſource; car c'était dans ce temps-là même que l'armée ſuédoiſe, commandée par *Steinbock*, ſe rendait priſonnière de guerre.

Tous ces déſaſtres de *Charles XII* furent ſuivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie; et enfin

enfin le roi *Stanislas* et *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie; cependant il n'était pas encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée ottomane, de remettre *Stanislas* sur le trône, et de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE V.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII dans ses Etats.

PIERRE, suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnait l'établissement de sa marine, fesait venir douze 1714.
mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune et à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers et des vues opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède sur les golfes de Finlande et de Bothnie.

L'un de ses généraux de terre, le prince *Gallitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford, où le czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres, vers le bourg de Tavastus : c'était un poste qui couvrait la Bothnie. Quelques régimens suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille ; les Russes la gagnèrent entièrement; ils dissipèrent toute l'armée 13 mars.
suédoise, et pénétrèrent jusqu'à Vasa : de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieues de pays.

Il restait aux Suédois une armée navale avec

1714. laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis long-temps de ſignaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, et avait raſſemblé une flotte de ſeize vaiſſeaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'île d'Aland, et les autres îles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte ſuédoiſe. Cette flotte était plus forte en grands vaiſſeaux que la ſienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'au travers des rochers. C'était une ſupériorité que le czar ne devait qu'à ſon génie. Il ſervait dans ſa flotte en qualité de contre-amiral, et recevait les ordres de l'amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'île d'Aland, qui n'eſt éloignée de la Suède que de douze lieues. Il fallait paſſer à la vue de la flotte des Suédois: ce deſſein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le paſſage ſous le canon ennemi qui ne plongeait pas aſſez. On entra dans Aland; et comme cette côte eſt hériſſée d'écueils preſque tout entière, le czar fit tranſporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, et on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de Hango, où étaient ſes gros vaiſſeaux. *Erenſchild*, contre-amiral des Suédois, crut qu'il allait prendre aiſément, ou couler à fond ces quatre-vingts galères; il avança de ce côté pour les reconnaître: mais il fut reçu avec un feu ſi vif qu'il vit tomber preſque tous ſes ſoldats et tous ſes matelots. On lui prit les
8 auguſte. galères et les prames qu'il avait amenées, et le vaiſſeau qu'il montait; il ſe ſauvait dans une chaloupe, mais il y fut bleſſé: enfin obligé de ſe rendre, on l'amena ſur la galère où le czar manœuvrait lui-même.

Le reſte de la flotte ſuédoiſe regagna la Suède. On fut conſterné dans Stockholm, et on ne s'y croyait pas en ſureté. 1714.

Pendant ce temps-là même le colonel *Schauvalow Neushlof* attaquait la ſeule fortereſſe qui reſtait à prendre ſur les côtes occidentales de la Finlande, et la ſoumettait au czar, malgré la plus opiniâtre réſiſtance.

Cette journée d'Aland fut, aprés celle de Pultava, la plus glorieuſe de la vie de *Pierre*. Maître de la Finlande dont il laiſſa le gouvernement au prince *Gallitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, et plus reſpecté que jamais de ſes alliés, il retourna dans Pétersbourg quand la ſaiſon, devenue très-orageuſe, ne lui permit plus de reſter ſur les mers 15 ſeptemb. de Finlande et de Bothnie. Son bonheur voulut encore qu'en arrivant dans ſa nouvelle capitale, la czarine accoucha d'une princeſſe, mais qui mourut un an après. Il inſtitua l'ordre de Ste Catherine en l'honneur de ſon épouſe, et célébra la naiſſance de ſa fille par une entrée triomphale. C'était, de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ſes peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronſlot neuf galères ſuédoiſes, ſept prames remplies de priſonniers, et le vaiſſeau du contre-amiral *Erenſchild*.

Le vaiſſeau amiral de Ruſſie était chargé de tous les canons, des drapeaux et des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe, que le czar avait deſſiné ſelon ſa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ſes victoires : les vainqueurs paſsèrent ſous cet arc

1714. triomphal; l'amiral *Apraxin* marchait à leur tête, ensuite le czar en qualité de contre-amiral, et tous les autres officiers selon leur rang: on les présenta tous au vice-roi *Komadonoski* qui dans ces cérémonies représentait le maître de l'empire. Ce vice-czar distribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les soldats et les matelots en eurent d'argent. Les suédois prisonniers passèrent sous l'arc de triomphe, et l'amiral *Erenschild* suivait immédiatement le czar son vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar était, l'amiral *Apraxin* lui présenta le contre-amiral *Pierre*, qui demanda à être vice-amiral pour prix de ses services: on alla aux voix, et l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les assistans, et qui inspirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie et celui de la gloire, le czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la dernière postérité.

„ Mes frères, est-il quelqu'un de vous qui eût pensé, „ il y a vingt ans, qu'il combattrait avec moi sur la „ mer Baltique, dans des vaisseaux construits par „ vous-mêmes, et que nous serions établis dans ces „ contrées conquises par nos fatigues et par notre „ courage?..... On place l'ancien siége des sciences „ dans la Gréce; elles s'établirent ensuite dans l'Italie, „ d'où elles se répandirent dans toutes les parties de „ l'Europe: c'est à présent notre tour, si vous voulez „ seconder mes desseins, en joignant l'étude à l'obéissance. Les arts circulent dans le monde, comme le „ sang dans le corps humain; et peut-être ils établiront leur empire parmi nous pour retourner dans

„ la Grèce, leur ancienne patrie. J'ofe efpérer que 1714.
„ nous ferons un jour rougir les nations les plus
„ civilifées, par nos travaux et par notre folide
„ gloire. „

C'eft-là le précis véritable de ce difcours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions, mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente eft d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur et légiflateur de fon empire.

Les vieux boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens ufages que d'admiration pour la gloire de leur maître; mais les jeunes en furent touchés jufqu'aux larmes.

Ces temps furent encore fignalés par l'arrivée des ambaffadeurs ruffes qui revinrent de Conftantinople, avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambaffadeur de Perfe était arrivé quelque temps 15 décemb. auparavant de la part de *Cha-Uffin;* il avait amené au czar un éléphant et cinq lions. Il reçut en même temps une ambaffade du kan des Usbeks, *Mehemet Bahadir*, qui lui demandait fa protection contre d'autres tartares. Du fond de l'Afie et de l'Europe tout rendait hommage à fa gloire.

La régence de Stockholm, défefpérée de l'état déplorable de fes affaires, et de l'abfence de fon roi qui abandonnait le foin de fes Etats, avait pris enfin la réfolution de ne le plus confulter; et immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un paffe-port au vainqueur pour un officier chargé de propofitions de paix. Le paffe-port fut envoyé; mais dans ce temps-là même la princeffe *Ulrique Eléonore*, fœur de *Charles XII*, reçut la nouvelle que le roi,

1714. ſon frère, ſe diſpoſait enfin à quitter la Turquie, et à revenir ſe défendre. On n'oſa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en ſecret : on ſupporta la mauvaiſe fortune, et l'on attendit que *Charles XII* ſe préſentât pour la réparer.

En effet *Charles*, après cinq années et quelques mois de ſéjour en Turquie, en partit ſur la fin d'octobre 1714. On ſait qu'il mit dans ſon voyage la même ſingularité qui caractériſait toutes ſes actions. Il arriva à Stralſund, le 22 novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de *Gortz* ſe rendit auprès de lui; il avait été l'inſtrument d'une partie de ſes malheurs; mais il ſe juſtifia avec tant d'adreſſe, et lui fit concevoir de ſi hautes eſpérances, qu'il gagna ſa confiance comme il avait gagné celle de tous les miniſtres et de tous les princes avec leſquels il avait négocié : il lui fit eſpérer qu'il détacherait les alliés du czar, et qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Gortz* eut ſur l'eſprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte *Piper*.

La première choſe que fit *Charles*, en arrivant à Stralſund, fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré, on ne ſavait rien refuſer à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait auſſi durement que les ſimples ſoldats, et qui expoſait comme eux ſa vie. Ses malheurs, ſa captivité, ſon retour touchaient ſes ſujets et les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le ſecourir. Sa gloire était d'un genre tout oppoſé à celle de *Pierre;* elle ne conſiſtait ni dans l'établiſſement des arts, ni

dans la légiſlation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendait pas au-delà de ſa perſonne : ſon mérite était une valeur au-deſſus du courage ordinaire ; il défendait ſes Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; et c'en était aſſez pour que les nations fuſſent frappées de reſpect pour lui. Il avait plus de partiſans que d'alliés. 1714.

CHAPITRE VI.

ETAT DE L'EUROPE AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralſund, &c.

LORSQUE *Charles XII* revint enfin dans ſes Etats, à la fin de 1714, il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laiſſée. La reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France ; *Louis XIV* aſſurait l'Eſpagne à ſon petit-fils, et forçait l'empereur d'Allemagne, *Charles VI*, et les Hollandais à ſouſcrire à une paix néceſſaire : ainſi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encore plus changées ; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'électeur d'Hanovre, appelé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ſes terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand *Guſtave*. Le roi de Danemarck prétendait

1714. reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait appartenu autrefois aux Danois. Le roi de Prusse, héritier des ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté, la maison de *Holstein* opprimée par le roi de Danemarck, et le duc de Mecklenbourg en guerre presque ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de *Pierre I.* Le roi de Pologne, électeur de Saxe désirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainsi, de l'Elbe jusqu'à la mer Baltique, *Pierre* était l'appui de tous les princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, et on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir assez de vaisseaux de guerre et d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puissance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait sur son courage; et *Gortz*, devenu tout d'un coup son premier ministre, lui persuada qu'il pourrait subvenir aux frais avec une monnaie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-seize fois autant que sa valeur naturelle; ce qui est un prodige dans l'histoire des gouvernemens. Mais, dès le mois d'avril 1715, les vaisseaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs suédois qui se mirent en mer; et une armée russe marcha en Poméranie.

Les Prussiens, les Danois et les Saxons se joignirent devant Stralsund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de sa prison de Démirtash et de Démirtoca vers la mer Noire, que pour être assiégé sur le rivage de la mer Baltique.

On a déjà vu dans son histoire avec quelle valeur fière et tranquille il brava dans Stralsund tous ses

ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien ſon caractère. Preſque tous ſes principaux officiers ayant été tués ou bleſſés dans le ſiége, le colonel baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles et de fatigues, s'étant jeté ſur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde ſur le rempart; il s'y traîna en maudiſſant l'opiniâtreté du roi, et tant de fatigues ſi intolérables et ſi inutiles. Le roi qui l'entendit, courut à lui, et ſe dépouillant de ſon manteau qu'il étendit devant lui : ,, Vous n'en pouvez plus, ,, lui dit-il, mon cher *Reichel;* j'ai dormi une heure, ,, je ſuis frais, je vais monter la garde pour vous : ,, dormez, je vous éveillerai quand il en ſera temps.,, Après ces mots, il l'enveloppa malgré lui, le laiſſa dormir, et alla monter la garde. 1715.

Ce fut pendant ce ſiége de Stralſund que le nouveau roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, acheta du roi de Danemarck la province de Brême et de Verden avec la ville de Stade que les Danois avaient priſes ſur *Charles XII*. Il en coûta au roi *George* huit cents mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainſi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralſund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ſes officiers le forcèrent d'en ſortir. Quand il fut en ſureté, ſon général *Duker* rendit ces ruines au roi de Pruſſe. Octobre. Décembre.

Quelque temps après, *Duker* s'étant préſenté devant *Charles XII*, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ſes ennemis. ,, J'aimais trop votre gloire, ,, lui répondit *Duker*, pour vous faire l'affront de ,, tenir dans une ville dont votre majeſté était ſortie.,,

1715. Au reſte cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Pruſſiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce ſiége de Stralſund, *Charles* reçut encore une mortification, qui eût été plus douloureuſe ſi ſon cœur avait été ſenſible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier miniſtre, le comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toujours fidèle à ſon prince, (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiſcrets, ſur la foi d'un ſeul mal informé) *Piper*, dis-je, était ſa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Ruſſes et les Suédois, il était reſté priſonnier à Moſcou; et quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, ſon état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors adminiſtrées auſſi fidèlement qu'elles devaient l'être, et tous ſes nouveaux établiſſemens exigeaient des dépenſes auxquelles il avait peine à ſuffire; il devait une ſomme d'argent aſſez conſidérable aux Hollandais, au ſujet de deux de leurs vaiſſeaux marchands brûlés ſur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette ſomme, et voulut engager le comte *Piper* à ſe charger de cette dette: on le fit venir de Moſcou à Pétersbourg; on lui offrit ſa liberté en cas qu'il pût tirer ſur la Suède environ ſoixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette ſomme ſur ſa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, et que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en ſoit, le comte *Piper* fut enfermé dans la fortereſſe de Shluſſelbourg, où il mourut l'année d'après, à l'âge de ſoixante et dix ans. On rendit ſon corps au roi de Suède, qui lui fit

faire des obsèques magnifiques ; triſtes et vains dédommagemens de tant de malheurs et d'une fin ſi déplorable. 1715.

Pierre était ſatisfait d'avoir la Livonie, l'Eſtonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ſes Etats, et d'y avoir ajouté encore preſque toute la Finlande, qui ſervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de ſon frère avec le duc de Mecklenbourg, *Charles-Léopold*, au mois d'avril de la même année, de ſorte que tous les princes du Nord étaient ſes alliés ou ſes créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi *Auguſte :* une de ſes armées, d'environ dix-huit mille hommes, y diſſipait ſans effort toutes ces confédérations ſi ſouvent renaiſſantes dans cette patrie de la liberté et de l'anarchie. Les Turcs, fidèles enfin aux traités, laiſſaient à ſa puiſſance et à ſes deſſeins toute leur étendue.

Dans cet Etat floriſſant, preſque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établiſſemens pour la marine, pour les troupes, le commerce, les lois ; il compoſa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. 8 novembre.
Lange, chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie. Des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtiſſait la maiſon de plaiſance de Pétershoff ; et dans le même temps on élevait des forts ſur l'Irtish, on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; et d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il ſemblait que ce fût le comble de la proſpérité que dans la même année il lui naquit un fils de ſa

1715. femme *Catherine*, et un héritier de ſes Etats dans un fils du prince *Alexis :* mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort; et nous verrons que le ſort d'*Alexis* fut trop funeſte, pour que la naiſſance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu'elle feſait continuellement avec ſon époux ſur terre et ſur mer ; et dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans ſes courſes nouvelles.

CHAPITRE VII.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du czar.

VISMAR était alors aſſiégée par tous les alliés du czar. Cette ville, qui devait naturellement appartenir au duc de Mecklenbourg, eſt ſituée ſur la mer Baltique, à ſept lieues de Lubec, et pourrait lui diſputer ſon grand commerce ; elle était autrefois une des plus conſidérables villes anſéatiques, et les ducs de Mecklenbourg y exerçaient le droit de protection beaucoup plus que celui de la ſouveraineté. C'était encore un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Veſtphalie. Il fallut enfin ſe rendre comme Stralſund ; les alliés du czar ſe hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ſes troupes fuſſent arrivées : mais *Pierre* étant venu lui-

même devant la place, après la capitulation qui avait 1716.
été faite ſans lui, fit la garniſon priſonnière de guerre. Février.
Il fut indigné que ſes alliés laiſſaſſent au roi de Danemarck une ville qui devait appartenir au prince auquel il avait donné ſa nièce; et ce refroidiſſement, dont le miniſtre *Gortz* profita bientôt, fut la première ſource de la paix qu'il projeta de faire entre le czar et *Charles XII.*

Gortz dès ce moment fit entendre au czar que la Suède était aſſez abaiſſée, qu'il ne fallait pas trop élever le Danemarck et la Pruſſe. Le czar entrait dans ſes vues : il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède ; et *Charles XII*, malheureux par-tout en Allemagne, réſolut, par un de ces coups déſeſpérés que le ſuccès ſeul peut juſtifier, d'aller porter la guerre en Norvège.

Le czar cependant voulut faire en Europe un ſecond voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu inſtruire des arts; il fit le ſecond en prince qui cherchait à pénétrer le ſecret de toutes les cours. Il mena ſa femme à Copenhague, à Lubec, à Schverin, à Neuſtadt; il vit le roi de Pruſſe dans la petite ville d'Aversberg; de là ils paſsèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brûlée, et qu'on rebâtiſſait. Deſcendant l'Elbe juſqu'à Stade, ils paſsèrent par Brême, où le magiſtrat donna un feu d'artifice, et une illumination dont le deſſin formait
en cent endroits ces mots : *Notre libérateur vient nous* 17 décemb.
voir. Enfin il revit Amſterdam et cette petite chaumière de Sardam où il avait appris l'art de la conſtruction

1716. des vaisseaux, il y avait environ dix-huit années : il trouva cette chaumière changée en une maison agréable et commode qui subsiste encore, et qu'on nomme la *maison du prince*.

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans et de gens de mer, dont il avait été le compagnon ; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce et la marine, et qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales : ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

1717. Il paraît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le grand*, comme dans celles de *Charles XII*, que tout est éloigné de nos mœurs peut-être un peu trop efféminées ; et c'est par cela même que l'histoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curiosité.

L'épouse du czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse ; cependant dès qu'elle put se mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande : les douleurs la surprirent à
14 janvier. Vesel, où elle accoucha d'un prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches : la czarine au bout de dix jours arriva dans Amsterdam ; elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ses mains. Tous deux allèrent, sans appareil, sans suite, avec deux domestiques, dîner chez un riche charpentier de vaisseaux de Sardam, nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de

France où *Pierre* voulait aller. La czarine et lui écoutèrent avec plaisir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas, si elle ne fesait connaître des mœurs entièrement opposées aux nôtres. 1717.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son père pour y apprendre le français, et son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple que tous les citoyens de Sardam portent, et qu'il fît à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation ; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité et la bonté de son caractère.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du Nord; le voyageur prit à Paris le nom de du *Veau :* il vécut avec quelque magnificence; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis et de comte à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, et qui sont à peine gentilshommes. Ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, et la noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles autrefois si fréquentes. Le titre de haut et puissant seigneur a été pris par des anoblis, par des roturiers qui avaient acheté chèrement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, sans marquisat et sans comté, comme de chevalier sans ordre, et d'abbé sans abbaye, sont sans aucune conséquence dans la nation.

Les amis et les domestiques de *Kalf* l'appelèrent toujours le comte du *Veau;* il soupa chez les princesses, et joua chez la duchesse de *Berri :* peu d'étrangers

1717. furent plus fêtés. Un jeune marquis, qui avait été de tous ſes plaiſirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, et tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maiſon du comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de conſtructeurs de vaiſſeaux, et le jeune *Kalf* habillé en matelot hollandais, la hache à la main, conduiſant les ouvrages de ſon père. *Kalf* reçut ſon hôte avec toute ſa ſimplicité antique qu'il avait repriſe, et dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur ſage peut pardonner cette petite digreſſion, qui n'eſt que la condamnation des vanités et l'éloge des mœurs.

Le czar reſta trois mois en Hollande. Il ſe paſſa pendant ſon ſéjour des choſes plus ſérieuſes que l'aventure de *Kalf*. La Haie, depuis la paix de Nimègue, de Ryſvick et d'Utrecht, avait conſervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe : cette petite ville ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des miniſtres de toutes les cours et par des voyageurs qui venaient s'inſtruire à cette école. On jetait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar, informé des commencemens de ces orages, prolongea ſon ſéjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui ſe tramait à la fois au Midi et au Nord, et pour ſe préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE VIII.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conſpiration de Gortz. Réception de Pierre en France.

Il voyait combien ſes alliés étaient jaloux de ſa puiſſance, et qu'on a ſouvent plus de peine avec ſes amis qu'avec ſes ennemis. 1717.

Le Mecklenbourg était un des principaux ſujets de ces diviſions preſque toujours inévitables entre des princes voiſins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois priſſent Viſmar pour eux, encore moins qu'ils démoliſſent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un et l'autre.

Le duc de Mecklenbourg, mari de ſa nièce, et qu'il traitait comme ſon gendre, était ouvertement protégé par lui contre la nobleſſe du pays; et le roi d'Angleterre protégeait la nobleſſe. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de ſon premier miniſtre, le comte *Flemming*, qui voulait ſecouer le joug de la dépendance, impoſé par les bienfaits et par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holſtein, de Mecklenbourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues et de cabales.

A la fin de 1716 et au commencement de 1717,

1717. *Gortz*, qui, comme le difent les mémoires de *Baffevitz*, était las de n'avoir que le titre de confeiller de Holftein, et de n'être qu'un plénipotentiaire fecret de *Charles XII*, avait fait naître la plupart de ces intrigues, et il réfolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son deffein était de rapprocher *Charles XII* du czar, non-feulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Staniflas* fur le trône de Pologne, et d'ôter au roi d'Angleterre, *George I*, Brême et Verden, et même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il fe trouvait dans le même temps un miniftre de fon caractère, dont le projet était de bouleverfer l'Angleterre et la France : c'était le cardinal *Albéroni*, plus maître alors en Efpagne que *Gortz* ne l'était en Suède, homme auffi audacieux et auffi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puiffant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, et qu'il ne payait pas fes créatures en monnaies de cuivre.

Gortz, des bords de la mer Baltique, fe lia bientôt avec la cour de Madrid. *Albéroni* et lui furent également d'intelligence avec tous les anglais errans qui tenaient pour la maifon *Stuart*. *Gortz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, et enfin à Paris, fur la fin de l'année 1716. Le cardinal *Albéroni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres : c'était l'expreffion d'*Albéroni*.

Gortz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le refte fur fes ennemis, et qu'il

pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des *Stuart* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, et cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre contre le petit-fils de *Louis XIV*, que cette même France avait mis sur le trône d'Espagne au prix de ses trésors et de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés ; mais tout était sorti alors de sa route naturelle ; et les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. *Albéroni* ménagea dès-lors une conspiration en France contre ce même régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jetés presque aussitôt que le plan en eut été formé. *Gortz* fut le premier dans ce secret, et devait alors aller déguisé en Italie pour s'aboucher avec le prétendant, auprès de Rome, et de là revoler à la Haie, y voir le czar, et terminer tout auprès du roi de Suède. 1717.

Celui qui écrit cette histoire est très-instruit de ce qu'il avance, puisque *Gortz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, et que, tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Gortz était revenu en Hollande, à la fin de 1716, muni des lettres de change d'*Albéroni* et du plein pouvoir de *Charles*. Il est très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvège dans le nord d'Ecosse. Ce prince, qui n'avait pu conserver ses Etats dans le continent, allait envahir et bouleverser ceux d'un autre, et de la

1717. priſon de Démirtash en Turquie, et des cendres de Stralſund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques II* à Londres, comme il avait couronné *Staniſlas* à Varſovie.

Le czar, qui ſavait une partie des entrepriſes de *Gortz*, en attendait le développement ſans entrer dans aucun de ſes plans, et ſans les connaître tous; il aimait le grand et l'extraordinaire autant que *Charles XII*, *Gortz* et *Albéroni;* mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en légiſlateur, en vrai politique; et peut-être *Albéroni*, *Gortz* et *Charles* même étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui priſſent des meſures juſtes : peut-être, après tout, leurs mauvais ſuccès les ont-ils fait accuſer de témérité.

Quand *Gortz* fut à la Haie, le czar ne le vit point; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats-Généraux, ſes amis, attachés au roi d'Angleterre. Ses miniſtres ne virent *Gortz* qu'en ſecret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout et de donner des eſpérances, ſans prendre aucun engagement, et ſans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à ſon inaction, pendant qu'il eût pu deſcendre en Scanie avec ſa flotte et celle de Danemarck, à ſon refroidiſſement envers ſes alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs cours, et enfin à ſon voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait point à éclater.

Au mois de janvier 1717, un paquet-bot ſuédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvège, les lettres furent priſes. On trouva dans celles de *Gortz* et de quelques

ministres de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La cour de Danemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussitôt on fait arrêter à Londres le ministre suédois *Gyllembourg;* on saisit ses papiers, et on y trouve une partie de sa correspondance avec les *jacobites.* 1717.

Février. Le roi *George* écrit incontinent en Hollande ; il requiert que, suivant les traités qui lient l'Angleterre et les Etats-Généraux à leur sureté commune, le baron de *Gortz* soit arrêté. Ce ministre, qui se fesait par-tout des créatures, fut averti de l'ordre ; il part incontinent : il était déjà dans Arnheim sur les frontières, lorsque les officiers et les gardes qui couraient après lui ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement ; le secrétaire *Stamke*, celui-là même qui avait contrefait le seing du duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de *Gyllembourg*, envoyé de Suède en Angleterre, et le baron de *Gortz*, avec des lettres de ministre plénipotentiaire de *Charles XII*, furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les ministres des souverains crièrent à la violation du droit des gens.

Ce droit qui est plus souvent réclamé que bien connu, et dont jamais l'étendue et les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les temps des atteintes. On a chassé plusieurs ministres des cours où ils résidaient ; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes ; mais jamais encore on n'avait interrogé des ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres et les Etats passèrent par-dessus toutes les

1717. règles, à la vue du péril qui menaçait la maiſon d'Hanovre; mais enfin ce danger étant découvert ceſſait d'être danger, du moins dans la conjoncture préſente.

Il faut que l'hiſtorien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes et les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par ſa cour, pour eſſayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ſes miniſtres affermit en lui la réſolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en ſa vie il uſât de diſſimulation, qu'il déſavouât ſes miniſtres auprès du régent de France qui lui donnait un ſubſide, et auprès des Etats-Généraux qu'il voulait ménager: il fit moins de ſatisfaction au roi *George*. *Gortz* et *Gyllembourg*, ſes miniſtres, furent retenus près de ſix mois, et ce long outrage confirma en lui tous ſes deſſeins de vengeance.

Pierre, au milieu de tant d'alarmes et de tant de jalouſies, ne ſe commettant en rien, attendant tout du temps, et ayant mis un aſſez bon ordre dans ſes vaſtes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, réſolut enfin d'aller en France: il n'entendait pas la langue du pays, et par-là perdait le plus grand fruit de ſon voyage; mais il penſait qu'il y avait beaucoup à voir, et il voulut apprendre de près en quels termes était le régent de France avec l'Angleterre, et ſi ce prince était affermi.

Pierre le grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de *Teſſé* avec

un grand nombre de ſeigneurs, un eſcadron des gardes, 1717.
et les carroſſes du roi à ſa rencontre. Il avait fait, ſelon ſa coutume, une ſi grande diligence qu'il était déjà à Gournay lorſque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna ſur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au louvre où le grand appartement était préparé pour lui, et d'autres pour toute ſa ſuite, pour les princes *Kourakin* et *Dolgorouki*, pour le vice-chancelier, baron *Schaffirof*, pour l'ambaſſadeur *Tolſtoy*, le même qui avait eſſuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée et ſervie; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, et non pour eſſuyer de vaines cérémonies qui gênaient ſa ſimplicité, et qui conſumaient un temps précieux, alla ſe loger, le ſoir même, à l'autre bout de la ville au palais ou hôtel de *Leſdiguière*, appartenant au maréchal de *Villeroi*, où il fut traité et défrayé comme au louvre. Le lendemain, le régent de France vint le ſaluer à cet hôtel : le ſurlendemain, on lui 8 mai.
amena le roi encore enfant, conduit par le maréchal de *Villeroi*, ſon gouverneur, de qui le père avait été gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au czar la gêne de rendre la viſite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les reſpects du corps de ville, et alla le ſoir voir le roi : la maiſon du roi était ſous les armes : on mena ce jeune prince juſqu'au carroſſe du czar. *Pierre*, étonné et inquiété de la foule qui ſe preſſait autour de ce monarque enfant, le prit et le porta quelque temps dans ſes bras.

Des miniſtres plus rafinés que judicieux ont écrit

1717. que le maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au roi de France la main et le pas, l'empereur de Ruſſie ſe ſervit de ce ſtratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection et de ſenſibilité : c'eſt une idée abſolument fauſſe : la politeſſe françaiſe et ce qu'on devait à *Pierre le grand* ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial conſiſtait à faire pour un grand monarque et pour un grand homme tout ce qu'il eût déſiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs *Charles IV*, *Sigiſmond* et *Charles V*, en France, aient eu une célébrité comparable à celle du ſéjour qu'y fit *Pierre le grand* : ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, et n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés puſſent faire de leur voyage une époque mémorable ; mais quand *Pierre le grand* alla dîner chez le duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, et qu'à la fin du repas il vit ſon portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la ſalle, il ſentit que les Français ſavaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte ſi digne.

Il fut encore plus ſurpris lorſqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du louvre, où tous les artiſtes du roi ſont honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, et le czar s'empreſſant de la ramaſſer, il ſe vit gravé ſur cette médaille, avec une Renommée ſur le revers, poſant un pied ſur le globe, et ces mots de *Virgile*, ſi convenables à *Pierre le grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : alluſion également fine et noble, et également convenable à ſes voyages et

à ſa gloire ; on préſenta de ces médailles d'or à lui 1717.
et à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artiſtes ; on mettait à ſes pieds tous les chefs-d'œuvre, et on le ſuppliait de daigner les recevoir : allait-il voir les hautes-lices des gobelins, les tapis de la ſavonnerie, les atteliers des ſculpteurs, des peintres, des orfévres du roi, des fabricateurs d'inſtrumens de mathématique ; tout ce qui ſemblait mériter ſon approbation lui était offert de la part du roi.

Pierre était mécanicien, artiſte, géomètre. Il alla à l'académie des ſciences, qui ſe para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'auſſi rare que lui-même ; il corrigea de ſa main pluſieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ſes Etats, et ſur-tout dans celle de la mer Caſpienne. Enfin il daigna être un des membres de cette académie, et entretint depuis une correſpondance ſuivie d'expérience et de découvertes avec ceux dont il voulait bien être le ſimple confrère. Il faut remonter aux *Pythagore* et aux *Anacharſis* pour trouver de tels voyageurs, et ils n'avaient pas quitté un empire pour s'inſtruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici, ſous les yeux du lecteur, ce tranſport dont il fut ſaiſi en voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu :* peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de ſculpture, il ne le fut que de l'image d'un miniſtre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe, en l'agitant, et qui avait rendu à la France ſa gloire perdue après la mort de *Henri IV.* On ſait qu'il embraſſa cette ſtatue, et qu'il s'écria : *Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre!* Enfin, avant

1717. de partir, il voulut voir cette célèbre madame de *Maintenon*, qu'il ſavait être veuve en effet de *Louis XIV*, et qui touchait à ſa fin. Cette eſpèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* et le ſien excitait vivement ſa curioſité ; mais il y avait entre le roi de France et lui cette différence, qu'il avait épouſé publiquement une héroïne, et que *Louis XIV* n'avait eu en ſecret qu'une femme aimable. La czarine n'était pas de ce voyage : *Pierre* avait trop craint les embarras du cérémonial, et la curioſité d'une cour peu faite pour ſentir le mérite d'une femme qui, des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de ſon époux ſur mer et ſur terre.

CHAPITRE IX.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ſes occupations.

La démarche que la ſorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mauſolée du cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de ſorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Egliſe grecque avec l'Egliſe latine. Ceux qui connaiſſent l'antiquité ſavent aſſez que le chriſtianiſme eſt venu en Occident par les Grecs d'Aſie, que c'eſt en Orient qu'il eſt né, que les premiers pères, les premiers conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout eſt de l'Orient ; qu'il n'y a pas

même un ſeul terme de dignité et d'office qui ne ſoit 1717.
grec, et qui n'atteſte encore aujourd'hui la ſource dont tout nous eſt venu. L'empire romain ayant été diviſé, il était impoſſible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions, comme deux empires, et qu'on ne vît entre les chrétiens d'Orient et d'Occident le même ſchiſme qu'entre les Oſmanlis et les Perſans.

C'eſt ce ſchiſme que quelques docteurs de l'univerſité de Paris crurent éteindre tout d'un coup, en donnant un mémoire à *Pierre le grand*. Le pape *Léon IX* et ſes ſucceſſeurs n'avaient pu en venir à bout avec des légats, des conciles et même de l'argent. Ces docteurs auraient dû ſavoir que *Pierre le grand*, qui gouvernait ſon Egliſe, n'était pas homme à reconnaître le pape; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Egliſe gallicane, dont le czar ne ſe ſouciait guère; en vain ils dirent que les papes doivent être ſoumis aux conciles, et que le jugement d'un pape n'eſt point une règle de foi : ils ne réuſſirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de Rome par leur écrit, ſans plaire à l'empereur de Ruſſie ni à l'Egliſe ruſſe.

Il y avait dans ce plan de réunion des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, et des points de controverſe qu'ils diſaient entendre, et que chaque partie explique comme il lui plaît. Il s'agiſſait du Saint-Eſprit qui procède du Père et du Fils ſelon les Latins, et qui procède aujourd'hui du Père par le Fils ſelon les Grecs, après n'avoir long-temps procédé que du Père : ils citaient St *Epiphane*, qui dit *que le Saint-Eſprit n'eſt pas frère du Fils, ni petit-fils du Père.*

Mais le czar en partant de Paris avait d'autres affaires qu'à vérifier des paſſages de St *Epiphane*. Il

1717. reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques ruſſes, qui firent une réponſe polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la propoſition.

Ce fut pour diſſiper les craintes de cette réunion qu'il inſtitua quelque temps après la fête comique du conclave, lorſqu'il eut chaſſé les jéſuites de ſes Etats, en 1718.

Il y avait à ſa cour un vieux fou, nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, et qui s'imaginait avoir mérité par ce ſervice les plus importantes dignités. *Pierre*, qui adouciſſait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaiſanteries convenables à un peuple non encore entièrement réformé par lui, promit à ſon maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde ; il le créa knès papa avec deux mille roubles d'appointement, et lui aſſigna une maiſon à Pétersbourg dans le quartier des Tartares ; des bouffons l'inſtallèrent en cérémonie ; il fut harangué par quatre bègues ; il créa des cardinaux, et marcha en proceſſion à leur tête. Tout ce ſacré collége était ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé pape. Moſcou et Pétersbourg ont vu trois fois renouveler cette cérémonie, dont le ridicule ſemblait être ſans conſéquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur averſion pour une Egliſe qui prétendait un pouvoir ſuprême, et dont le chef avait anathématiſé tant de rois. Le czar vengeait, en riant, vingt empereurs d'Allemagne, dix rois de France et une foule de ſouverains. C'eſt-là tout le fruit que la ſorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Egliſes grecque et latine.

Le voyage du czar en France fut plus utile par 1717.
son union avec ce royaume commerçant, et peuplé d'hommes industrieux, que par la prétendue réunion de deux Eglises rivales, dont l'une maintiendra toujours son antique indépendance, et l'autre sa nouvelle supériorité.

Pierre ramena à sa suite plusieurs artisans français, ainsi qu'il en avait amené d'Angleterre; car toutes les nations chez lesquelles il voyagea, se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, et de concourir à cette espèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, et le remit entre les mains de ses ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'ambassadeur de France, *Châteauneuf*, que le quinze auguste 1717, à la Haie. Ce traité ne concernait pas seulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était assez faire sentir au roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, et c'était combler les espérances de *Gortz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* et *Charles*, pour susciter à *George* de nouveaux ennemis, et pour prêter la main au cardinal *Albéroni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le baron de *Gortz* vit alors publiquement à la Haie les ministres du czar; il leur déclara qu'il avait un plein pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le czar laissait *Gortz* préparer toutes leurs batteries sans y toucher, prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais aussi à continuer la guerre; toujours lié

1717. avec le Danemarck, la Pologne, la Prusse, et même en apparence avec l'électeur d'Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre dessein arrêté que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ses nouveaux établissemens. Il savait que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés éprouvent presque tous les ans des vicissitudes, et que souvent il ne reste aucune trace de tant d'efforts de politique. Une seule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un Etat que vingt traités.

Pierre ayant rejoint sa femme, qui l'attendait en Hollande, continua ses voyages avec elle. Ils traversèrent ensemble la Vestphalie, et arrivèrent à Berlin sans aucun appareil. Le nouveau roi de Prusse n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial et de la magnificence que le monarque de Russie. C'était un spectacle instructif pour l'étiquette de Vienne et d'Espagne, pour le *punctilio* d'Italie et pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne se servait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en simple soldat, et qui s'était interdit toutes les délicatesses de la table et toutes les commodités de la vie.

Le czar et la czarine menaient une vie aussi simple et aussi dure, et si *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vu ensemble quatre têtes couronnées accompagnées de moins de faste qu'un évêque allemand ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe et la mollesse n'ont été combattus par de si nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait

parmi nous de la considération, et serait regardé comme 1717.
un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en sa vie, par curiosité, la cinquième partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de ses Etats. De Berlin il va à Dantzick avec sa femme; il protége à Mittau la duchesse de Courlande, sa nièce, devenue veuve : il visite toutes ses conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Moscou, y fait rebâtir des maisons de particuliers tombées en ruine : de là il se transporte à Czarisin sur le Volga, pour arrêter les incursions des Tartares de Cuban : il construit des lignes du Volga au Tanaïs, et fait élever des forts de distance en distance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce temps-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a composé : une chambre de justice est établie pour examiner la conduite de ses ministres, et pour remettre de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres; le prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent besoin de sa clémence : mais un jugement plus sévère, qu'il se crut obligé de rendre contre son propre fils, remplit d'amertume une vie si glorieuse.

CHAPITRE X.

Condamnation du prince Alexis Petrovitz.

PIERRE LE GRAND avait, en 1689, à l'âge de dix-sept ans, épousé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin.* Elevée dans tous les préjugés de son pays, et incapable de se mettre au-dessus d'eux comme son

1717. époux, les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire et former des hommes, vinrent de sa femme; elle était dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui semblaient des sacriléges, et tous les étrangers dont le czar se servait pour exécuter ses grands desseins lui paraissaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux et les partisans des anciens usages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes si graves. Enfin le czar fut obligé de la répudier en 1696, et de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile sous le nom d'*Hélène*.

Le fils qu'elle lui avait donné, en 1690, naquit malheureusement avec le caractère de sa mère, et ce caractère se fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent qu'elle fut confiée à des superstitieux qui lui gâtèrent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impressions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né sans ouverture d'esprit; il parlait et écrivait bien l'allemand; il dessinait; il apprit un peu de mathématique; mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés assurent que la lecture des livres ecclésiastiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que fesait son père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, et il se laissa gouverner par ces prêtres.

Ils lui persuadaient que toute la nation avait les entreprises de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue vie;

vie ; que ſon fils ne pouvait eſpérer de plaire à la nation qu'en marquant ſon averſion pour les nouveautés. Ces murmures et ces conſeils ne formaient pas une faction ouverte, une conſpiration ; mais tout ſemblait y tendre, et les eſprits étaient échauffés. 1717.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine*, en 1707, et les enfans qu'il eut d'elle achevèrent d'aigrir l'eſprit du jeune prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener ; il le mit même à la tête de la régence pendant une année ; il le fit voyager ; il le maria, en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la princeſſe de *Volſenbuttel*, ainſi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis*, âgé de vingt-deux ans, ſe livra à toutes les débauches de la jeuneſſe, et à toute la groſſièreté des anciennes mœurs qui lui étaient ſi chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme mépriſée, maltraitée, manquant du néceſſaire, privée de toute conſolation, languit dans le chagrin, et mourut enfin de douleur, en 1715, le premier de novembre.

Elle laiſſait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, et ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire ſuivant l'ordre naturel. *Pierre* ſentait avec douleur qu'après lui tous ſes travaux ſeraient détruits par ſon propre ſang. Il écrivit à ſon fils, après la mort de la princeſſe, une lettre également pathétique et menaçante ; elle finiſſait par ces mots : *J'attendrai encore un peu de temps pour voir ſi vous voulez vous corriger ; ſinon, ſachez que je vous priverai de la ſucceſſion, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider ; ne vous repoſez pas ſur le titre de mon fils unique : car ſi je n'épargne pas ma propre vie*

1717. *pour ma patrie et pour le ſalut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de les tranſmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre eſt d'un père, mais encore plus d'un légiſlateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la ſucceſſion n'était point invariablement établi en Ruſſie, comme dans d'autres royaumes, par ces lois fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils; et le czar croyait ſur-tout avoir la prérogative de diſpoſer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine* accoucha d'un prince, qui mourut depuis, en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'*Alexis*, ſoit imprudence, ſoit mauvais conſeil, il écrivit à ſon père qu'il renonçait à la couronne et à toute eſpérance de régner. *Je prends* DIEU *à témoin*, dit-il, *et je jure ſur mon ame que je ne prétendrai jamais à la ſucceſſion. Je mets mes enfans entre vos mains, et je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une ſeconde fois: „Je remarque, „ dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que de „ la ſucceſſion, comme ſi j'avais beſoin de votre conſen- „ tement. Je vous ai remontré quelle douleur votre „ conduite m'a cauſée pendant tant d'années, et vous „ ne m'en parlez pas. Les exhortations paternelles ne „ vous touchent point. Je me ſuis déterminé à vous „ écrire encore pour la dernière fois. Si vous mépriſez „ mes avis de mon vivant, quel cas en ferez-vous après „ ma mort? Quand vous auriez préſentement la „ volonté d'être fidèle à vos promeſſes, ces grandes „ barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie, et vous

„ forceront à les violer....... Ces gens-là ne s'appuient 1717.
„ que ſur vous. Vous n'avez aucune reconnaiſſance
„ pour celui qui vous a donné la vie. L'aſſiſtez-vous
„ dans ſes travaux depuis que vous êtes parvenu à
„ un âge mûr? ne blâmez-vous pas, ne déteſtez-vous
„ pas tout ce que je puis faire pour le bien de mes
„ peuples? J'ai ſujet de croire que, ſi vous me ſurvivez,
„ vous détruirez mon ouvrage. Corrigez-vous, rendez-
„ vous digne de la ſucceſſion, ou faites-vous moine.
„ Répondez, ſoit par écrit, ſoit de vive voix, ſinon
„ j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur. „

Cette lettre était dure; il était aiſé au prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il ſe contenta de répondre en quatre lignes à ſon père qu'il voulait ſe faire moine.

Cette réſolution ne paraiſſait pas naturelle; et il paraît étrange que le czar voulût voyager en laiſſant dans ſes Etats un fils ſi mécontent et ſi obſtiné: mais auſſi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conſpiration à craindre de la part de ſon fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne et pour la France; le prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, et lui confirma par les plus grands ſermens qu'il voulait ſe retirer dans un cloître. Le czar lui donna ſix mois pour ſe conſulter, et partit avec ſon épouſe.

A peine fut-il à Copenhague qu'il apprit (ce qu'il pouvait préſumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ſes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choiſir du couvent ou du trône, et que s'il voulait un jour lui ſuccéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

1717. Les confidens du prince lui perſuadaient qu'il ſerait dangereux pour lui de ſe trouver loin de tout conſeil, entre un père irrité et une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver ſon père à Copenhague; mais il prit le chemin de Vienne, et alla ſe mettre entre les mains de l'empereur *Charles VI*, ſon beau-frère, comptant y demeurer juſqu'à la mort du czar.

C'était à peu-près la même aventure que celle de *Louis XI*, lorſque, étant encore dauphin, il quitta la cour du roi *Charles VII*, ſon père, et ſe retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puiſqu'il s'était marié malgré ſon père, qu'il avait levé des troupes, qu'il ſe retirait chez un prince naturellement ennemi de *Charles VII*, et qu'il ne revint jamais à ſa cour, quelque inſtance que ſon père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne ſe retirait point chez un prince ennemi, et retourna aux pieds de ſon père ſur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* ſut que ſon fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tirol et enſuite à Naples qui appartenait alors à l'empereur *Charles VI*, il dépêcha le capitaine aux gardes *Romanzoff* et le conſeiller privé *Tolſtoy*, chargés d'une lettre écrite de ſa main, datée de Spa, du 21 juillet, n. ſt. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples dans le château Saint-Elme, et lui remirent la lettre: elle était conçue en ces termes:

. . . . » Je vous écris pour la dernière » fois, pour vous dire que vous ayez à exécuter ma » volonté que *Tolſtoy* et *Romanzoff* vous annonceront

„ de ma part. Si vous m'obéissez, je vous assure, et je promets à DIEU que je ne vous punirai pas, et que si vous revenez, je vous aimerai plus que jamais; mais que si vous ne le faites pas, je vous donne, comme père, en vertu du pouvoir que j'ai reçu de DIEU, ma malédiction éternelle; et comme votre souverain, je vous assure que je trouverai bien les moyens de vous punir; en quoi j'espère que DIEU m'assistera, et qu'il prendra ma juste cause en main. 1717.

„ Au reste souvenez-vous que je ne vous ai violenté en rien. Avais-je besoin de vous laisser le libre choix du parti que vous voudriez prendre? Si j'avais voulu vous forcer, n'avais-je pas en main la puissance? Je n'avais qu'à commander, et j'aurais été obéi. „

Le vice-roi de Naples persuada aisément *Alexis* de retourner auprès de son père. C'était une preuve incontestable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement dont le czar eût à se plaindre. *Alexis* avait voyagé avec sa maîtresse *Afrosiné;* il revint avec elle.

On pouvait le considérer comme un jeune homme mal conseillé qui était allé à Vienne et à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait DIEU à témoin que non-seulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit sur cette assurance; mais par l'instruction des deux envoyés qui le ramenèrent, et par la lettre même du czar, il paraît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient

1718. confeillé, et qu'il exécutât fon ferment de renoncer à la fucceffion.

Il femblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre ferment que le czar avait fait dans fa lettre d'aimer fon fils plus que jamais. Peut-être que le père, combattu entre l'amour paternel et la raifon du fouverain, fe bornait à aimer fon fils retiré dans un cloître; peut-être efpérait-il encore le ramener à fon devoir, et le rendre digne de cette fucceffion même, en lui fefant fentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures fi rares, fi difficiles, fi douloureufes, il eft aifé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive, le 13 février 1718, n. ft. à Mofcou, où le czar était alors. Il fe jette le jour même aux genoux de fon père; il a un très-long entretien avec lui: le bruit fe répand auffitôt dans la ville que le père et le fils font réconciliés, que tout eft oublié; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes, à la pointe du jour; on fait fonner la groffe cloche de Mofcou. Les boyards, les confeillers privés font mandés dans le château; les évêques, les archimandrites et deux religieux de Saint-Bafile, profeffeurs en théologie, s'affemblent dans l'églife cathédrale. *Alexis* eft conduit fans épée et comme prifonnier dans le château, devant fon père. Il fe profterne en fa préfence, et lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue fes fautes, fe déclare indigne de lui fuccéder, et pour toute grâce lui demande la vie.

Le czar, après l'avoir relevé, le conduifit dans un cabinet, où il lui fit plufieurs queftions. Il lui déclara

que s'il célait quelque chose touchant son évasion, il y allait de sa tête. Ensuite on ramena le prince dans la salle où le conseil était assemblé; là on lut publiquement la déclaration du czar déjà dressée. 1718.

Le père dans cette pièce reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé, son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse.* Il est vrai que *Pierre* avait répudié sa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite supérieur, et il était justement mécontent de sa femme, qui était sa sujette. *Alexis*, au contraire, avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusque-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre, et qu'il peut pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne se mettre sous la protection de l'empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié son père*, en fesant entendre à l'empereur *Charles VI* qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à son héritage; qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pu faire la guerre au czar pour un tel sujet, et comment il eût pu interposer autre chose que des bons offices entre le père irrité et le fils désobéissant. Aussi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au prince, et on l'avait renvoyé quand le czar instruit de sa retraite l'avait redemandé.

1718. *Pierre* ajoute, dans cette pièce terrible, qu'*Alexis* avait perſuadé à l'empereur *qu'il n'était pas en ſureté de ſa vie* s'il revenait en Ruſſie. C'était en quelque façon juſtifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après ſon retour, et ſur-tout après avoir promis de lui pardonner : mais nous verrons pour quelle cauſe le czar fit enſuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande aſſemblée un ſouverain abſolu plaider contre ſon fils.

» Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils eſt » revenu ; et quoiqu'il ait mérité la mort par ſon évaſion et par ſes calomnies, cependant notre tendreſſe » paternelle lui pardonne ſes crimes : mais conſidérant » ſon indignité et ſa conduite déréglée, nous ne » pouvons en conſcience lui laiſſer la ſucceſſion au » trône, prévoyant trop qu'après nous ſa conduite » dépravée détruirait la gloire de la nation, et ferait » perdre tant d'Etats reconquis par nos armes. Nous » plaindrions ſur-tout nos ſujets, ſi nous les rejetions » par un tel ſucceſſeur dans un état beaucoup plus » mauvais qu'ils n'ont été.

» Ainſi, par le pouvoir paternel, en vertu duquel, » ſelon les droits de notre empire, chacun même de » nos ſujets peut déshériter un fils, comme il lui plaît, » et en vertu de la qualité de prince ſouverain, et en » conſidération du ſalut de nos Etats, nous privons » notredit fils *Alexis* de la ſucceſſion après nous à » notre trône de Ruſſie, à cauſe de ſes crimes et de » ſon indignité, quand même il ne ſubſiſterait pas » une ſeule perſonne de notre famille après nous.

» Et nous conſtituons et déclarons ſucceſſeur audit

„ trône après nous notre ſecond fils *Pierre*, (*l*) 1718.
„ quoique encore jeune, n'ayant point de ſucceſſeur
„ plus âgé.

„ Donnons à notre ſuſdit fils *Alexis* notre malé-
„ diction paternelle, ſi jamais, en quelque temps
„ que ce ſoit, il prétend à ladite ſucceſſion, ou la
„ recherche.

„ Déſirons auſſi de nos fidèles ſujets de l'état eccléſiaſtique et ſéculier et de tout autre état, et de la
„ nation entière, que, ſelon cette conſtitution et ſuivant
„ notre volonté, ils reconnaiſſent et conſidèrent notredit fils *Pierre*, déſigné par nous à la ſucceſſion pour
„ notre légitime ſucceſſeur, et qu'en conformité de
„ cette préſente conſtitution, ils confirment le tout par
„ ſerment devant le ſaint autel, ſur les ſaints évangiles,
„ en baiſant la croix.

„ Et tous ceux qui s'oppoſeront jamais, en quelque
„ temps que ce ſoit, à notre volonté, et qui dès aujourd'hui oſeront conſidérer notre fils *Alexis* comme
„ ſucceſſeur, ou l'aſſiſter à cet effet, nous les déclarons traîtres envers nous et à la patrie; et avons
„ ordonné que la préſente ſoit par-tout publiée, afin
„ que perſonne n'en prétende cauſe d'ignorance. Fait
„ à Moſcou, le 14 février 1718, n. ſt. ſigné de notre
„ main, et ſcellé de notre ſceau. „

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dreſſés avec une extrême célérité, puiſque le prince *Alexis* était revenu le 13, et que ſon exhérédation en faveur du fils de *Catherine* eſt du 14.

Le prince, de ſon côté, ſigna qu'il renonçait à la

(*l*) C'eſt ce même fils de l'impératrice *Catherine* qui mourut en 1719, le 15 avril.

1718. fucceffion. „ Je reconnais, dit-il, cette exclufion pour „ jufte ; je l'ai méritée par mon indignité ; et je jure, „ au DIEU tout-puiffant en Trinité, de me foumettre „ en tout à la volonté paternelle, &c. „

Ces actes étant fignés, le czar marcha à la cathédrale ; on les y lut une feconde fois, et tous les eccléfiaftiques mirent leurs approbations et leurs fignatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière fi authentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne ferait d'aucune valeur ; mais en Ruffie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver fon fils de fa fucceffion ; et ce droit était plus fort dans un fouverain que dans un fujet, fur-tout dans un fouverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux-mêmes qui avaient animé le prince contre fon père, et confeillé fon évafion, ne tâchaffent d'anéantir une renonciation impofée par la force, et de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un fecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile et la deftruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand et d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruffie, et un feul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés ; et le czar menaça encore une fois fon fils de mort, s'il lui cachait quelque chofe. En conféquence le prince fut donc interrogé juridiquement par fon père, et enfuite par des commiffaires.

Une des charges qui fervirent à fa condamnation fut une lettre d'un réfident de l'empereur, nommé

Beyer, écrite de Pétersbourg après l'évafion du prince; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée ruffe, affemblée dans le Mecklenbourg, que plufieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine *Catherine* et fon fils dans la prifon où était la czarine répudiée, et de mettre *Alexis* fur le trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une fédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune fuite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : la lettre n'était point adreffée au prince *Alexis*, et il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne. 1718.

Une accufation plus grave fut une minute de fa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux fénateurs et aux archevêques de Ruffie; les termes en étaient forts : *Les mauvais traitemens continuels que j'ai effuyés fans les avoir mérités m'ont obligé de fuir : peu s'en eft fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je fuis fous la protection d'un grand prince; je vous prie de ne me point abandonner à préfent.* Ce mot d'*à préfent*, qui pouvait être regardé comme féditieux, était rayé, et enfuite remis de fa main, et puis rayé encore; ce qui marquait un jeune homme troublé, fe livrant à fon reffentiment et s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres; elles n'étaient jamais parvenues à leur deftination, et la cour de Vienne les retint; preuve affez forte que cette cour ne voulait pas fe brouiller avec celle de Ruffie, et foutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta plufieurs témoins au prince; l'un

1718. d'eux, nommé *Afanaffief*, foutint qu'il lui avait entendu dire autrefois : *Je dirai quelque chofe aux évêques qui le rediront aux curés, les curés aux paroiffiens, et on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maîtreffe *Afrofine* dépofa contre lui. Toutes les accufations n'étaient pas bien précifes; nul projet digéré, nulle intrigue fuivie, nulle confpiration, aucune affociation, encore moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent et dépravé, qui fe plaignait de fon père, qui le fuyait et qui efpérait fa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vafte monarchie de notre hémifphère, et dans fa fituation et dans fa place il n'y avait point de petite faute.

Accufé par fa maîtreffe, il le fut encore au fujet de l'ancienne czarine fa mère et de *Marie* fa fœur. On le chargea d'avoir confulté fa mère fur fon évafion, et d'en avoir parlé à la princeffe *Marie*. Un évêque de Roftou, confident de tous trois, fut arrêté et dépofa que ces deux princeffes, prifonnières dans un couvent, avaient efpéré un changement qui les mettrait en liberté, et avaient par leurs confeils engagé le prince à la fuite. Plus leurs reffentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet évêque, et quelle avait été fa conduite.

Alexis nia d'abord plufieurs faits de cette nature, et par cela même il s'expofait à la mort dont fon père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général et fincère.

Enfin il avoua quelques difcours peu refpectueux qu'on lui imputait contre fon père, et il s'excufa fur la colère et fur l'ivreffe.

Le czar dreſſa lui-même de nouveaux articles d'in- 1718.
terrogatoire. Le quatrième était ainſi conçu :

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer qu'il y avait une révolte à l'armée du Mecklenbourg, vous en avez eu de la joie; je crois que vous aviez quelque vue, et que vous vous ſeriez déclaré pour les rebelles, même de mon vivant.

C'était interroger le prince ſur le fonds de ſes ſentimens ſecrets. On peut les avouer à un père dont les conſeils les corrigent, et les cacher à un juge qui ne prononce que ſur les faits avérés. Les ſentimens cachés du cœur ne ſont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiſer aiſément; il n'était pas obligé d'ouvrir ſon ame; cependant il répondit par écrit : *Si les rebelles m'avaient appelé de votre vivant, j'y ſerais apparemment allé, ſuppoſé qu'ils euſſent été aſſez forts.*

Il eſt inconcevable qu'il ait fait cette réponſe de lui-même, et il ſerait auſſi extraordinaire, du moins ſuivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné ſur l'aveu d'une idée qu'il aurait pu avoir un jour dans un cas qui n'eſt point arrivé.

A cet étrange aveu de ſes plus ſecrètes penſées, qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de ſon ame, on joignit des preuves qui en plus d'un pays ne ſont pas admiſes au tribunal de la juſtice humaine.

Le prince accablé, hors de ſes ſens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait ſervir à le perdre, avoua enfin que, dans la confeſſion, il s'était accuſé devant DIEU à l'archiprêtre *Jacques* d'avoir ſouhaité la mort de ſon père, et que le confeſſeur *Jacques* lui avait répondu : DIEU *vous le pardonnera, nous lui en ſouhaitons autant.*

1718. Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession sont inadmissibles par les canons de notre Eglise ; ce sont des secrets entre DIEU et le pénitent. L'Eglise grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correspondance intime et sacrée entre un pécheur et la Divinité soit du ressort de la justice humaine ; mais il s'agissait de l'Etat et d'un souverain. Le prêtre *Jacques* fut appliqué à la question, et avoua ce que le prince avait révélé. C'était une chose rare dans ce procès de voir le confesseur accusé par son pénitent, et le pénitent par sa maîtresse. On peut encore ajouter à la singularité de cette aventure que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accusations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des ressentimens du czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoua dans ses interrogatoires qu'il comptait sur ce prélat ; et ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges ecclésiastiques consultés par le czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque essentielle à faire dans cet étrange procès très-mal digéré dans la grossière histoire de *Pierre I*, par le prétendu boyard *Nestesuranoy* ; et cette remarque la voici.

Dans les réponses que fit *Alexis* au premier interrogatoire de son père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur, il s'adressa au comte de *Schonborn*, chambellan ; que ce chambellan lui dit : *L'empereur ne vous abandonnera pas ; et quand il en sera temps, après la mort de votre père, il vous aidera à monter sur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accusé : *Je ne demande pas cela ; que l'empereur*

m'accorde sa protection, je n'en veux pas davantage. Cette 1718.
déposition est simple, naturelle, porte un grand caractère de vérité : car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner son père ; et personne n'eût osé faire ni au prince *Eugène*, ni au conseil, ni à l'empereur une proposition si absurde. Cette déposition est du mois de février; et quatre mois après, au premier juillet, dans le cours et sur la fin de ces procédures, on fait dire au czarovitz dans ses dernières réponses par écrit :

„ Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais à „ parvenir à la succession de quelque autre manière „ que ce fût, *excepté de la bonne façon.* Je la voulais „ avoir par une assistance étrangère ; et si j'y étais par- „ venu, et que l'empereur eût mis en exécution *ce* „ *qu'il m'avait promis*, de me procurer la couronne de „ Russie, même à main armée, je n'aurais rien épargné, „ pour me mettre en possession de la succession. Par „ exemple, si l'empereur avait demandé en échange, „ des troupes de mon pays pour son service contre „ qui que ce fût de ses ennemis, ou de grosses sommes „ d'argent, j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, et „ j'aurais donné de grands présens à ses ministres et „ à ses généraux. J'aurais entretenu à mes dépens les „ troupes auxiliaires qu'il m'aurait données pour me „ mettre en possession de la couronne de Russie; et en „ un mot, rien ne m'aurait coûté pour accomplir en „ cela ma volonté. „

Cette dernière déposition du prince paraît bien forcée ; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable : ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'empereur lui

1718. avait promis de lui *procurer la couronne à main armée* : cela était faux. Le comte de *Schonborn* lui avait fait espérer qu'un jour, après la mort du czar, l'empereur l'aiderait à soutenir le droit de sa naissance; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agissait pas de se révolter contre son père, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit, dans ce dernier interrogatoire, ce qu'il crut qu'il eût fait s'il avait eu à disputer son héritage; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne et à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, et ce qui peut être soumis à la rigueur des lois, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, et qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal; le voilà qui s'accuse deux fois des pensées secrètes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant, dans le monde entier, un seul homme jugé et condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l'esprit, et qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle, et l'on prétend même que DIEU ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu'*Alexis* avait mis son père en droit de le punir, par sa réticence sur plusieurs complices de son évasion; sa grâce était attachée à un aveu général; et il ne le fit que quand il n'était plus temps. Enfin après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine qu'il fût possible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère, en

faveur

faveur duquel il était déshérité ; et il valait mieux, 1718.
difait-on, punir un coupable que d'expofer tout l'empire. La rigueur de la juftice s'accordait avec la raifon d'Etat.

Il ne faut pas juger des mœurs et des lois d'une nation par celles des autres ; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort fon fils pour fa feule évafion ; il s'en explique ainfi dans fa déclaration aux juges et aux évêques.

„ Quoique, felon toutes les lois divines et humaines, „ et fur-tout fuivant celles de Ruffie, qui excluent „ toute juridiction entre un père et un enfant parmi „ les particuliers, nous ayons un pouvoir affez abon„ dant et abfolu de juger notre fils, fuivant fes crimes, „ felon notre volonté, fans en demander avis à per„ fonne ; cependant, comme on n'eft point auffi „ clair-voyant dans fes propres affaires que dans celles „ des autres, et comme les médecins même les plus „ experts ne rifquent point de fe traiter eux-mêmes, „ et qu'ils en appellent d'autres dans leurs maladies ; „ craignant de charger ma confcience de quelque „ péché, je vous expofe mon état, et je vous demande „ du remède : car j'appréhende la mort éternelle, fi „ ne connaiffant peut-être point la qualité de mon „ mal je voulais m'en guérir feul, vu principalement „ que j'ai juré fur les jugemens de DIEU, et que „ j'ai promis par écrit le pardon de mon fils, et je „ l'ai enfuite confirmé de bouche au cas qu'il me „ dît la vérité.

„ Quoique mon fils ait violé fa promeffe, toutefois „ pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je „ vous prie de penfer à cette affaire, et de l'examiner

1718. „ avec la plus grande attention, pour voir ce qu'il a „ mérité. Ne me flattez point; n'appréhendez pas „ que, s'il ne mérite qu'une légère punition, et que „ vous le jugiez ainſi, cela me ſoit déſagréable; car „ je vous jure, par le grand DIEU et par ſes jugemens, „ que vous n'avez abſolument rien à en craindre.

„ N'ayez point d'inquiétude ſur ce que vous devez „ juger le fils de votre ſouverain : mais ſans avoir égard „ à la perſonne, rendez juſtice, et ne perdez pas votre „ ame et la mienne; enfin que notre conſcience ne „ nous reproche rien au jour terrible du jugement, „ et que notre patrie ne ſoit point léſée. „

Le czar fit au clergé une déclaration à peu-près ſemblable; ainſi tout ſe paſſa avec la plus grande authenticité, et *Pierre* mit dans toutes ſes démarches une publicité qui montrait la perſuaſion intime de ſa juſtice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un ſi grand empire dura depuis la fin de février juſqu'au cinq juillet, n. ſt. Le prince fut interrogé pluſieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait : nous avons rapporté ceux qui ſont eſſentiels.

Le premier juillet le clergé donna ſon ſentiment par écrit. Le czar en effet ne lui demandait que ſon ſentiment, et non pas une ſentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

„ Cette affaire, diſent les évêques et les archiman- „ drites, n'eſt point du tout du reſſort de la juridiction „ eccléſiaſtique, et le pouvoir abſolu établi dans „ l'empire de Ruſſie n'eſt point ſoumis au jugement „ des ſujets; mais le ſouverain y a l'autorité d'agir

„ ſuivant ſon bon plaiſir, ſans qu'aucun inférieur y 1718.
„ intervienne. „

Après ce préambule on cite le Lévitique, où il eſt dit que celui qui aura maudit ſon père ou ſa mère ſera puni de mort; et l'évangile de S[t] *Matthieu* qui rapporte cette loi ſévère du Lévitique. On finit, après pluſieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables :

„ Si ſa majeſté veut punir celui qui eſt tombé, „ ſelon ſes actions et ſuivant la meſure de ſes crimes, „ il a devant lui des exemples de l'ancien teſtament; „ s'il veut faire miſéricorde, il a l'exemple de JESUS-„ CHRIST même, qui reçoit le fils égaré revenant „ à la repentence; qui laiſſe libre la femme ſurpriſe „ en adultère, laquelle a mérité la lapidation ſelon „ la loi; qui préfère la miſéricorde au ſacrifice: il „ a l'exemple de *David*, qui veut épargner *Abſalon* „ ſon fils et ſon perſécuteur; car il dit à ſes capitaines „ qui voulaient l'aller combattre: *Epargnez mon fils* „ *Abſalon:* le père le voulut épargner lui-même, mais „ la juſtice divine ne l'épargna point.

„ Le cœur du czar eſt entre les mains de DIEU; „ qu'il choiſiſſe le parti auquel la main de DIEU le „ tournera. „

Ce ſentiment fut ſigné par huit évêques, quatre archimandrites, et deux profeſſeurs; et, comme nous l'avons déjà dit, le métropolite de Rézan, avec qui le prince avait été d'intelligence, ſigna le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent préſenté au czar. On voit aiſément que le clergé voulait le porter à la clémence, et rien n'eſt plus beau peut-être que cette oppoſition de la douceur de JESUS-CHRIST à la

1718. rigueur de la loi judaïque, mise sous les yeux d'un père qui fesait le procès à son fils.

Le jour même on interrogea encore *Alexis* pour la dernière fois; et il mit par écrit son dernier aveu : c'est dans cette confession qu'il s'accuse „ d'avoir été „ bigot dans sa jeunesse, d'avoir fréquenté les prêtres „ et les moines, d'avoir bu avec eux, d'avoir reçu „ d'eux des impressions qui lui donnèrent de l'horreur „ pour les devoirs de son état, et même pour la per- „ sonne de son père. „

S'il fit cet aveu de son propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conseil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accusait ; et cela prouve encore davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de son pays, qui de la grossièreté et de l'ignorance étaient parvenus, en si peu de temps, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres pères de l'Eglise n'auraient désavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déjà rapporté, qu'il voulait arriver à la succession *de quelque manière que ce fût*, *excepté de la bonne.*

Il semblait, par cette dernière confession, qu'il craignît de ne s'être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premières, et qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère*, de *méchant esprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5 juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se

contentera d'obſerver ici qu'il commence, comme 1718.
l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des ſujets, mais au ſeul ſouverain dont le pouvoir ne dépend que de DIEU ſeul. Enſuite après avoir expoſé toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainſi : *Que penſer de ſon deſſein de rebellion, tel qu'il n'y en eut jamais de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon ſouverain, comme père de la patrie, et père ſelon la nature ?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar; car aſſurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, et on ne voit point par les actes que jamais le czarovitz eût conçu le deſſein de tuer ſon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confeſſé un jour d'avoir ſouhaité la mort à ſon père et à ſon ſouverain : mais l'aveu ſecret, dans la confeſſion, d'une penſée ſecrète n'eſt pas un double parricide.

Quoi qu'il en ſoit, il fut jugé à mort unanimement, ſans que l'arrêt prononçât le genre du ſupplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un ſeul qui imagina ſeulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là, porte que ſi un tel procès avait été jugé au parlement d'Angleterre; il ne ſe ferait pas trouvé parmi cent quarante-quatre juges un ſeul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des temps et des lieux. *Manlius* aurait pu être condamné lui-même à mort par les lois d'Angleterre, pour avoir

1718. fait périr ſon fils, et il fut reſpecté par les Romains ſévères. Les lois ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un prince de Galles qui, comme pair du royaume, eſt maître d'aller où il veut. Les lois de la Ruſſie ne permettent pas au fils du ſouverain de ſortir du royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France; elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle et réitérée, n'eſt parmi nous qu'une mauvaiſe conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital dans l'héritier d'un vaſte empire, dont cette déſobéiſſance même eût produit la ruine. Enfin le czarovitz était coupable envers toute la nation de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréſentaient la nation: ainſi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, et *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de ſa conduite, qu'en feſant imprimer et traduire le procès, il ſe ſoumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'hiſtoire ne nous a permis de rien déguiſer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique aventure. On ne ſavait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accuſé par ſon père, et condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ſes ſujets, ou un père qui ſe croyait obligé de ſacrifier ſon propre fils au ſalut de ſon empire.

On publia dans plusieurs livres que le czar avait fait venir d'Espagne le procès de dom *Carlos*, condamné à mort par *Philippe II*. Mais il est faux qu'on eût jamais fait le procès à dom *Carlos*. La conduite de *Pierre I* fut entièrement différente de celle de *Philippe*. L'espagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raison il avait fait arrêter son fils, ni comment ce prince était mort. Il écrivit à ce sujet au pape et à l'impératrice, des lettres absolument contradictoires. Le prince d'Orange, *Guillaume*, accusa publiquement *Philippe* d'avoir sacrifié son fils et sa femme à sa jalousie, et d'avoir moins été un juge sévère qu'un mari jaloux et cruel, un père dénaturé et parricide. *Philippe* se laissa accuser, et garda le silence. *Pierre*, au contraire, ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait sa nation à son propre fils, s'en remit au jugement du clergé et des grands, et rendit le monde entier juge des uns et des autres, et de lui-même. 1718.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'est que la czarine *Catherine*, haïe du czarovitz, et menacée ouvertement du sort le plus triste si jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à son malheur, et ne fut ni accusée, ni même soupçonnée par aucun ministre étranger résident à cette cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il est vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grâce pour lui: mais tous les mémoires de ce temps-là, sur-tout ceux du comte de *Bassevitz*, assurent unanimement qu'elle plaignit son infortune.

J'ai en main les mémoires d'un ministre public, où je trouve ces propres mots: « J'étais présent quand

1718. „ le czar dit au duc de Holſtein que *Catherine* l'avait „ prié d'empêcher qu'on ne prononçât au czarovitz „ ſa condamnation. *Contentez-vous*, me dit-elle, *de* „ *lui faire prendre le froc, parce que cet opprobre d'un* „ *arrêt de mort ſignifié réjaillira ſur votre petit-fils.* „

Le czar ne ſe rendit point aux prières de ſa femme; il crut qu'il était important que la ſentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte ſolennel, il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquieſcé lui-même, et qui, le rendant mort civilement, le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, ſi un parti puiſſant ſe fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulſion à ces mots: *Les lois divines et eccléſiaſtiques, civiles et militaires condamnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père et leur ſouverain ſont manifeſtes.* Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, et dans cet intervalle de vie et de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le czar vint; les larmes coulèrent des yeux du père et du fils infortuné; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolennellement au malade agoniſant. Il mourut en préſence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, et dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards, et enfin il fut inhumé dans l'égliſe de la

citadelle à côté de ſon épouſe. Le czar et la czarine aſſiſtèrent à la cérémonie. 1718.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi on oſe le dire, la conduite du czar, c'eſt-à-dire de ſoumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, et non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, et ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti*, le plus impartial de tous, et le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les pièces originales et authentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble s'éloigner ici de cette impartialité et de ce diſcernement qui fait ſon caractère; il s'exprime en ces termes: „ La czarine, craignant „ toujours pour ſon fils, n'eut point de relâche qu'elle „ n'eût porté le czar à faire au fils aîné le procès, et „ à le faire condamner à mort; ce qui eſt étrange, „ c'eſt que le czar après lui avoir donné lui-même le „ knout, qui eſt une queſtion, lui coupa auſſi lui-„ même la tête. Le corps du czarovitz fut expoſé en „ public, et la tête tellement adaptée au corps, que „ l'on ne pouvait pas diſcerner qu'elle en avait été „ ſéparée Il arriva quelque temps après que le fils „ de la czarine vint à décéder, à ſon grand regret „ et à celui du czar. Ce dernier, qui avait décollé „ de ſa propre main ſon fils aîné, réfléchiſſant qu'il „ n'avait point de ſucceſſeur, devint de mauvaiſe „ humeur. Il fut informé dans ce temps-là que la „ czarine avait des intrigues ſecrètes et illégitimes „ avec le prince *Menzikoff*. Cela joint aux réflexions „ que la czarine était la cauſe qu'il avait ſacrifié lui-„ même ſon fils aîné, il médita de faire raſer la

1718. „ czarine, et de l'enfermer dans un couvent, ainſi „ qu'il avait fait de ſa première femme, qui y était „ encore. Le czar avait accoutumé de mettre ſes „ penſées journalières ſur des tablettes : il y avait „ mis ſondit deſſein ſur la czarine. Elle avait gagné „ des pages qui entraient dans la chambre du czar. „ Un de ceux qui était accoutumé à prendre les „ tablettes ſous la toilette, pour les faire voir à la „ czarine, prit celles où il y avait le deſſein du czar. „ Dès que cette princeſſe l'eut parcouru, elle en fit part „ à *Menzikoff*; et un jour ou deux après le czar fut „ pris d'une maladie inconnue et violente, qui le fit „ mourir. Cette maladie fut attribuée au poiſon, „ puiſqu'on vit manifeſtement qu'elle était ſi violente „ et ſubite, qu'elle ne pouvait venir que d'une telle „ ſource, qu'on dit être aſſez uſitée en Moſcovie. „

Ces accuſations conſignées dans les mémoires de *Lamberti* ſe répandirent dans toute l'Europe. Il reſte encore un grand nombre d'imprimés et de manuſcrits qui pourraient faire paſſer ces opinions à la dernière poſtérité.

Je crois qu'il eſt de mon devoir de dire ici ce qui eſt parvenu à ma connaiſſance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Ruſſie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne réſidait point dans cet empire au temps de la cataſtrophe du czarovitz ; il en était abſent depuis pluſieurs années. Je l'ai connu autrefois ; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, et où j'ai été ſouvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors.*

Qu'on voie par cet exemple combien il était plus aiſé autrefois à un ſeul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorſque avant l'imprimerie les hiſtoires manuſcrites, conſervées dans peu de mains, n'étaient ni expoſées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique univerſelle, comme elles ſont aujourd'hui. Il ſuffiſait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, et même dans les auteurs des légendes, pour rendre un prince odieux au monde, et pour perpétuer ſon opprobre de ſiècle en ſiècle. 1718.

Comment ſe ſerait-il pu faire que le czar eût tranché de ſa main la tête de ſon fils, à qui on donna l'extrême-onction en préſence de toute la cour? était-il ſans tête quand on répandit l'huile ſur ſa tête même? en quel temps put-on recoudre cette tête à ſon corps? Le prince ne fut pas laiſſé ſeul un moment depuis la lecture de ſon arrêt juſqu'à ſa mort.

Cette anecdote, que ſon père ſe ſervit du fer, détruit celle qu'il ſe ſervit du poiſon. Il eſt vrai qu'il eſt très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution ſubite cauſée par la lecture d'un arrêt de mort, et ſur-tout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les médecins avouent que la choſe eſt poſſible.

Si le czar avait empoiſonné ſon fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de le punir: tous les motifs de la condamnation devenaient ſuſpects, et le czar ſe condamnait lui-même: s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt; n'en était-il pas le maître abſolu? Un homme prudent,

1718. un monarque ſur qui la terre a les yeux ſe réſout-il à faire empoiſonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la juſtice? Veut-on ſe noircir dans la poſtérité par le titre d'empoiſonneur et de parricide, quand on peut ſi aiſément ne ſe donner que celui d'un juge ſévère?

Il paraît qu'il réſulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus roi que père, qu'il ſacrifia ſon propre fils aux intérêts d'un fondateur et d'un légiſlateur, et à ceux de ſa nation qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, ſans cette ſévérité malheureuſe. Il eſt évident qu'il n'immola point ſon fils à une marâtre, et à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puiſqu'il le menaça ſouvent de le déshériter avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, et qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un ſi grand éclat, uniquement pour complaire à ſa femme; il eût été faible, inſenſé et lâche, et certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ſes fondations et à ſa nation, ſi l'on ſuivait après lui ſes vues. Toutes ſes entrepriſes ont été perfectionnées ſelon ſes prédictions; ſa nation eſt devenue célèbre et reſpectée dans l'Europe, dont elle était auparavant ſéparée; et ſi *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin, quand on conſidère cette cataſtrophe, les cœurs ſenſibles frémiſſent, et les ſévères approuvent.

Ce grand et terrible événement eſt encore ſi frais dans la mémoire des hommes, on en parle ſi ſouvent avec étonnement, qu'il eſt abſolument néceſſaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent

hardiment le titre d'hiftorien, parle ainfi dans fon livre dédié au comte de *Bruhl*, premier miniftre du roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruffie eft perfuadée que le czarovitz ne mourut que du poifon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accufation eft détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holftein, que la czarine *Catherine* lui avait confeillé d'enfermer dans un cloître fon fils condamné. 1718.

A l'égard du poifon donné depuis par cette impératrice même à *Pierre* fon époux, ce conte fe détruit lui-même par le feul récit de l'aventure du page et des tablettes. Un homme s'avife-t-il d'écrire fur fes tablettes : *Il faut que je me reffouvienne de faire enfermer ma femme?* Sont-ce-là de ces détails qu'on puiffe oublier, et dont on foit obligé de tenir regiftre? Si *Catherine* avait empoifonné fon beau-fils et fon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-feulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par fa douceur et par fon indulgence.

Il eft néceffaire à préfent de faire voir ce qui fut la première caufe de la conduite d'*Alexis*, de fon évafion, de fa mort, et de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres et des moines ; et cette fource de tant de malheurs eft affez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis* que nous avons rapportés, et fur-tout dans cette expreffion du czar *Pierre* dans une lettre à fon fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaifie.* (4)

(4) Ces longues barbes pouvaient fignifier également ceux des ruffes, qui malgré la loi tyrannique et ridicule du czar n'avaient pas voulu fe faire rafer : mais il eft certain que les prêtres entrèrent pour beaucoup, dans les diffentions de la famille du czar.

1718. Voici presque mot à mot comment les mémoires d'un ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles : „ Plusieurs ecclésiastiques, dit-il, attachés à leur „ ancienne barbarie, et plus encore à leur autorité „ qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, „ languissaient après le règne d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie si chère. „ De ce nombre était *Dozithée*, évêque de Rostou. Il „ supposa une révélation de St *Démétrius*. Ce saint lui „ était apparu, et l'avait assuré, de la part de DIEU, „ que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre ; qu'*Eudoxie*, „ renfermée dans le couvent de Susdal, et religieuse „ sous le nom d'*Hélène*, ainsi que la princesse *Marie*, „ sœur du czar, devait monter sur le trône, et régner „ conjointement avec son fils *Alexis*. *Eudoxie* et *Marie* „ eurent la faiblesse de croire cette imposture ; elles en „ furent si persuadées qu'*Hélène* quitta dans son „ couvent l'habit de religieuse, reprit le nom d'*Eudoxie*, „ se fit traiter de majesté, et fit effacer des prières „ publiques le nom de sa rivale *Catherine* ; elle ne „ parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie que portaient les czarines. La trésorière du „ couvent se déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* „ répondit hautement : *Pierre a puni les strélitz, qui* „ *avaient outragé sa mère, mon fils Alexis punira quiconque* „ *aura insulté la sienne*. Elle fit renfermer la trésorière „ dans sa cellule. Un officier, nommé *Etienne Glebo*, „ fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses desseins, et l'attacha à elle par ses „ faveurs. *Glebo* répand, dans la petite ville de Susdal „ et dans les environs, la prédiction de *Dozithée*. „ Cependant les trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie*

„ reproche à l'évêque que le czar eſt encore en vie. 1718.
„ *Les péchés de mon père en ſont cauſe*, dit *Dozithée; il*
„ *eſt en purgatoire, et il m'en a averti*. Auſſitôt *Eudoxie*
„ fait dire *mille meſſes des morts; Dozithée* l'aſſure qu'elles
„ opèrent; il vient au bout d'un mois lui dire que ſon
„ père a déjà la tête hors du purgatoire; un mois après
„ le défunt n'en a plus que juſqu'à la ceinture: enfin
„ il ne tient plus au purgatoire que par les pieds; et
„ quand les pieds ſeront dégagés, ce qui eſt le plus
„ difficile, le czar *Pierre* mourra infailliblement.

„ La princeſſe *Marie*, perſuadée par *Dozithée*, ſe
„ livra à lui, à condition que le père du prophète
„ ſortirait inceſſamment du purgatoire, et que la
„ prédiction s'accomplirait; et *Glebo* continua ſon
„ commerce avec l'ancienne czarine.

„ Ce fut principalement ſur la foi de ces prédictions
„ que le czarovitz s'évada, et alla attendre la mort de
„ ſon père dans les pays étrangers. Tout cela fut bien-
„ tôt découvert. *Dozithée* et *Glebo* furent arrêtés; les
„ lettres de la princeſſe *Marie* à *Dozithée*, et d'*Hélène*
„ à *Glebo* furent lues en plein ſénat. La princeſſe *Marie*
„ fut enfermée à Shluſſelbourg; l'ancienne czarine
„ transférée dans un autre couvent où elle fut priſon-
„ nière. *Dozithée* et *Glebo*, tous les complices de cette
„ vaine et ſuperſtitieuſe intrigue, furent appliqués à
„ la queſtion, ainſi que les confidens de l'évaſion
„ d'*Alexis*. Son confeſſeur, ſon gouverneur, ſon maré-
„ chal de cour moururent tous dans les ſupplices. „

On voit donc à quel prix cher et funeſte *Pierre le grand* acheta le bonheur qu'il procura à ſes peuples; combien d'obſtacles publics et ſecrets il eut à ſurmonter au milieu d'une guerre longue et difficile, des ennemis

1718. au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de ſa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obſtinément déclarés contre ſes entrepriſes, preſque toute la nation irritée long-temps contre ſa propre félicité, qui ne lui était pas encore ſenſible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par ſes ſoins, embraſsât enfin les idées de bonheur et de gloire que n'avaient pu ſupporter leurs pères. (5)

CHAPITRE XI.

Travaux et établiſſemens, vers l'an 1718 et ſuivans.

PENDANT cette horrible cataſtrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de ſa patrie, et qu'il conſidérait ſa nation comme ſa famille. Les ſupplices

(5) Cette hiſtoire a été écrite d'après des mémoires et des pièces originales envoyés de Ruſſie. On voit que le czar a fait condamner ſon fils par des eſclaves dont la baſſeſſe et la barbare hypocriſie eſt prouvée par le ſtyle même de la ſentence. Le czarovitz mourut preſque ſubitement le lendemain de ſa condamnation. Quelle fut préciſément la cauſe de ſa mort? c'eſt ce qu'il eſt difficile de ſavoir. Mais ſi le czar voulait conſerver la vie à ſon fils, et ſe contenter de le priver de la ſucceſſion au trône, quelle plate et abominable comédie que cette condamnation à mort! quelle cruauté dans la lecture de cette ſentence au malheureux czarovitz! cette conduite du czar qui aurait cauſé la mort de ſon fils, ferait moins criminelle, ſans doute, que l'aſſaſſinat juridique, ou l'empoiſonnement d'*Alexis*, mais elle ſerait plus odieuſe et plus mépriſable.

On pourrait propoſer cette queſtion: Eſt-il permis à un deſpote de faire périr ſon ſucceſſeur naturel lorſqu'il le croit imbécille? mais cette queſtion n'en peut être une que pour ceux qui regarderaient le deſpotiſme comme un gouvernement légitime.

dont

dont il avait été obligé de punir la partie de la nation 1718.
qui voulait empêcher l'autre d'être heureuſe, étaient des ſacrifices faits au public par une néceſſité douloureuſe.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation et de la mort de ſon fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ſes ſujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures et les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, et par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers et les peuples que la nature a ſéparés. Ce ne ſont pas-là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amuſent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéreſſent la curioſité ordinaire des hommes; mais ce ſont les reſſorts véritables de la félicité publique que les yeux philoſophiques aiment à conſidérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal qui veillait au maintien de l'ordre, d'un bout de la Ruſſie à l'autre. Le luxe dans les habits, et les jeux de haſard, plus dangereux que le luxe, furent ſévèrement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déjà ordonnées, en 1716, dans toutes les villes de l'empire. Les maiſons pour les orphelins et pour les enfans trouvés, déjà commencées, furent achevées, dotées et remplies.

Nous joindrons ici tous les établiſſemens utiles, auparavant projetés, et finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuſe de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre

1718. métier que celui d'importuner ceux qui en ont, et de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie misérable et honteuse; abus trop souffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maisons régulières suivant leur fortune. Ce fut une excellente police de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques et chariots qui revenaient à vide des provinces voisines.

Les poids et les mesures furent fixés et rendus uniformes ainsi que les lois. Cette uniformité tant désirée, mais si inutilement, dans des Etats dès long-temps policés, fut établie en Russie sans difficulté et sans murmure; et nous pensons que parmi nous cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encore connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg: les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues solidement pavées; tout ce qui regarde la sureté, la propreté et le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les priviléges donnés à des étrangers, et les règlemens qui empêchaient l'abus de ces priviléges; tout fit prendre à Pétersbourg et à Moscou une face nouvelle. (6)

(6) Taxer les denrées nécessaires à la vie, obliger les gens riches de faire bâtir des maisons dans une capitale nouvelle, contraindre les chariots et les bateaux qui revenaient à vide, à se charger de matériaux pour pétersbourg, ce sont autant d'actes de tyrannie qu'on peut excuser par l'ignorance qui régnait encore en Europe sur des objets si simples. La suppression de la mendicité est un projet chimérique qu'on cherche à réaliser par des moyens barbares: il est contre la justice d'empêcher un

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, fur-tout celle que le czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier intendant; mille ouvriers y travaillaient fouvent fous fes yeux. Il allait donner fes ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à fcie; aux directeurs des fabriques de corderies et de voiles, des briqueteries, des ardoifes, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute efpèce lui arrivèrent de France: c'était le fruit de fon voyage. 1718.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux et étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricans et pour tous les artiftes. Un français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les fecours du prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapifferies de haute-lice fur le modèle de celles des Gobelins; et cette manufacture eft encore aujourd'hui très-encouragée. Un troifième fit réuffir les fileries d'or et d'argent, et le czar ordonna qu'il ne ferait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs foit d'argent, foit d'or, afin de n'en point diminuer la maffe dans fes Etats.

Il donna trente mille roubles, c'eft-à-dire, cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux

homme de faire l'aumône, et un autre de la demander. Ce font les mauvaifes lois et la mauvaife adminiftration qui multiplient les mendians: et lorfque le nombre en devient trop grand, ce ne font pas ceux qui mendient, mais ceux qui gouvernent qu'il faudrait punir.

Nous ne dirons rien de la manière d'encourager le commerce par des priviléges. Le czar avait fur l'adminiftration les mêmes principes que les gens éclairés de fon fiècle, et c'eft tout ce qu'on peut exiger d'un prince.

1718. et tous les inſtrumens néceſſaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies et des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ſes troupes de draps faits dans ſon pays: auparavant on tirait ces draps de Berlin et d'autres pays étrangers.

On fit à Moſcou d'auſſi belles toiles qu'en Hollande, et à ſa mort il y avait déjà à Moſcou et à Jaroſlau quatorze fabriques de toiles de lin et de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorſque la ſoie était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, ſous un climat glacé, et dans des marais inconnus, il s'élèverait une ville opulente et magnifique, dans laquelle la ſoie de Perſe ſe manufacturerait auſſi bien que dans Iſpahan. *Pierre* l'entreprit et y réuſſit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais : on découvrit quelques mines d'or et d'argent ; et un conſeil des mines fut établi pour conſtater ſi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenſe.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entrepriſes, ce n'était pas aſſez de ſigner des patentes et de nommer des inſpecteurs ; il fallait dans ces commencemens qu'il vît tout par ſes yeux, et qu'il travaillât même de ſes mains, comme on l'avait vu auparavant conſtruire des vaiſſeaux, les appareiller et les conduire. Quand il s'agiſſait de creuſer des canaux dans des terres fangeuſes et preſque impraticables, on le voyait quelquefois ſe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre et la tranſporter lui-même.

Il fit, cette année 1718, le plan du canal et des

écluses de Ladoga. Il s'agissait de faire communiquer 1718.
la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandises à Pétersbourg, sans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop sujet aux tempêtes et souvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain; on conserve encore les instrumens dont il se servit pour ouvrir la terre et la voiturer; cet exemple fut suivi de toute sa cour, et hâta un ouvrage qu'on regardait comme impossible: il a été achevé après sa mort; car aucune de ses entreprises reconnues possibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronstadt, qu'on met aisément à sec, et dans lequel on carène et on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le temps même des procédures contre son fils.

Il bâtit, cette même année, la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Caspienne au golfe de Finlande et à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer reçoivent les barques qui ont remonté le Volga: de ces rivières on passe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre ensuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandises peuvent être transportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient sous ses yeux, il portait ses soins jusqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient, et il fit bâtir deux forts dans ce pays si long-temps inconnu au reste du monde. Cependant des ingénieurs de son académie de marine, établie en 1715, marchaient déjà dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, et pour mettre sous les yeux

de tous les hommes cette vaſte étendue de contrées qu'il avait policées et enrichies.

CHAPITRE XII.

Du Commerce.

LE commerce extérieur était preſque tombé entièrement avant lui, il le fit renaître. On ſait aſſez que le commerce a changé pluſieurs fois ſon cours dans le monde. La Ruſſie méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Gréce et même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs et le Boryſthène étaient chargés des productions de l'Aſie. Mais lorſque *Tamerlan* eut conquis, ſur la fin du quatorzième ſiècle, la Cherſonèſe taurique, appelée depuis la Crimée, lorſque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en ſe rendant maître d'Azoph. La malheureuſe campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, et avec elle toutes les vues du commerce par la mer Noire; il reſtait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caſpienne. Déjà dans le ſeizième ſiècle et au commencement du dix-ſeptième, les Anglais, qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté ſur la mer Caſpienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le père de *Pierre le grand* avait fait bâtir un vaiſſeau par un hollandais, pour aller trafiquer d'Aſtracan ſur les côtes de la Perſe : le vaiſſeau fut brûlé par le rebelle *Stenko-Raſin*. Alors

toutes les eſpérances de négocier en droiture avec les Perſans s'évanouirent. Les Arméniens, qui ſont les facteurs de cette partie de l'Aſie, furent reçus par *Pierre le grand* dans Aſtracan; on fut obligé de paſſer par leurs mains, et de leur laiſſer tout l'avantage du commerce; c'eſt ainſi que dans l'Inde on en uſe avec les Banians; et que les Turcs, ainſi que beaucoup d'Etats chrétiens, en uſent encore avec les Juifs; car ceux qui n'ont qu'une reſſource ſe rendent toujours très-ſavans dans l'art qui leur eſt néceſſaire: les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un ſavoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déjà remédié à cet inconvénient, en feſant un traité avec l'empereur de Perſe, par lequel toute la ſoie qui ne ſerait pas deſtinée aux manufactures perſanes, ſerait livrée aux arméniens d'Aſtracan, pour être par eux tranſportée en Ruſſie.

Les troubles de la Perſe détruiſirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le sha ou empereur perſan *Huſſein*, perſécuté par des rebelles, implora l'aſſiſtance de *Pierre*, et comment *Pierre*, après avoir ſoutenu des guerres ſi difficiles contre les Turcs et contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perſe; mais il n'eſt ici queſtion que du commerce.

Du commerce avec la Chine.

L'entrepriſe de négocier avec la Chine ſemblait devoir être la plus avantageuſe. Deux Etats immenſes qui ſe touchent, et dont l'un poſsède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraiſſaient être tous deux dans l'heureuſe néceſſité de lier une correſpondance utile, ſur-tout depuis la paix jurée ſolennellement entre l'empire ruſſe et l'empire chinois, en l'an 1689, ſelon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des compagnies de sibériens et de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts jusqu'à la Tartarie chinoise, et firent des profits considérables; mais les troubles survenus dans le pays des Kalmouks, et les querelles des Russes et des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois que les Chinois n'en avaient d'eux : ainsi on demanda la permission à l'empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pékin, et on l'obtint aisément, au commencement du siècle où nous sommes.

Il est très-remarquable que l'empereur *Cam-hi* avait permis qu'il y eût déjà dans un faubourg de Pékin une église russe desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du trésor impérial. *Cam-hi* avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, et les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans sa patrie : le climat de Pékin, la douceur des mœurs chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église grecque n'était point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissemens des jésuites. L'empereur *Cam-hi* favorisait

d'ailleurs la liberté de confcience; cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Afie, ainfi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière jufqu'au temps de l'empereur romain, *Théodofe I.* Ces familles ruffes, s'étant mêlées depuis aux familles chinoifes, ont abandonné leur chriftianifme, mais leur églife fubfifte encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette églife, quand elles viendraient apporter des fourrures, et d'autres objets de commerce à Pékin : le voyage, le féjour et le retour fe fefaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreufes, et il était difficile de contenir la populace qui compofait le plus grand nombre.

On paffait fur les terres d'un prêtre lama, efpèce de fouverain qui réfide fur la rivière d'Orkon, et qu'on appelle le *Koutoukas :* c'eft un vicaire du grand lama, qui s'eft rendu indépendant en changeant quelque chofe à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempfycofe eft l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubec et d'Ofnabruck, qui ont fecoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat tartare fut infulté par les caravanes; les Chinois le furent auffi. Le commerce fut encore dérangé par cette mauvaife conduite; et les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, fi on n'arrêtait pas ces défordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruffes : ils rapportaient de l'or, de l'argent et des

pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaiſſe dans le monde, fut apporté de la Chine au prince *Gagarin*, paſſa depuis dans les mains de *Menzikoff*, et eſt actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince *Gagarin* nuiſirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi; mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accuſé devant la chambre de juſtice établie par le czar, et on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, et que la plupart de ceux qui avaient eu des liaiſons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce temps-là même l'empereur *Cam-hi* ſe ſentant affaiblir, et ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus ſavans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auſſi mieux que les ſiens; il fit prier le czar, par les ambaſſadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il ſe trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perſonnage; il partit avec un nouvel ambaſſadeur, et avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue et défrayée avec magnificence. Le chirurgien anglais trouva l'empereur en bonne ſanté, et paſſa pour un médecin très-habile. La caravane qui ſuivit cette ambaſſade gagna beaucoup; mais de nouveaux excès, commis par cette caravane même, indiſposèrent tellement les Chinois qu'on renvoya *Lange*, alors réſident du czar auprès de l'empereur de la Chine, et qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'empereur *Cam-hi* mourut; ſon fils, *Yontchin*, auſſi ſage et plus ferme que ſon père, celui-là même qui

chaſſa les jéſuites de ſon empire, comme le czar les en avait chaſſés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes ruſſes ne commerceraient plus que ſur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du ſouverain, ou de la ſouveraine de la Ruſſie, qui aient la permiſſion d'entrer dans Pékin; ils y ſont logés dans une vaſte maiſon que l'empereur *Cam-hi* avait aſſignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-temps qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la couronne pour la ville de Pékin. Ce commerce eſt languiſſant, mais prêt à ſe ranimer.

Du commerce de Pétersbourg et des autres ports de l'empire.

On voyait dès-lors plus de deux cents vaiſſeaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'eſt accru de jour en jour, et a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établiſſement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel: et c'eſt ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel eſt trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, et que le commerce qui ſe fait ſous les yeux d'un ſouverain appliqué eſt toujours plus avantageux. Celui de la Livonie reſta toujours ſur le même pied. La Ruſſie en général a trafiqué avec ſuccès; mille à douze cents vaiſſeaux ſont entrés tous les ans dans ſes ports, et *Pierre* a ſu joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE XIII.

Des lois.

ON fait que les bonnes lois font rares, mais que leur exécution l'eft encore davantage. Plus un Etat eft vafte et compofé de nations diverfes, plus il eft difficile de les réunir par une même jurifprudence. Le père du czar *Pierre* avait fait rédiger un code fous le titre d'*Oulogénie;* il était même imprimé, mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût fuffire.

Pierre avait, dans fes voyages, amaffé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des inftructions du Danemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, et prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la fienne.

Il y avait une cour de boyards qui décidait en dernier reffort des affaires contentieufes : le rang et la naiffance y donnaient féance, il fallait que la fcience la donnât : cette cour fut caffée.

Il créa un procureur général, auquel il joignit quatre affeffeurs dans chacun des gouvernemens de l'empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les fentences refforrtirent au fénat qu'il établit : chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'Oulogénie, avec les additions et les changemens néceffaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de lois.

Il défendit à tous ces juges, ſous peine de mort, de recevoir ce que nous appelons *des épices* : elles ſont médiocres chez nous, mais il ſerait bon qu'il n'y en eût point. Les grand frais de notre juſtice ſont les ſalaires des ſubalternes, la multiplicité des écritures, et ſur-tout cet uſage onéreux dans les procédures de compoſer les lignes de trois mots, et d'accabler ainſi ſous un tas immenſe de papiers les fortunes des citoyens. Le czar eut ſoin que les frais fuſſent médiocres et la juſtice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du tréſor public, et n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il inſtruiſait ſolennellement le procès de ſon fils, qu'il fit ces règlemens. La plupart des lois qu'il porta furent tirées de celles de la Suède, et il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les priſonniers ſuédois inſtruits de la juriſprudence de leur pays, et qui, ayant appris la langue de l'empire, voulurent reſter en Ruſſie.

Les cauſes des particuliers reſſortirent au gouverneur de la province et à ſes aſſeſſeurs ; enſuite on pouvait en appeler au ſénat ; et ſi quelqu'un après avoir été condamné par le ſénat en appelait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que ſon appel fût injuſte ; mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au ſénat, ou dans les cours inférieures, des affaires ſur leſquelles la loi ne s'était pas encore expliquée.

Enfin il acheva, en 1722, ſon nouveau code, et il défendit, ſous peine de mort, à tous les juges de

s'en écarter, et de ſubſtituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, et l'eſt encore dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas juſqu'à la ſociété qui ne fût ſon ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes ſuivant leurs emplois, depuis l'amiral et le maréchal juſqu'à l'enſeigne, ſans aucun égard pour la naiſſance.

Ayant toujours dans l'eſprit, et voulant apprendre à ſa nation que des ſervices étaient préférables à des aïeux, les rangs furent auſſi fixés pour les femmes, et quiconque dans une aſſemblée prenait une place qui ne lui était pas aſſignée, payait une amende.

Par un règlement plus utile, tout ſoldat qui devenait officier devenait gentilhomme, et tout boyard flétri par la juſtice devenait roturier.

Après la rédaction de ces lois et de ces règlemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroiſſement des villes et des richeſſes, la population de l'empire, les nouvelles entrepriſes, la création de nouveaux emplois amenèrent néceſſairement une multitude d'affaires nouvelles et de cas imprévus, qui tous étaient la ſuite des ſuccès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de ſes Etats.

L'impératrice *Eliſabeth* acheva le corps des lois que ſon père avait commencé, et ces lois ſe ſont reſſenties de la douceur de ſon règne.

CHAPITRE XIV.

De la religion.

DANS ce temps-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, et cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration impériale fût toute-puiſſante, et que l'adminiſtration eccléſiaſtique fût reſpectée et obéiſſante. Son deſſein était d'établir un conſeil de religion toujours ſubſiſtant, qui dépendît du ſouverain et qui ne donnât de lois à l'Egliſe que celles qui ſeraient approuvées par le maître de l'Etat, dont l'Egliſe fait partie. Il fut aidé dans cette entrepriſe par un archevêque de Novogorod, nommé *Théophane Procop* ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire, fils de *Procop*.

Ce prélat était ſavant et ſage ; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe l'avaient inſtruit des abus qui y règnent ; le czar, qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ſes établiſſemens ce grand avantage, de pouvoir, ſans contradiction, choiſir l'utile et éviter le dangereux. Il travailla lui-même, en 1718 et 1719, avec cet archevêque. Un ſynode perpétuel fut établi, compoſé de douze membres, ſoit évêques, ſoit archimandrites, tous choiſis par le ſouverain. Ce collége fut augmenté depuis juſqu'à quatorze.

Les motifs de cet établiſſement furent expliqués par le czar dans un diſcours préliminaire : le plus

remarquable, et le plus grand de ces motifs, eſt „ qu'on „ n'a point à craindre, ſous l'adminiſtration d'un „ collége de prêtres, les troubles et les ſoulèvemens „ qui pourraient arriver ſous le gouvernement d'un „ ſeul chef eccléſiaſtique; que le peuple, toujours „ enclin à la ſuperſtition, pourrait, en voyant d'un „ côté un chef de l'Etat, et de l'autre un chef de „ l'Egliſe, imaginer qu'il y a en effet deux puiſſances. „ Il cite ſur ce point important l'exemple des longues diviſions entre l'Empire et le Sacerdoce, qui ont enſanglanté tant de royaumes.

Il penſait et il diſait publiquement que l'idée des deux puiſſances, fondée ſur l'allégorie de deux épées qui ſe trouvèrent chez les apôtres, était une idée abſurde.

Le czar attribua à ce tribunal le droit de régler toute la diſcipline eccléſiaſtique, l'examen des mœurs et de la capacité de ceux qui ſont nommés aux évêchés par le ſouverain, le jugement définitif des cauſes religieuſes dans leſquelles on appelait autrefois au patriarche, la connaiſſance des revenus des monaſtères et des diſtributions des aumônes.

Cette aſſemblée eut le titre de *très-ſaint ſynode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainſi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du ſouverain, et tous feſant ſerment de lui obéir, ſerment que les patriarches ne fèſaient pas. Les membres de ce ſacré ſynode aſſemblés avaient le même rang que les ſénateurs; mais auſſi ils dépendaient du prince, ainſi que le ſénat.

Cette nouvelle adminiſtration, et le nouveau code

eccléſiaſtique

eccléſiaſtique ne furent en vigueur, et ne reçurent une forme conſtante que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le ſynode lui préſentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choiſiſſait un évêque, et le ſynode le ſacrait. *Pierre* préſidait ſouvent à cette aſſemblée. Un jour qu'il s'agiſſait de préſenter un évêque, le ſynode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à préſenter au czar: *Hé bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choiſir le plus honnête homme, cela vaudra bien un ſavant.*

Il eſt à remarquer que dans l'Egliſe grecque il n'y a point de ce que nous appelons *abbés ſéculiers:* le petit collet n'y eſt connu que par ſon ridicule; mais par un autre abus, puiſqu'il faut que tout ſoit abus dans le monde, les prélats ſont tirés de l'ordre monaſtique. Les premiers moines n'étaient que des ſéculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui ſe retiraient dans des déſerts: ils furent raſſemblés enfin par S[t] *Baſile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, et furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eſt ce qui remplit de moines la Gréce et l'Aſie. La Ruſſie en était inondée: ils étaient riches, puiſſans; et quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, preſque les ſeuls qui ſuſſent écrire: ils en avaient abuſé dans les premiers temps, où ils furent ſi étonnés et ſi ſcandaliſés des innovations que feſait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l'encre et les plumes aux moines: il fallait une permiſſion expreſſe de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance subsistât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monastique qu'à l'âge de cinquante ans; mais c'était trop tard; la vie de l'homme est trop courte, on n'avait pas le temps de former des évêques : il régla avec son synode qu'il serait permis de se faire moine à trente ans passés, mais jamais au-dessous; défense aux militaires et aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur ou du synode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monastère, même après le divorce, à moins que sa femme ne se fasse aussi religieuse de son plein consentement, et qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque est au service de l'Etat ne peut se faire moine, à moins d'une permission expresse. Tout moine doit travailler de ses mains à quelque métier. Les religieuses ne doivent jamais sortir de leur monastère; on leur donne la tonsure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconesses de la primitive Eglise; et si avant d'avoir reçu la tonsure elles veulent se marier, non-seulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : règlement admirable dans un pays où la population est beaucoup plus nécessaire que les monastères.

Pierre voulut que ces malheureuses filles, que DIEU a fait naître pour peupler l'Etat, et qui, par une dévotion mal-entendue, ensevelissent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fussent du moins de quelque utilité à la société qu'elles trahissent : il ordonna qu'elles fussent toutes employées à des ouvrages de la main convenables à leur sexe. L'impératrice *Catherine* se chargea de faire venir des ouvrières du Brabant et de la Hollande; elles les distribua dans les

monaſtères, et on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* et les dames de ſa cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiècles, c'eſt le règlement que *Pierre* porta lui-même, et qu'il adreſſa au ſynode, en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très-ſavamment expliquée dans cet écrit ; l'oiſiveté monacale y eſt combattue avec force ; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné ; et la principale occupation doit être de ſervir les pauvres : il ordonne que les ſoldats invalides ſoient répartis dans les couvens ; qu'il y ait des religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux ; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles ; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins ; les autres doivent ſervir les femmes et les filles malades qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices ; il deſtine quelques monaſtères de l'un et de l'autre ſexe à recevoir les orphelins, et à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de *Pierre le grand*, du 31 janvier 1724, qu'elle ſoit compoſée à la fois par un miniſtre d'Etat et par un père de l'Egliſe.

Preſque tous les uſages de l'Egliſe ruſſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit ; et c'eſt un ſacrilége pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſitôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme : il devient prêtre,

archiprêtre ; mais pour devenir évêque il faut qu'il ſoit veuf et moine.

Pierre défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur égliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyrannisât la paroiſſe, et il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiſſe le demanderait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléſiaſtiques tout eſt dirigé au bien de l'Etat, et qu'on prend toutes les meſures poſſibles pour que les prêtres ſoient conſidérés, ſans être dangereux, et qu'ils ne ſoient ni avilis ni puiſſans.

Je trouve dans des mémoires curieux, composés par un officier fort aimé de *Pierre le grand*, qu'un jour on liſait à ce prince le chapitre du *Spectateur anglais* qui contient un parallèle entre lui et *Louis XIV* : il dit, après l'avoir écouté : ,, Je ne crois pas mériter la pré- ,, férence qu'on me donne ſur ce monarque ; mais j'ai ,, été aſſez heureux pour lui être ſupérieur dans un ,, point eſſentiel : j'ai forcé mon clergé à l'obéiſſance ,, et à la paix, et *Louis XIV* s'eſt laiſſé ſubjuguer par ,, le ſien. ,,

Un prince qui paſſait les jours au milieu des fatigues de la guerre, et les nuits à rédiger tant de lois, à policer un ſi vaſte empire, à conduire tant d'immenſes travaux dans l'eſpace de deux mille lieues, avait beſoin de délaſſemens. Les plaiſirs ne pouvaient être alors ni auſſi nobles, ni auſſi délicats qu'ils le ſont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner ſi *Pierre* s'amuſait à ſa fête des cardinaux dont nous avons déjà parlé, et à quelques autres divertiſſemens de cette eſpèce ; ils furent quelquefois aux dépens de l'Egliſe

romaine, pour laquelle il avait une averſion très-pardonnable à un prince du rite grec; qui veut être le maître chez lui. Il donna auſſi de pareils ſpectacles aux dépens des moines de ſa patrie, mais des anciens moines qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulguât ſes lois eccléſiaſtiques, il avait créé pape un de ſes fous, et qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le czar imagina de lui faire épouſer une veuve de ſon âge, et de célébrer ſolennellement cette noce; il fit faire l'invitation par quatre bègues; des vieillards décrépits conduiſaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Ruſſie ſervaient de coureurs: la muſique était ſur un char conduit par des ours qu'on piquait avec des pointes de fer, et qui par leurs mugiſſemens formaient une baſſe digne des airs qu'on jouait ſur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle et ſourd, à qui on avait mis des lunettes. La proceſſion, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertiſſement.

Une telle fête nous paraît bien bizarre; mais l'eſt-elle plus que nos divertiſſemens du carnaval? eſt-il plus beau de voir cinq cents perſonnes, portant ſur le viſage des maſques hideux, et ſur le corps des habits ridicules, ſauter toute une nuit dans une ſalle ſans ſe parler?

Nos anciennes fêtes des fous et de l'âne et de l'abbé des cornards dans nos égliſes étaient-elles plus majeſtueuſes? et nos comédies de la *Mère ſotte* montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE XV.

Des négociations d'Aland. De la mort de Charles XII. De la paix de Neuſtadt.

Ces travaux immenſes du czar, ce détail de tout l'empire ruſſe et le malheureux procès du prince *Alexis* n'étaient pas les ſeules affaires qui l'occupaſſent : il fallait ſe couvrir au dehors, en réglant l'intérieur de ſes Etats. La guerre continuait toujours avec la Suède, mais mollement, et ralentie par les eſpérances d'une paix prochaine.

Il eſt conſtant que, dans l'année 1717, le cardinal *Albèroni*, premier miniſtre de *Philippe V*, roi d'Eſpagne, et le baron de *Gortz*, devenu maître de l'eſprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réuniſſant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le roi d'Angleterre, *George I*, en rétabliſſant *Staniſlas* en Pologne, tandis qu'*Albèroni* donnerait à *Philippe*, ſon maître, la régence de la France. *Gortz* s'était, comme on a vu, ouvert au czar même. *Albèroni* avait entamé une négociation avec le prince *Kourakin*, ambaſſadeur du czar à la Haie, par l'ambaſſadeur d'Eſpagne *Baretti Landi*, mantouan, tranſplanté en Eſpagne, ainſi que le cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverſer pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés ſujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII* donna dans tous ces projets, et le czar ſe contenta de les examiner.

Il n'avait fait, dès l'année 1716, que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, que pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du baron de *Gortz* avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'île d'Aland, pour traiter de cette paix. L'écossais *Bruce*, grand-maître d'artillerie en Russie, et le célèbre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès précisément dans le temps qu'on arrêtait le czarovitz dans Moscou. *Gortz* et *Gyllembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII;* tous deux impatiens d'unir ce prince avec *Pierre*, et de se venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès et point d'armistice. La flotte du czar croisait toujours sur les côtes de Suède, et fesait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, et qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déjà, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité qui font plus d'effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le maréchal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, et le roi de Suède rendit de même les généraux *Trubletskoy* et *Collovin*, prisonniers en Suède depuis la journée de Nerva.

Les négociations avançaient; tout allait changer dans le Nord. *Gortz* proposait au czar l'acquisition du Mecklenbourg. Le duc *Charles*, qui possédait ce duché, avait épousé une fille du czar *Ivan*, frère aîné de *Pierre*. La noblesse de son pays était soulevée contre lui.

Pierre avait une armée dans le Mecklenbourg, et prenait le parti du prince qu'il regardait comme son gendre. Le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, se déclarait pour la noblesse : c'était encore une manière de mortifier le roi d'Angleterre, en assurant le Mecklenbourg à *Pierre* déjà maître de la Livonie, et qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Mecklenbourg le duché de Courlande et une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne à laquelle on rendait le roi *Stanislas*. Brême et Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le roi *George I* que par la force des armes. Le projet de *Gortz* était donc, comme on l'a déjà dit, que *Pierre* et *Charles XII*, unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles XII*, après avoir conquis la Norvège, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, et se flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal *Albéroni* promettait des subsides à *Pierre* et à *Charles*. Le roi *George* en tombant entraînait probablement dans sa chute le régent de France, son allié, qui, demeurant sans support, était livré à l'Espagne triomphante et à la France soulevée.

Albéroni et *Gortz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hasard des bastions de Fredericshall en Norvège, confondit tous ces projets; *Charles XII* fut tué, la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte et dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Gortz* décapité à Stockholm; et de toute cette ligue terrible,

à peine commencée, il ne resta de puissant que le czar qui, ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII :* il avait été despotique ; et on n'élut sa sœur *Ulrique* reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le czar contre l'Angleterre et ses alliés, et le nouveau gouvernement suédois s'unit à ces alliés contre le czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas, à la vérité, rompu ; mais la Suède liguée avec l'Angleterre espéra que des flottes anglaises, envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes hanovriennes entrèrent dans les Etats du duc de Février
Mecklenbourg ; mais les troupes du czar les en 1716.
chassèrent.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste* et à ceux de *Stanislas ;* et à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête qui devait ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le gouvernement suédois à ne pas 1719.
faire languir le. congrès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates et de galères : le czar en était le vice-amiral, commandant toujours sous l'amiral *Apraxin*.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre suédoise, et après un combat opiniâtre, prit un vaisseau et deux frégates. *Pierre*, qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il avait créée, donna soixante mille livres de notre

monnaie aux officiers de l'efcadre, des médailles d'or, et fur-tout des marques d'honneur.

Dans ce temps-là même la flotte anglaife, fous le commandement de l'amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique pour favorifer les Suédois. *Pierre* eut affez de confiance dans fa nouvelle marine pour ne fe pas laiffer impofer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, et envoya demander à l'amiral anglais s'il venait fimplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Ruffie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encore d'ordre pofitif. *Pierre*, malgré cette réponfe équivoque, ne laiffa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de fe montrer, et d'engager le czar par ces démonftrations à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral *Norris* alla à Copenhague, et les Ruffes firent quelques defcentes en Suède dans le voifinage même de Stockholm ; ils ruinèrent des forges
Juillet de cuivre ; ils brûlèrent près de quinze mille maifons,
1719. et causèrent affez de mal pour faire fouhaiter aux Suédois que la paix fût inceffamment conclue.

En effet, la nouvelle reine de Suède preffa le renouvellement des négociations ; *Ofterman* même fut envoyé à Stockholm : les chofes reftèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

1720. L'année fuivante, le prince de Heffe, mari de la reine de Suède, devenu roi de fon chef, par la ceffion de fa femme, commença fon règne par l'envoi d'un miniftre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant défirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte anglaife fe joignit à la fuédoife, mais

ſans commettre encore d'hoſtilités ; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie et l'Angleterre ; l'amiral *Norris* offrait la médiation de ſon maître, mais il l'offrait à main armée ; et cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède et de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, et que les autres ſont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorſque l'amiral *Norris*, ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite île de l'Eſtonie, nommée Narguen, appartenante au czar : ils brûlèrent une cabane : mais les Ruſſes, dans le même temps, deſcendirent vers Vaſa, brûlèrent quarante et un villages et plus de mille maiſons, et causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Gallitzin* prit quatre frégates ſuédoiſes à l'abordage ; il ſemblait que l'amiral anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces mêmes mers ſur leſquelles on menait les quatre frégates ſuédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Pétersbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, et trop peu s'ils étaient ennemis. Juin.

Enfin le nouveau roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes ; et n'ayant pu réuſſir juſqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du duc d'*Orléans*, régent de France : ce prince, allié de la Ruſſie et de la Suède, eut l'honneur de la conciliation : il envoya *Campredon* plénipotentiaire à Pétersbourg et de là à Stockholm. Le congrès s'aſſembla Novembre 1720. Fév. 1721.

dans Neuſtadt, petite ville de Finlande; mais le czar ne voulut accorder l'armiſtice que quand on fut ſur le point de conclure et de ſigner. Il avait une armée en Finlande prête à ſubjuguer le reſte de cette province; ſes eſcadres menaçaient continuellement la Suède: il fallait que la paix ne ſe fît que ſuivant ſes volontés. On ſouſcrivit enfin à tout ce qu'il voulut: on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande juſqu'au fond du golfe de Finlande, et par-delà encore, le long du pays de Kexholm, et cette liſière de la Finlande même qui ſe prolonge des environs de Kexholm au nord: ainſi il reſta ſouverain reconnu de la Livonie, de l'Eſtonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg et des îles voiſines qui lui aſſuraient encore la domination de la mer, comme les îles d'Oeſel, de Dago, de Mône et beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cents lieues communes ſur des largeurs inégales, et compoſait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neuſtadt fut ſignée, le 10 ſeptembre 1721, n. ſt. par ſon miniſtre *Oſterman* et le général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joie, que, ſe voyant délivré de la néceſſité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre et avec ſes voiſins, il ſe voyait en état de ſe livrer tout entier à la réforme de ſon empire, déjà ſi bien commencée, et à faire fleurir en paix les arts et le commerce introduits par ſes ſoins avec tant de travaux.

Dans les premiers tranſports de ſa joie, il écrivit à ſes plénipotentiaires: ,, Vous avez dreſſé le traité

» comme ſi nous l'avions rédigé nous-mêmes, et ſi
» nous vous l'avions envoyé pour le faire ſigner aux
» Suédois; ce glorieux événement ſera toujours préſent
» à notre mémoire. »

Des fêtes de toute eſpèce ſignalèrent la ſatisfaction des peuples dans tout l'empire, et ſur-tout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la guerre, n'approchaient pas des réjouiſſances paiſibles au devant deſquelles tous les citoyens allaient avec tranſport : cette paix était le plus beau de ſes triomphes; et ce qui plut bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémiſſion entière pour tous les coupables détenus dans les priſons, et l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au tréſor du czar dans toute l'étendue de l'empire, juſqu'au jour de la publication de la paix. On briſa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les aſſaſſins, les criminels de lèſe-majeſté furent ſeuls exceptés.

Ce fut alors que le ſénat et le ſynode décernèrent 1721.
à *Pierre* les titres de *grand*, d'*empereur* et de *père de la patrie*. Le chancelier *Golofkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'égliſe cathédrale: les ſénateurs crièrent enſuite trois fois : *Vive notre empereur et notre père !* et ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple. Les miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Hollande le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, et reconnurent empereur celui qu'on avait déjà déſigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père* et de *grand* étaient des noms glorieux

que perſonne ne pouvait lui diſputer en Europe; celui d'*empereur* n'était qu'un titre honorifique décerné par l'uſage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains; et ces appellations demandent du temps pour être formellement uſitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette eſt différente de la gloire. Bientôt après, *Pierre* fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la diſcorde diviſait toujours, et par le pape, dont le ſuffrage eſt devenu fort inutile, depuis que la cour romaine a perdu ſon crédit à meſure que les nations ſe ſont éclairées.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes en Perſe.

LA ſituation de la Ruſſie eſt telle, qu'elle a néceſſairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais; et ſous un gouvernement ferme et vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé ſon règne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois et les Turcs: il finit par conduire des armées en Perſe.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encore de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les temps de

la fronde, les temps de la S[t] Barthelemi, de *Charles VI* et du roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine ; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un prince faible et inappliqué, et d'un ſujet puiſſant et entreprenant pour plonger un royaume entier dans cet abyme de déſaſtres. Le sha ou shac, ou ſophi de Perſe, *Huſſein*, deſcendant du grand *Sha-Abas*, était alors ſur le trône : il ſe livrait à la molleſſe ; ſon premier miniſtre commit des injuſtices et des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra : voilà la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitaient les branches du mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne : ils feſaient autrefois partie de l'ancienne Albanie; car tous les peuples ont changé leurs noms et leurs limites ; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Leſguis : ce ſont des montagnards plutôt ſous la protection que ſous la domination de la Perſe : on leur payait des ſubſides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire, vers les Indes, était le prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce prince était un vaſſal de la Perſe, comme les hoſpodars de Valachie et de Moldavie ſont vaſſaux de l'empire turc : ce vaſſelage n'eſt point

héréditaire ; il reſſemble parfaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les eſpèces de tartares qui bouleversèrent l'empire romain. La milice des Aguans, gouvernée par le prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caſpienne, voiſins du Dagueſtan, mêlés de Circaſſes et de Géorgiens, pareils aux anciens Mamelucs qui ſubjuguèrent l'Egypte : on les appela les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, et elle reſta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perſe. C'eſt par ces Aguans et par ces Leſguis que la révolution commença.

Myr Veitz ou *Mirivitz*, intendant de la province, prépoſé uniquement à la levée des tributs, aſſaſſina le prince de Candahar, ſouleva la milice, et fut maître du Candahar juſqu'à ſa mort, arrivée en 1717. Son frère lui ſuccéda paiſiblement en payant un léger tribut à la Porte perſanne : mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que ſon père, aſſaſſina ſon oncle, et voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appelait *Myr Mahmoud;* mais il ne fut connu en Europe que ſous le nom de ſon père, qui avait commencé la rebellion. *Mahmoud* joignit à ſes Aguans ce qu'il put ramaſſer de guèbres, anciens perſes diſperſés autrefois par le calife *Omar*, toujours attachés à la religion des mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, et toujours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même temps les Leſguis ou Albanois, à qui le malheur des temps n'avait pas permis qu'on

payât

payât leurs ſubſides, deſcendirent en armes de leurs montagnes; de ſorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire juſqu'à la capitale.

Ces Leſguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caſpienne juſqu'à Derbent ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévaſtèrent eſt la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'eſt l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis;* car nous ne connaiſſons que par les Grecs la poſition et les noms de ce pays : et de même que les Perſans n'eurent jamais de prince qu'ils appelaſſent *Cyrus*, ils eurent encore moins de ville qui s'appelât Cyropolis. C'eſt ainſi que les juifs, qui ſe mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, diſaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée; comme ſi les Scythes et les anciens Juifs avaient pu donner des noms grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voiſins de cette partie de la Perſe y feſaient un commerce immenſe, et *Pierre* venait d'y établir à ſes frais une compagnie de marchands ruſſes qui commençait à être floriſſante. Les Leſguis ſurprirent la ville, la ſaccagèrent, égorgèrent tous les ruſſes qui trafiquaient ſous la protection de sha *Huſſein*, et pillèrent leurs magaſins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander ſatisfaction à l'empereur *Huſſein*, qui diſputait encore ſa couronne, et au tyran *Mahmoud* qui l'uſurpait. *Huſſein* ne put lui rendre juſtice, et *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* réſolut de

ſe faire juſtice lui-même, et de profiter des déſordres de la Perſe.

Myr Mahmoud pourſuivait toujours en Perſe le cours de ſes conquêtes. Le ſophi apprenant que l'empereur de Ruſſie ſe préparait à entrer dans la mer Caſpienne, pour venger le meurtre de ſes ſujets égorgés dans Shamachie, le pria ſecrètement, par la voie d'un arménien, de venir en même temps au ſecours de la Perſe.

Pierre méditait depuis long-temps le projet de dominer ſur la mer Caſpienne par une puiſſante marine, et de faire paſſer par ſes Etats le commerce de la Perſe et d'une partie de l'Inde. Il avait fait ſonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes et dreſſer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perſe, le 15 mai 1722. Son épouſe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On deſcendit le Volga juſqu'à la ville d'Aſtracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caſpienne, la mer Baltique et la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie ſous le règne de ſon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ſes ouvrages, ſon infanterie, ſes munitions étaient déjà ſur la mer Caſpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf
1722. mille dragons, quinze mille coſaques : trois mille matelots manœuvraient et pouvaient ſervir de ſoldats dans les deſcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par les déſerts où l'eau manque ſouvent; et quand on a paſſé ces déſerts, il faut franchir les montagnes du Caucaſe, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée : mais dans l'anarchie où était la Perſe on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Aſtracan juſqu'à la petite ville d'Andréhof. On eſt étonné de voir le nom d'*André* ſur le rivage de la mer d'Hircanie ; mais quelques géorgiens, autrefois eſpèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, et les Perſans l'avaient fortifiée ; elle fut aiſément priſe. De là on s'avança toujours par terre dans le Dagueſtan ; on répandit des manifeſtes en perſan et en turc : il était néceſſaire de ménager la Porte ottomane, qui comptait parmi ſes ſujets non-ſeulement les Circaſſes et les Géorgiens voiſins de ce pays, mais encore quelques grands vaſſaux, rangés depuis peu ſous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puiſſant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de ſultan, et qui oſa attaquer les troupes de l'empereur ruſſe ; il fut défait entièrement, et la relation porte qu'on fit de ſon pays *un feu de joie*.

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Perſans et les Turcs appellent *Demir-cadi*, la porte de fer : elle eſt ainſi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du Midi. C'eſt une ville longue et étroite qui ſe joint par en haut à une branche eſcarpée du Caucaſe, et dont les murs ſont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent ſouvent au-deſſus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient paſſer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds, et larges de ſix, flanqués de tours quarrées à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage paraît d'une ſeule pièce ; il eſt bâti de grès et de coquillages broyés qui ont ſervi de mortier, et le tout forme une maſſe plus dure que le marbre ; on

14 ſeptemb. 1722.

peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reſte encore des débris d'une ancienne muraille ſemblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans le temps de la plus haute antiquité; elle était prolongée des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Noire, et c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perſe contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition perſane porte que la ville de Derbent fut en partie réparée et fortifiée par *Alexandre. Arrien*, *Quinte-Curce* diſent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent, à la vérité, que ce fut ſur les bords du Tanaïs, mais c'eſt que de leur temps les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui paſſe auprès de la ville. Il ſerait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caſpienne ſur un fleuve dont l'embouchure eſt dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes caſpiennes en différens paſſages, toutes vraiſemblablement conſtruites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'occident, l'orient et le ſeptentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reſte du monde; et c'eſt de là principalement que ſont partis tous ces eſſaims de conquérans qui ont ſubjugué l'Aſie et l'Europe.

Qu'il me ſoit permis de remarquer ici combien les auteurs ſe ſont plu dans tous les temps à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne ſais quels ſcythes un diſcours admirable, plein de modération et de philoſophie, comme ſi les

tartares de ces climats euſſent été autant de ſages, et comme ſi *Alexandre* n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perſe, ſeigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale et dès Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce* ſe ſont efforcés de nous faire regarder ces ſauvages du Caucaſe et des déſerts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus juſtes ; ils ont peint *Alexandre*, vengeur de la Gréce et vainqueur de celui qui voulait l'aſſervir, comme un brigand qui courait le monde ſans raiſon et ſans juſtice.

On ne ſonge pas que ces Tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, et qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays; c'eſt en quoi j'oſerais comparer *Pierre le grand* à *Alexandre :* auſſi actif, auſſi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre.*

Le gouverneur de Derbent, à l'approche de l'armée ruſſe, ne voulut point ſoutenir le ſiége, ſoit qu'il crût ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'empereur *Pierre* à celle du tyran *Mahmoud ;* il apporta les clefs d'argent de la ville et du château : 1723.
l'armée entra paiſiblement dans Derbent, et alla camper ſur le bord de la mer.

L'uſurpateur *Mahmoud*, déjà maître d'une grande partie de la Perſe, voulut en vain prévenir le czar et l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les tartares voiſins; il accourut lui-même : mais Derbent était déjà rendu.

Pierre ne put alors pouſſer plus loin ſes conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles proviſions,

1723. des recrues, des chevaux, avaient péri vers Aſtracan, et la ſaiſon s'avançait ; il retourna à Moſcou, et y entra en triomphe : là, ſelon ſa coutume, il rendit ſolennellement compte de ſon expédition au vice-czar *Romadonoski*, continuant juſqu'au bout cette ſingulière comédie qui, ſelon ce qui eſt dit dans ſon éloge prononcé à Paris à l'académie des ſciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

5 janvier.

La Perſe était encore partagée entre *Huſſein* et l'uſurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à ſe faire un appui de l'empereur de Ruſſie ; le ſecond craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de ſa rebellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour ſoulever la Porte ottomane contre *Pierre* : il envoya une ambaſſade à Conſtantinople ; les princes du Dagueſtan, ſous la protection du grand ſeigneur, dépouillés par les armes de la Ruſſie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Géorgie, que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le grand ſeigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne et celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia que ſi les Turcs attaquaient la Ruſſie, il ſerait obligé de la défendre. Le marquis de *Bonac*, ambaſſadeur de France à Conſtantinople, appuya habilement par ſes repréſentations les menaces des Allemands ; il fit ſentir que c'était même l'intérêt de la Porte de ne pas ſouffrir qu'un rebelle uſurpateur de la Perſe enſeignât à détrôner les ſouverains ; que l'empereur ruſſe n'avait fait que ce que le grand ſeigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il

ravagea les pays voiſins, afin que les Ruſſes n'euſſent 1723.
pas de quoi ſubſiſter. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut ſaccagée, et ces peuples déſeſpérés ſe mirent d'eux-mêmes ſous la protection des Ruſſes, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils ſuivaient en cela l'exemple du ſophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambaſſadeur à *Pierre le grand* pour implorer ſolennellement ſon ſecours. A peine cet ambaſſadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* ſe ſaiſit d'Iſpahan et de la perſonne de ſon maître.

Le fils du ſophi détrôné et priſonnier, nommé *Thamaſeb*, échappa au tyran, raſſembla quelques troupes, et combattit l'uſurpateur. Il ne fut pas moins ardent que ſon père à preſſer *Pierre le grand* de le protéger, et envoya à l'ambaſſadeur les mêmes inſtructions que sha *Huſſein* avait données.

Cet ambaſſadeur perſan, nommé *Iſmaël-beg*, n'était Auguſte.
pas encore arrivé, et ſa négociation avait déjà réuſſi. Il ſut, en abordant à Aſtracan, que le général *Matuſkin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Dagueſtan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caſpienne le nom de mer de Bachu chez les Perſans. Il donna au général ruſſe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait, au nom de ſon maître, à ſe ſoumettre à l'empereur de Ruſſie. L'ambaſſadeur continua ſa route pour Pétersbourg, et le général *Matuſkin* alla mettre le ſiége devant la ville de Bachu. L'ambaſſadeur perſan arriva à la cour en même temps que la nouvelle de la priſe de la ville.

Cette ville eſt près de Shamachie, où les facteurs

1723. ruſſes avaient été égorgés ; elle n'eſt pas ſi peuplée ni ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le napthe qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plutôt conclu que celui d'*Iſmaël-beg*. L'empereur *Pierre*, pour venger la mort de ſes ſujets, et pour ſecourir le ſophi *Thamaſeb* contre l'uſurpateur,
eptembre. promettait de marcher en Perſe avec des armées ; et le nouveau ſophi lui cédait non-ſeulement les villes de Bachu et de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan et d'Aſterabath.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale ; le Mazanderan qui la touche eſt le pays des Mardes ; Aſterabath joint le Mazanderan ; et c'étaient les trois provinces principales des anciens rois Mèdes : de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes et par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de notre monnaie (douze roubles :) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu-près à ſix : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays des vrais biens qui ſont ceux de la terre, et de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux ſophi *Thamaſeb*, errant dans ſon royaume, pourſuivi par le rebelle *Mahmoud*, aſſaſſin de ſon père et de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie et la Turquie de vouloir bien prendre une partie de ſes Etats pour lui conſerver l'autre.

L'empereur *Pierre*, le ſultan *Achmet III* et le ſophi *Thamaſeb* convinrent donc que la Ruſſie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, et que la Porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors ſur l'uſurpateur de la Perſe. Ainſi ce beau royaume était à la fois démembré par les Ruſſes, par les Turcs et par les Perſans mêmes. 1723.

L'empereur *Pierre* régna ainſi juſqu'à ſa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caſpienne. La Perſe continua d'être la proie des révolutions et des ravages. Les Perſans, auparavant riches et polis, furent plongés dans la misère et dans la barbarie, tandis que la Ruſſie parvint de la pauvreté et de la groſſièreté à l'opulence et à la politeſſe. Un ſeul homme, parce qu'il avait un génie actif et ferme, éleva ſa patrie; et un ſeul homme, parce qu'il était faible et indolent, fit tomber la ſienne.

Nous ſommes encore très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont déſolé la Perſe ſi long-temps; on a prétendu que le malheureux sha *Huſſein* fut aſſez lâche pour mettre lui-même ſa mitre perſane, ce que nous appelons la couronne, ſur la tête de l'uſurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba enſuite en démence; ainſi un imbécille et un fou décidèrent du ſort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de ſa main, dans un accès de folie, tous les fils et les neveux du sha *Huſſein*, au nombre de cent, qu'il ſe fit réciter l'évangile de ſaint *Jean* ſur la tête pour ſe purifier et pour ſe guérir. Ces contes perſans ont été débités par nos moines, et imprimés à Paris.

1723. Ce tyran qui avait aſſaſſiné ſon oncle, fut enfin aſſaſſiné à ſon tour par ſon neveu *Eshreff*, qui fut auſſi cruel et auſſi tyran que *Mahmoud*.

Le sha *Thamaſeb* implora toujours l'aſſiſtance de la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb*, ou *Thamas*, ſecouru depuis et rétabli par le célèbre *Kouli-kan*, et enſuite détrôné par *Kouli-kan* même.

Ces révolutions et les guerres que la Ruſſie eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coûtaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent *Pierre le grand;* ils n'arrivèrent que pluſieurs années après ſa mort : il ſuffit de dire qu'il finit ſa carrière militaire par ajouter trois provinces à ſon empire du côté de la Perſe, lorſqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE XVII.

Couronnement et ſacre de l'impératrice Catherine I. Mort de Pierre le grand.

1724. PIERRE, au retour de ſon expédition de Perſe, ſe vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il ſe déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holſtein, neveu de ce monarque; il lui deſtina ſa fille aînée, et ſe prépara dès-lors à ſoutenir
Février. ſes droits ſur le duché de Holſtein-Sleſvick; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ſes Etats, juſqu'au fond du Kamshatka; et pour mieux diriger ces travaux il établiſſait à Péters-bourg ſon académie des ſciences. Les arts floriſſaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois obſervées: il jouiſſait en paix de ſa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, diſait-il, contribué à cette gloire même. 1724.

Ce fut à Moſcou qu'il fit couronner et ſacrer ſa femme *Catherine*, en préſence de la ducheſſe de Courlande, fille de ſon frère aîné, et du duc de Holſtein qu'il allait faire ſon gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention; on y rappelle l'uſage de pluſieurs rois chrétiens de faire couronner leurs épouſes; on y rappelle les exemples des empereurs *Baſilide*, *Juſtinien*, *Héraclius* et *Léon* le philoſophe. L'empereur y ſpécifie les ſervices rendus à l'Etat par *Catherine*, et ſur-tout dans la guerre contre les Turcs, lorſque ſon armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cents mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dût régner après lui; mais il y préparait les eſprits par cette cérémonie inuſitée dans ſes Etats. 18 mai.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder *Catherine* comme deſtinée à poſſéder le trône après ſon époux, c'eſt que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, ſous le nom de *chevaliers de l'impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'égliſe, *Pierre* lui poſa la

1724. couronne fur la tête; elle voulut lui embraffer les genoux; il l'en empêcha; et au fortir de la cathédrale, il fit porter le fceptre et le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. *Pierre* étalait dans les occafions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de fimplicité dans fa vie privée.

Ayant couronné fa femme, il fe réfolut enfin à donner fa fille aînée *Anne Petrona* au duc de Holftein. Cette princeffe avait beaucoup de trait de fon père; elle était d'une taille majeftueufe et d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holftein, mais fans
24 novemb. grand appareil. *Pierre* fentait déjà fa fanté très-altérée, et un chagrin domeftique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers temps de fa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune chambellan, (*m*) nommé *Moëns de la Croix*, né en Ruffie d'une famille flamande: il était d'une figure diftinguée; fa fœur, madame de *Balc*, était dame d'atour de l'impératrice: tous deux gouvernaient fa maifon. On les accufa l'un et l'autre auprès de l'empereur; ils furent mis en prifon, on leur fit leur procès pour avoir reçu des préfens. Il avait été défendu, dès l'an 1714, à tout homme en place d'en recevoir, fous peine d'infamie et de mort; et cette défenfe avait été plufieurs fois renouvelée.

Le frère et la fœur furent convaincus: tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompenfé leurs fervices, furent nommés dans la fentence, excepté le duc de Holftein et fon miniftre le comte de *Baffevitz*: il eft vraifemblable même que des préfens faits par ce prince

(*m*) Mémoire du comte de *Baffevitz*.

à ceux qui avaient contribué à faire réussir son mariage, ne furent pas regardés comme une chose criminelle. 1723.

Moëns fut condamné à perdre la tête, et sa sœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan, et l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse.

Ces sévérités, qui révoltent nos mœurs, étaient peut-être nécessaires dans un pays où le maintien des lois semblait exiger une rigueur effrayante. L'impératrice demanda la grâce de sa dame d'atour, et son mari irrité la refusa. Il cassa dans sa colère une glace de Venise, et dit à sa femme : „ Tu vois qu'il ne „ faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette „ glace dans la poussière dont elle est sortie. „ *Catherine* le regarda avec une douleur attendrissante, et lui dit : „ Hé bien, vous avez cassé ce qui fesait l'ornement „ de votre palais, croyez-vous qu'il en devienne plus „ beau? „ Ces paroles apaisèrent l'empereur; mais toute la grâce que sa femme put obtenir de lui, fut que sa dame d'atour ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était attesté par un ministre témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des présens au frère et à la sœur, fut peut-être une des principales causes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inspirait plus de crainte par sa colère que de reconnaissance par ses bienfaits.

On se confirma dans ces soupçons cruels par l'empressement qu'eut *Catherine* de rappeler sa dame

1724. d'atour immédiatement après la mort de ſon époux, et de lui donner toute ſa faveur. Le devoir d'un hiſtorien eſt de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les temps et dans tous les Etats à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme ſi la nature ne ſuffiſait pas à nous détruire; mais le même devoir exige qu'on faſſe voir combien ces bruits étaient téméraires et injuſtes.

Il y a une diſtance immenſe entre le mécontentement paſſager que peut cauſer un mari ſévère, et la réſolution déſeſpérée d'empoiſonner un époux et un maître auquel on doit tout. Le danger d'une telle entrepriſe eût été auſſi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz. Cependant ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne ſoupçonnèrent *Catherine*, et les bruits vagues qui coururent, ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal inſtruits, qui ſe livrèrent ſans aucune raiſon à ce plaiſir malheureux de ſuppoſer de grands crimes à ceux qu'on croit intéreſſés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine*; il n'était pas sûr qu'elle dût ſuccéder; elle avait été couronnée, mais ſeulement en qualité d'épouſe du ſouverain, et non comme devant être ſouveraine après lui.

1725. La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie et non comme un droit de régner : elle rappelait les exemples des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouſes, et aucune d'elles ne fut maîtreſſe de l'empire. Enfin, dans le temps même de la maladie de *Pierre*, pluſieurs crurent que la princeſſe *Anne Petrona* lui ſuccéderait,

conjointement avec le duc de Holſtein ſon époux, 1725.
ou que l'empereur nommerait ſon petit-fils pour ſon ſucceſſeur : ainſi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait beſoin de ſa conſervation.

Il était conſtant que *Pierre* était attaqué depuis long-temps d'un abcès et d'une retention d'urine qui lui cauſait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz et d'autres qu'il mit en uſage ne furent que d'inutiles ſecours : on le vit s'affaiblir ſenſiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne ſe relâcha jamais, augmentèrent ſon mal et hâtèrent ſa fin : ſon état parut bientôt mortel ; il reſſentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire preſque continuel : il voulut écrire dans un moment Janvier.
d'intervalle que lui laiſsèrent ſes douleurs, (*n*) mais ſa main ne forma que des caractères inliſibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en ruſſe : *Rendez tout à...*

Il cria qu'on fît venir la princeſſe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorſqu'elle parut devant ſon lit il avait déjà perdu la parole, et il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures. L'impératrice *Catherine* n'avait pas quitté ſon chevet depuis trois nuits ; il mourut enfin entre ſes bras, le 28 janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta ſon corps dans la grand'ſalle du palais, ſuivi de toute la famille impériale, du ſénat, de toutes les perſonnes de la première diſtinction et d'une foule de peuple : il fut expoſé ſur un lit de parade, et tout le monde eut la liberté de l'approcher et de lui baiſer

(*n*) Mémoires mſſ. du comte de *Baſſevitz*.

1725. la main, jufqu'au jour de fon enterrement qui fe fit le $\frac{10}{21}$ mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé fon époufe *Catherine* héritière de l'empire par fon teftament; mais la vérité eft qu'il n'avait point fait de teftament, ou que du moins il n'en a jamais paru; négligence bien étonnante dans un légiflateur, et qui prouve qu'il n'avait pas cru fa maladie mortelle.

On ne favait point à l'heure de fa mort qui remplirait fon trône; il laiffait *Pierre* fon petit-fils, né de l'infortuné *Alexis;* il laiffait fa fille aînée, la ducheffe de Holftein. Il y avait une faction confidérable en faveur du jeune *Pierre*. Le prince *Menzikoff*, lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les temps, prévint tous les partis et tous les deffeins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit paffer l'impératrice dans une falle où leurs amis étaient déjà affemblés; on fait tranfporter le tréfor à la fortereffe, on s'affure des gardes; le prince *Menzikoff* gagna l'archevêque de Novogorod; *Catherine* tint avec eux, et avec un fecrétaire de confiance, nommé *Macarof*, un confeil fecret, où affifta le miniftre du duc de Holftein.

L'impératrice, au fortir de ce confeil, revint auprès de fon époux mourant, qui rendit les derniers foupirs entre fes bras. Auffitôt les fénateurs, les officiers généraux accoururent au palais; l'impératrice les harangua; *Menzikoff* répondit en leur nom; on délibéra pour la forme hors de la préfence de l'impératrice. L'archevêque de Plefcou, *Théophane*, déclara que l'empereur avait dit, la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après

lui;

lui; toute l'aſſemblée ſigna la proclamation, et *Catherine* ſuccéda à ſon époux le jour même de ſa mort.

Pierre le grand fut regretté en Ruſſie de tous ceux qu'il avait formés, et la génération qui ſuivit celle des partiſans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme ſon père. Quand les étrangers ont vu que tous ſes établiſſemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration conſtante, et ils ont avoué qu'il avait été inſpiré plutôt par une ſageſſe extraordinaire que par l'envie de faire des choſes étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait miſe à faire du bien, que ſes défauts n'avaient jamais affaibli ſes grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ſes taches, et que le monarque fut toujours grand: il a forcé la nature en tout, dans ſes ſujets, dans lui-même, et ſur la terre et ſur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a tranſplantés de ſes mains dans des pays dont pluſieurs alors étaient ſauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à ſon génie et éterniſé ſa mémoire; ils paraiſſent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, diſcipline militaire, marine, commerce, manufactures, ſciences, beaux arts, tout s'eſt perfectionné ſelon ſes vues; et, par une ſingularité dont il n'eſt point d'exemple, ce ſont quatre femmes, montées après lui ſucceſſivement ſur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après ſa mort; l'Etat n'en a éprouvé aucune. La ſplendeur de cet empire s'eſt augmentée ſous *Catherine I;* il a triomphé des Turcs et des Suédois ſous *Anne Petrona;* il a conquis

fous *Elifabeth* la Pruffe et une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, et il a vu fleurir les arts fous *Catherine II*.

C'eft aux hiftoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et des entreprifes de *Pierre le grand;* ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans fes travaux guerriers et politiques. Il fuffit à un étranger, amateur défintéreffé du mérite, d'avoir effayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles XII* à le vaincre, qui fortit deux fois de fes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de fes mains à prefque tous les arts néceffaires, pour en donner l'exemple à fon peuple, et qui fut le fondateur et le père de fon empire.

Les fouverains des Etats depuis long-temps policés fe diront à eux-mêmes: ,, Si, dans les climats glacés ,, de l'ancienne Scythie, un homme, aidé de fon feul ,, génie, a fait de fi grandes chofes, que devons-nous ,, faire dans des royaumes où les travaux accumulés ,, de plufieurs fiècles nous ont rendu tout facile? ,,

Fin de l'Hiftoire de Pierre le grand.

PIECES ORIGINALES

Selon les traductions faites par l'ordre de Pierre I.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 juin 1718.

En vertu de l'ordonnance expresse émanée de sa majesté czarienne, et signée de sa propre main, le 13 juin dernier, pour le jugement du czarovitz *Alexis Petrovitz*, sur ses transgressions et ses crimes contre son père et son seigneur, les soussignés ministres, sénateurs, états militaire et civil, après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la régence du sénat à Pétersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux et des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de sa majesté czarienne au czarovitz, et des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, et des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, et des confessions et des déclarations du czarovitz, tant écrites de sa propre main que faites de bouche à son seigneur et père, et devant les soussignés établis par l'autorité de sa majesté czarienne, à l'effet du présent jugement : ils ont déclaré et reconnu que, quoique selon les droits de l'empire russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa majesté czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui, selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du souverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU seul, et n'est point limité par aucune

loi ; fe foumettant pourtant à ladite ordonnance de fa majefté czarienne leur fouverain, qui leur donne cette liberté, et après de mûres réflexions, et en confcience chrétienne, fans crainte ni flatterie, et fans avoir égard à la perfonne, n'ayant devant les yeux que les lois divines applicables au cas préfent, tant de l'ancien que du nouveau teftament, les faintes écritures de l'évangile et des apôtres, comme auffi les canons et les règles des conciles, l'autorité des faints pères et des docteurs de l'Eglife ; prenant auffi des lumières des confidérations des archevêques et du clergé affemblés à Pétersbourg par ordre de fa majefté czarienne, lefquelles font tranfcrites ci-deffus, et fe conformant aux lois de toute la Ruffie, et en particulier aux conftitutions de cet empire, aux lois militaires et aux ftatuts qui font conformes aux lois de beaucoup d'autres Etats, fur-tout à celles des anciens empereurs romains et grecs, et d'autres princes chrétiens ; les fouffignés ayant été aux avis font convenus unanimement, fans contradiction, et ils ont prononcé que le czarovitz *Alexis Petrovitz eft digne de mort* pour fes crimes fufdits, et pour fes tranfgreffions capitales contre fon fouverain et fon père, étant fils et fujet de fa majefté czarienne ; en forte que, quoique fa majefté czarienne ait promis au czarovitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. *Tolftoy*, confeiller privé, et par le capitaine *Romanzoff*, datée de Spa, le 10 juillet 1717, de lui pardonner fon évafion, s'il retournait de fon bon gré et volontairement, ainfi que le czarovitz même l'a avoué avec remercîment dans fa réponfe à cette lettre, écrite à Naples, le 4 octobre 1717, où il a marqué qu'il remerciait fa majefté czarienne pour le pardon qui lui était donné feulement pour fon évafion volontaire ; il s'en eft rendu indigne depuis par

ſes oppoſitions aux volontés de ſon père et par ſes autres tranſgreſſions qu'il a renouvelées et continuées, comme il eſt amplement déduit dans le manifeſte, publié par ſa majeſté czarienne, le 3 février de la préſente année, et parce qu'entre autres choſes il n'eſt pas retourné de ſon bon gré.

Et quoique ſa majeſté czarienne, à l'arrivée du czarovitz à Moſcou, avec ſon écrit de confeſſion de ſes crimes, et où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il eſt naturel à un père d'en avoir de ſon fils, et qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la ſalle du château, le même jour 3 de février, elle lui promît le pardon de toutes ſes tranſgreſſions; ſa majeſté czarienne ne lui fit cette promeſſe qu'avec cette condition expreſſe, qu'elle exprima en préſence de tout le monde, ſavoir que lui czarovitz déclarerait ſans aucune reſtriction ni réſerve tout ce qu'il avait commis et tramé juſqu'à ce jour-là contre ſa majeſté czarienne, et qu'il découvrirait toutes les perſonnes qui lui ont donné des conſeils, ſes complices et généralement tous ceux qui ont ſu quelque choſe de ſes deſſeins et de ſes menées; mais que s'il célait quelqu'un ou quelque choſe, le pardon promis ſerait nul et demeurerait révoqué; ce que le czarovitz reçut alors et accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaiſſance, et il promit par ſerment de déclarer tout ſans réſerve. En confirmation de quoi il baiſa la ſainte croix et les ſaintes écritures dans l'égliſe cathédrale.

Sa majeſté czarienne lui confirma auſſi la même choſe de ſa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire inſérés ci-deſſus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui ſuit:

» Comme vous avez reçu hier votre pardon, à

„ condition que vous déclareriez toutes les circonſtances
„ de votre évaſion et ce qui y a du rapport ; mais que ſi
„ vous céliez quelque choſe , vous ſeriez privé de la
„ vie ; et comme vous avez déjà fait de bouche quelques
„ déclarations , vous devez pour une plus ample ſatiſ-
„ faction , et pour votre décharge , les mettre par écrit
„ ſelon les points marqués ci-deſſous :

Et à la concluſion , il était encore écrit de la main de ſa majeſté czarienne dans le ſeptième article :

„ Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire ,
„ quand même cela ne ferait point ſpécifié ici , et purgez-
„ vous comme dans la ſainte confeſſion ; mais ſi vous
„ cachez ou célez quelque choſe qui ſe découvre dans
„ la ſuite , ne m'imputez rien ; car il vous a été déclaré
„ hier devant tout le monde qu'en ce cas-là le pardon
„ que vous avez reçu ſerait nul et révoqué. „

Nonobſtant cela , le czarovitz a parlé dans ſes réponſes et dans ſes confeſſions ſans aucune ſincérité ; il a célé et caché non-ſeulement beaucoup de perſonnes , mais auſſi des affaires capitales , et des tranſgreſſions , et en particulier ſes deſſeins de rebellion contre ſon père et ſon ſeigneur , et ſes mauvaiſes pratiques qu'il a tramées et entretenues long-temps pour tâcher d'uſurper le trône de ſon père , même de ſon vivant , par différentes mauvaiſes voies , et ſous de méchans prétextes , fondant ſon eſpérance et les ſouhaits qu'il feſait de la mort de ſon père et ſon ſeigneur , ſur la déclaration dont il ſe flattait du petit peuple en ſa faveur.

Tout cela a été découvert enſuite par les informations criminelles , après qu'il a refuſé de le déclarer lui-même , comme il a paru ci-deſſus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du czarovitz, et par les déclarations qu'il a données par écrit et de bouche, et en dernier lieu par celle du 22 juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt après la mort de son père, de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité et par les voies et les moyens que DIEU a prescrits; mais qu'il l'a désirée, et qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père et son seigneur, contre la volonté de sa majesté czarienne, et en s'opposant à tout ce que son père voulait, et non-seulement par des soulèvemens de rebelles qu'il espérait, mais encore par l'assistance de l'empereur, et avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'Etat, et de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire fait donc voir que le czarovitz en cachant tous ses pernicieux desseins, et en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, et jusqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable de reprendre ses desseins, et de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père et son seigneur, et contre tout cet empire.

Il s'est rendu par-là indigne de la clémence et du pardon qui lui a été promis par son seigneur et son père; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant sa majesté czarienne qu'en présence de tous les états ecclésiastiques et séculiers, et publiquement devant toute l'assemblée;

et il a auſſi déclaré verbalement et par écrit devant les juges ſouſſignés, établis par ſa majeſté czarienne, que tout ce que deſſus était véritable et manifeſte par les effets qui en avaient paru.

Ainſi, puiſque les ſuſdites lois divines et eccléſiaſtiques, les civiles et militaires, et particulièrement les deux dernières, condamnent à mort ſans miſéricorde, non-ſeulement ceux dont les attentats contre leur père et ſeigneur ont été manifeſtés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de ſe rebeller, ou d'avoir formé de ſimples deſſeins de tuer leur ſouverain ou d'uſurper l'empire; que penſer d'un deſſein de rebellion, tel qu'on n'a guère ouï parler de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon ſouverain? premièrement comme ſon père de la patrie, et encore comme ſon père ſelon la nature; (un père très-clément qui a fait élever le czarovitz depuis le berceau avec des ſoins plus que paternels, avec une tendreſſe et une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, et de l'inſtruire avec des peines incroyables et une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable et digne de la ſucceſſion d'un ſi grand empire) à combien plus forte raiſon un tel deſſein a-t-il mérité une punition de mort?

C'eſt avec un cœur affligé et des yeux pleins de larmes, que nous, comme ſerviteurs et ſujets, prononçons cette ſentence, conſidérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de ſi grande importance, et particulièrement de prononcer une ſentence contre le fils du très-ſouverain et très-clément czar notre ſeigneur. Cependant ſa volonté étant que nous jugions,

nous déclarons par la préſente notre véritable opinion, et nous prononçons cette condamnation avec une conſcience ſi pure et ſi chrétienne que nous croyons pouvoir la ſoutenir devant le terrible, le juſte et l'impartial jugement du grand DIEU.

Soumettant au reſte cette ſentence que nous rendons, et cette condamnation que nous feſons, à la ſouveraine puiſſance, à la volonté, et à la clémenteréviſion de ſa majeſté czarienne, notre très-clément monarque.

PAIX DE NEUSTADT.

Au nom de la très-ſainte et indiviſible Trinité.

SOIT notoire par les préſentes, que, comme il s'eſt élevé il y a pluſieurs années une guerre ſanglante, longue et onéreuſe entre ſa majeſté le feu roi *Charles XII* de glorieuſe mémoire, roi de Suède, des Goths et des Vandales, &c. Ses ſucceſſeurs au trône de Suède, madame *Ulrique*, reine de Suède, des Goths et des Vandales &c. et le royaume de Suède, d'une part; et entre ſa majeſté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Ruſſie &c. et l'empire de Ruſſie, de l'autre part: les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, et par conſéquent à l'effuſion de tant de ſang innocent; et il a plu à la providence divine de diſpoſer les eſprits des deux parties à faire aſſembler leurs miniſtres plénipotentiaires, pour traiter et conclure une paix ferme, ſincère et ſtable, et une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vaſſaux, ſujets

et habitans; ſavoir, M. *Jean Lilienſted*, conſeiller de ſa majeſté le roi de Suède, de ſon royaume et de ſa chancellerie, et M. le baron *Otto-Reinhold Stroemſeld*, intendant des mines de cuivre et des fiefs des dalders, de la part de ſadite majeſté; et de la part de ſa majeſté czarienne, M. le comte *Jacob-Daniel Bruce*, ſon aide de camp général, préſident des colléges des minéraux et manufactures, et chevalier des ordres de Saint-André et de l'aigle blanc, et M. *Henri-Jean-Frédéric Oſterman*, conſeiller privé de la chancellerie de ſa majeſté czarienne: leſquels miniſtres plénipotentiaires s'étant aſſemblés à Neuſtadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; et après avoir imploré l'aſſiſtance divine, ils ont mis la main à cet important et très-ſalutaire ouvrage, et ont conclu, par la grâce et la bénédiction de DIEU, la paix ſuivante, entre la couronne de Suède et ſa majeſté czarienne.

ART. I. Il y aura dès à préſent, et juſqu'à perpétuité, une paix inviolable par terre et par mer, de même qu'une ſincère union et une amitié indiſſoluble, entre ſa majeſté le roi *Frédéric I*, roi de Suède, des Goths et des Vandales, ſes ſucceſſeurs à la couronne et au royaume de Suède; ſes domaines, provinces, pays, villes, vaſſaux, ſujets et habitans, tant dans l'empire romain que hors dudit empire, d'une part, et ſa majeſté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Ruſſie, &c. ſes ſucceſſeurs au trône de Ruſſie, et tous ſes pays, villes, vaſſaux, ſujets et habitans, d'autre part: de ſorte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il ſe commette aucune hoſtilité, ſecrètement ou publiquement, directement ou indirectement, ſoit par les leurs ou par les autres: elles ne donneront non plus aucun

ſecours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, ſous quelque prétexte que ce ſoit, et ne feront avec eux aucune alliance qui ſoit contraire à cette paix : mais elles entretiendront toujours entre elles une amitié ſincère, et tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage et la ſureté mutuelle ; comme auſſi de détourner, autant qu'il leur ſera poſſible, les dommages et les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre puiſſance.

II. Il y a de plus, de part et d'autre, une amniſtie générale des hoſtilités commiſes pendant la guerre, ſoit par les armes ou par d'autres voies, de ſorte qu'on ne s'en reſſouviendra ni s'en vengera jamais ; particulièrement à l'égard de toutes les perſonnes d'Etat et des ſujets, de quelque nation que ce ſoit, qui ſont entrés au ſervice de l'une des deux parties pendant la guerre, et qui par cette démarche ſe ſont rendus ennemis de l'autre partie, excepté les coſaques ruſſiens qui ont paſſé au ſervice du roi de Suède : ſa majeſté czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fuſſent compris dans cette amniſtie générale, nonobſtant toutes les inſtances qui ont été faites de la part du roi de Suède en leur faveur.

III. Toutes les hoſtilités, tant par mer que par terre, ceſſeront ici et dans le grand duché de Finlande, dans quinze jours, ou plus tôt, s'il eſt poſſible, après la ſignature de cette paix ; mais dans les autres endroits, dans trois ſemaines, ou plus tôt, s'il eſt poſſible, après qu'on aura fait l'échange de part et d'autre : pour cet effet, on publiera d'abord la concluſion de la paix : et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vînt à commettre quelque hoſtilité par mer ou par terre, de l'un ou de

l'autre côté, de quelque nom que ce ſoit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la concluſion de cette paix; mais on ſera obligé de reſtituer et les hommes et les effets pris et enlevés après ce temps-là.

IV. Sa majeſté le roi de Suède cède par les préſentes, tant pour ſoi-même que pour ſes ſucceſſeurs au trône et au royaume de Suède, à ſa majeſté czarienne et ſes ſucceſſeurs à l'empire de Ruſſie, en pleine, irrévocable et éternelle poſſeſſion, les provinces qui ont été conquiſes et priſes par les armes de ſa majeſté czarienne dans cette guerre, ſur la couronne de Suède; ſavoir, la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, et une partie de la Carélie, de même que le diſtrict du fief de Vibourg, ſpécifié ci-deſſous dans l'article du règlement des limites; les villes et fortereſſes de Riga, Dunemunde, Pernau, Revel, Deorpt, Nerva, Vibourg, Kexholm, et les autres villes, fortereſſes, ports, places, diſtricts, rivages et côtes appartenans auxdites provinces, comme auſſi les îles d'Oeſel, Daghoe, Moen et toutes les autres îles depuis la frontière de Courlande, ſur les côtes de Livonie, Eſtonie et Ingermanie, et du côté oriental de Revel, ſur la mer qui va à Vibourg, vers le Midi et l'Orient; avec tous les habitans qui ſe trouvent dans ces îles, et dans les ſuſdites provinces, villes et places; et généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits et émolumens, ſans aucune expédition, ainſi que la couronne de Suède les a poſſédés.

Pour cet effet ſa majeſté le roi de Suède renonce à jamais, de la manière la plus ſolennelle, tant pour ſoi que pour ſes ſucceſſeurs et pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues juſque

ici, ou peuvent avoir ſur leſdites provinces, îles, pays et places, dont tous les habitans ſeront, en vertu des préſentes, déchargés du ſerment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de ſorte que ſa majeſté et le royaume de Suède ne pourront plus ſe les attribuer dès à préſent, ni les redemander à jamais, ſous quelque prétexte que ce ſoit, mais ils ſeront et reſteront incorporés à perpétuité à l'empire de Ruſſie; et ſa majeſté et le royaume de Suède s'engagent, par les préſentes, de laiſſer et maintenir toujours ſa majeſté czarienne et ſes ſucceſſeurs à l'empire de Ruſſie dans la paiſible poſſeſſion deſdites provinces, îles, pays et places; et l'on cherchera, et remettra à ceux qui ſeront autoriſés de ſa majeſté czarienne toutes les archives et papiers qui concernent principalement ces pays, leſquels ont été enlevés et portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa majeſté czarienne s'engage en échange, et promet de reſtituer et d'évacuer à ſa majeſté et à la couronne de Suède, dans le terme de quatre ſemaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plus tôt, s'il eſt poſſible, le grand duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réſervée ci-deſſous dans le règlement des limites, laquelle appartiendra à ſa majeſte czarienne; de ſorte que ſa majeſté czarienne, et ſes ſucceſſeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention ſur ledit duché, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Outre cela, ſa majeſté czarienne s'engage et promet de faire payer promptement, infailliblement, et ſans rabais, la ſomme de deux millions d'écus, aux autoriſés du roi de Suède, pourvu qu'ils produiſent et donnent les quittances valables, dans les termes fixés, et en telle ſorte de monnaie dont on eſt convenu par un article ſéparé, lequel eſt

de la même force, comme s'il était inféré ici de mot à mot.

VI. Sa majefté le roi de Suède s'eft auffi réfervé, à l'égard du commerce, la permiffion pour toujours de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel et Arensbourg, pour cinquante mille roubles: lefquels grains fortiront defdites places fans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être tranfportés en Suède, moyennant une atteftation, par laquelle il paraiffe qu'ils ont été achetés pour le compte de fa majefté fuédoife, ou par des fujets qui font chargés de cet achat de la part de fa majefté le roi de Suède : ce qui ne fe doit pas entendre des années dans lefquelles fa majefté czarienne fe trouverait obligée par manque de récolte, ou par d'autres raifons importantes, de défendre la fortie des grains généralement pour toutes les nations.

VII. Sa majefté czarienne promet auffi, de la manière la plus folennelle, qu'elle ne fe mêlera point des affaires domeftiques du royaume de Suède, ni de la forme de régence qui a été réglée et établie fous ferment, et unanimement par les états dudit royaume ; qu'elle n'affiftera perfonne, en aucune manière, qui que ce puiffe être, ni directement ni indirectement, mais qu'elle tâchera d'empêcher et de prévenir tout ce qui y eft contraire, pourvu que cela vienne à la connaiffance de fa majefté czarienne ; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié fincère et d'un véritable voifin.

VIII. Et comme on a, de part et d'autre, l'intention de faire une paix ferme, fincère et durable, et qu'ainfi il eft très-néceffaire de régler tellement les limites qu'aucune des deux parties ne fe puiffe donner aucun ombrage, mais que chacune pofsède paifiblement ce qui lui a été

cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer que les deux empires auront dès à préſent et à jamais les limites ſuivantes, qui commencent ſur la côte ſeptentrionale de Sinus Finicus près de Vickolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer jusque vis-à-vis de Villayoki, et de là plus avant dans le pays; enſorte que du côté de la mer et vis-à-vis de Rohel, il y aura une diſtance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale juſqu'au chemin qui va de Vibourg à Lapſtrand, à la diſtance de trois lieues de Vibourg, et qui va dans la même diſtance de trois lieues vers le Nord par Vibourg dans une ligne diamétrale juſqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Ruſſie et la Suède, et même avant la réduction du fief de Kexholm ſous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieues; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexhol juſqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commerce près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Ruſſie et la Suède; tellement que ſa majeſté le roi et le royaume de Suède poſſéderont toujours tout ce qui eſt ſitué vers l'Oueſt et le Nord au-delà des limites ſpécifiées, et ſa majeſté czarienne et l'empire de Ruſſie poſſéderont à jamais ce qui eſt ſitué en-deçà, du côté d'Orient et du Sud. Et comme ſa majeſté czarienne cède ainſi à perpétuité à ſa majeſté le roi et au royaume de Suéde une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Ruſſie, elle promet de la manière la plus ſolennelle, pour ſoi et ſes ſucceſſeurs au trône de Ruſſie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, ſous quelque

prétexte que ce ſoit; mais ladite partie ſera et reſtera toujours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, elles reſteront ſur le même pied qu'elles étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On eſt convenu de plus de nommer des commiſſaires de part et d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites, de la manière ſuſdite.

IX. Sa majeſté czarienne promet en outre de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Eſtonie et d'Oeſel, nobles et roturiers, les villes, magiſtrats et les corps des métiers, dans l'entière jouiſſance des priviléges, coutumes et prérogatives dont ils ont joui ſous la domination du roi de Suède.

X. On n'introduira pas non plus la contrainte des conſciences dans les pays qui ont été cédés; mais on y laiſſera et maintiendra la religion évangélique, de même que les égliſes, les écoles et ce qui en dépend, ſur le même pied qu'elles étaient du temps de la dernière régence du roi de Suède, à condition que l'on y puiſſe auſſi exercer librement la religion grecque.

XI. Quant à la réduction et liquidation qui ſe firent du temps de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Eſtonie et Oeſel, au grand préjudice des ſujets et des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède de glorieuſe mémoire à donner l'aſſurance par une patente qui fut publiée, le 13 avril 1700, *que ſi quelques-uns de ſes ſujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confiſqués étaient les leurs, on leur rendrait juſtice à cet égard;* et alors pluſieurs ſujets deſdits pays furent remis dans la poſſeſſion

poſſeſſion de leurs biens confiſqués) ſa majeſté czarienne s'engage et promet de faire rendre juſtice à un chacun, ſoit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juſte prétention ſur des terres en Livonie, Eſtonie, ou dans la province d'Oeſel, et la peut vérifier dûment; de ſorte qu'ils rentreront alors dans la poſſeſſion de leurs biens ou terres.

XII. On reſtituera auſſi inceſſamment, en conformité de l'amniſtie qui a été accordée et réglée ci-deſſus dans l'article ſecond, à ceux de Livonie, d'Eſtonie et de l'île d'Oeſel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres et maiſons qui ont été confiſqués et donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces que dans celles de Nerva et Vibourg, ſoit qu'ils leur ſoient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, ſans aucune exception et reſtriction, ſoit que les propriétaires ſe trouvent à préſent en Suède ou en priſon, ou quelque autre part, après que chacun ſe ſera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produiſant ſes documens touchant ſon droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre et après la confiſcation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont ſouffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la poſſeſſion de leurs biens ou terres, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne, leur ſouverain d'à préſent, et de ſe comporter au reſte comme de fidèles vaſſaux et ſujets : après qu'ils auront prêté le ſerment accoutumé, il leur ſera permis de ſortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui ſont alliés et amis de l'empire de Ruſſie, et de s'engager au ſervice

des puiſſances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y ſont déjà engagés, ſuivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à ſa majeſté czarienne, on fixe et on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la paix, pour vendre dans ce temps-là leurs biens, terres, et ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, ſans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances et ſtatuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir qu'un héritage fût dévolu, ſuivant les droits du pays, à quelqu'un, et que celui-ci n'eût pas prêté le ſerment de fidélité à ſa majeſté czarienne, il ſera obligé de le faire à l'entrée de ſon héritage, ou de vendre ces biens dans l'eſpace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent ſur des terres ſituées en Livonie, Eſtonie, et dans l'île d'Oeſel, et qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paiſiblement de leurs hypothèques, juſqu'à ce qu'on leur en paye et le capital et l'intérêt; mais ces hypothécaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui ſont échus pendant la guerre, et qui ne ſont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'adminiſtration des biens ſuſdits, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne. Tout ceci s'entend auſſi de ceux qui reſtent ſous la domination de ſa majeſté czarienne, leſquels auront la même liberté de diſpoſer des biens qu'ils ont en Suède et dans les pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra auſſi réciproquement les ſujets des parties pacifiantes qui ont de juſtes prétentions dans les pays des deux puiſſances, ſoit au public ou à des perſonnes particulières, et on leur rendra une prompte juſtice, afin

qu'un chacun ſoit ainſi mis et remis dans la poſſeſſion de ce qui lui appartient de droit.

XIII. Toutes les contributions en argent ceſſeront dans le grand duché de Finlande que ſa majeſté czarienne reſtitue, ſuivant l'article V, à ſa majeſté le roi et au royaume de Suède, à compter depuis la date de la ſignature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres et les fourages néceſſaires aux troupes de ſa majeſté czarienne, juſqu'à ce que ledit duché ſoit entièrement évacué, ſur le même pied que cela s'eſt pratiqué juſqu'ici; et l'on défendra et inhibera, ſous des peines très-rigoureuſes, d'enlever à leur délogement aucuns miniſtres ni payſans de la nation finlandaiſe, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laiſſera toutes les fortereſſes et châteaux de Finlande dans le même état où ils ſont à préſent; mais il ſera permis à ſa majeſté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays et places, tout le gros et petit canon, leurs attirails, magaſins, et autres munitions de guerre que ſa majeſté czarienne y a fait tranſporter, de quelque nom que ce ſoit. Pour cette fin et pour le tranſport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux et les chariots néceſſaires juſqu'aux frontières. Même, ſi l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme ſtipulé, et qu'on fût obligé d'en laiſſer une partie en arrière, elle ſera bien gardée, et remiſe enſuite à ceux qui ſont autoriſés de ſa majeſté czarienne, dans quelque temps qu'elle le ſouhaite, et on fera auſſi tranſporter ladite partie juſqu'aux frontières. En cas que les troupes de ſa majeſté czarienne aient trouvé et envoyé hors du pays quelques archives et papiers, touchant le grand duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche,

et fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera à ceux qui font autorifés de fa majefté le roi de Suède.

XIV. Tous les prifonniers de part et d'autre, de quelque nation, condition et état qu'ils foient, feront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, fans payer aucune rançon ; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution fuffifante pour le paiement d'icelles. On leur fournira gratis de part et d'autre les chevaux et les chariots néceffaires dans le temps fixé pour leur départ, à proportion de la diftance des places où ils fe trouvent actuellement, jufqu'aux frontières. Touchant les prifonniers qui ont embraffé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont deffein de refter dans les Etats de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permiffion-là. Ceci s'entend auffi de tous ceux qui ont été enlevés de part et d'autre pendant cette guerre, lefquels pourront auffi ou refter où ils font, ou retourner chez eux, excepté ceux qui ont, de leur propre mouvement, embraffé la religion grecque, fa majefté czarienne le voulant ainfi ; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier et afficher des édits dans leurs Etats.

XV. Sa majefté le roi et la république de Pologne, comme alliés de fa majefté czarienne, font compris expreffément dans cette paix, et on leur réferve l'accès tout de même comme fi le traité de paix à renouveler entre eux et la couronne de Suède eût été inféré ici de mot à mot. Pour cette fin cefferont toutes les hoftilités de quelque nom qu'elles foient, par-tout et dans tous les royaumes, pays et domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, et qui font fitués tant dans

l'empire romain que hors de l'empire romain, et il y aura une paix ſtable et durable entre les ſuſdites deux couronnes. Et comme aucun miniſtre plénipotentiaire de la part de ſa majeſté et la république de Pologne n'a aſſiſté au congrès de paix qui s'eſt tenu à Neuſtadt, et qu'ainſi on n'a pu renouveler à la fois la paix entre ſa majeſté le roi de Pologne et la couronne de Suède par un traité ſolennel, ſa majeſté le roi de Suède s'engage et promet d'envoyer au congrès de paix ſes plénipotentiaires pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure, ſous la médiation de ſa majeſté czarienne, une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y ſoit contenu qui puiſſe porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec ſa majeſté czarienne.

XVI. On réglera et on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer et par terre entre les deux puiſſances, leurs Etats, ſujets et habitans, dès qu'il ſera poſſible, par le moyen d'un traité à part ſur ce ſujet, à l'avantage des Etats de part et d'autre; mais en attendant, il ſera permis aux ſujets ruſſiens et ſuédois de trafiquer librement dans l'empire de Ruſſie et dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes ſortes de marchandiſes; de ſorte que les ſujets de Ruſſie et de Suède jouiront réciproquement des mêmes priviléges et prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des ſuſdits Etats.

XVII. La paix étant conclue, on reſtituera de part et d'autre aux ſujets de Ruſſie et de Suède, non-ſeulement les magaſins qu'ils avaient avant la naiſſance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puiſſances, mais on leur permettra auſſi d'établir des magaſins dans

les villes, ports et autres places qui sont sous la domination de sa majesté czarienne et du roi de Suède.

XVIII. En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes et rivages de Russie, les sujets de sa majesté czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours et d'assistances, de sauver l'équipage et les effets, autant qu'il leur sera possible, et de rendre fidèlement ce qui a été poussé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompense convenable. Les sujets de sa majesté le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux et des effets russiens qui auront le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, et pour prévenir toute insolence, vol et pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, sa majesté czarienne et le roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, et feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu et résolu que si les vaisseaux de guerre suédois un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté czarienne, ils feront la salve de leur canon, et ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse russienne; et *vice versâ*, si les vaisseaux de guerre russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté le roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, et ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse suédoise. En cas que les vaisseaux suédois et russiens se rencontrent en mer, ou en quelque

port ou autre endroit, ils ſe ſalueront les uns les autres de la ſalve ordinaire, de la même manière que cela ſe pratique en pareil cas entre la Suède et le Danemarck.

XX. On eſt convenu de part et d'autre de ne plus défrayer les miniſtres des deux puiſſances, comme aupa ravant; leurs miniſtres plénipotentiaires et envoyés, ſans ou avec caractères, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes et toute leur ſuite, tant en voyage qu'à la cour, et dans la place où ils ont ordre d'aller réſider; mais ſi l'une ou l'autre des deux parties reçoit à temps la nouvelle de la venue d'un envoyé, elles ordonneront à leurs ſujets de lui donner toute l'aſſiſtance dont il aura beſoin, afin qu'il puiſſe continuer ſurement ſa route.

XXI. De la part de ſa majeſté le roi de Suède, on comprend auſſi dans ce traité de paix ſa majeſté le roi de la Grande-Bretagne, à la réſerve des griefs qu'il y a entre ſa majeſté czarienne et ledit roi, dont on traitera directement, et l'on tâchera de les terminer amiablement. Il ſera permis auſſi à d'autres puiſſances, qui ſeront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'eſpace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.

XXII. En cas qu'il ſurvienne à l'avenir quelque différens entre les Etats et les ſujets de Suède et de Ruſſie, cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle; mais il aura et tiendra ſa force et ſon effet, et on nommera inceſſamment des commiſſaires de part et d'autre, pour examiner et vider équitablement le différent.

XXIII. On rendra auſſi dès-à-préſent tous ceux qui ſont coupables de trahiſons, meurtres, vols et autres crimes, et qui paſſent de la Suède en Ruſſie, et de la Ruſſie en Suède, ſeuls ou avec femmes et enfans, en cas que la partie léſée du pays d'où ils ſe ſont évadés

les réclame, de quelque nation qu'ils ſoient, et dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec ſemmes et enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.

XXIV. L'échange des ratifications de cet inſtrument de paix ſe fera à Neuſtadt, dans l'eſpace de trois ſemaines, à compter de la ſignature, ou plus tôt s'il eſt poſſible. En foi de tout ceci, on a dreſſé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, leſquels ont été confirmés par les miniſtres plénipotentiaires de part et d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs maîtres, qui les avaient ſignés de leurs mains propres, et y avaient fait appoſer leurs ſceaux. Fait à Neuſtadt, le 30 auguſte 1721 v. ſt. depuis la naiſſance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-BEINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE I,

Pour le couronnement de l'impératrice Catherine.

NOUS *Pierre I*, empereur et autocrateur de toute la Ruffie, &c. Savoir fefons à tous les eccléfiaftiques, officiers civils et militaires, et autres de la nation ruffienne, nos fidèles fujets : Perfonne n'ignore l'ufage conftant et perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, fuivant lequel les potentats font couronner leurs époufes, ainfi que cela fe pratique actuellement, et l'a été diverfes fois dans les temps reculés par les empereurs de la véritable croyance grecque ; favoir, l'empereur *Bafilide*, qui a fait couronner fon époufe *Zénobie;* l'empereur *Juftinien*, fon époufe *Lupicine ;* l'empereur *Héraclius*, fon époufe *Martine;* l'empereur *Léon le philofophe*, fon époufe *Marie*, et plufieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale fur la tête de leurs époufes, mais dont nous ne ferons point mention ici, à caufe que cela nous mènerait trop loin.

Il eft auffi connu jufqu'à quel point nous avons expofé notre propre perfonne, et affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt et un ans confécutifs ; laquelle nous avons terminée, par le fecours de DIEU, d'une manière fi honorable, et fi avantageufe que la Ruffie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre. L'impératrice *Catherine*, notre très-chère époufe, nous a été d'un grand fecours dans tous ces dangers, non-feulement dans ladite guerre, mais

encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, et nous a ſervi de conſeil autant qu'il a été poſſible, nonobſtant la faibleſſe du ſexe; particulièrement à la bataille contre les Turcs ſur la rivière du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, et celle des Turcs compoſée de deux cents ſoixante et dix mille hommes. Ce fut dans cette circonſtance déſeſperée qu'elle ſignala ſurtout ſon zèle par un courage ſupérieur à ſon ſexe, ainſi que cela eſt connu à toute l'armée et dans notre empire. A ces cauſes, et en vertu du pouvoir que DIEU nous a donné, nous avons réſolu d'honorer notre épouſe de la couronne impériale, en reconnaiſſance de toutes ſes peines; ce qui, s'il plaît à DIEU, ſera accompli cet hiver à Moſcou; et nous donnons avis de cette réſolution à tous nos fidèles ſujets, en faveur deſquels notre affection impériale eſt inaltérable.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE LE GRAND.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage eſt fort antérieur au temps où des circonſtances que M. de *Voltaire* ne pouvait prévoir, l'obligèrent de donner une hiſtoire de *Pierre I* ſur des mémoires envoyés ou du moins approuvés par la cour de Ruſſie. On a cru devoir le conſerver tel qu'il a été donné par l'auteur, ſans en retrancher ce qui pourrait paraître des répétitions, ſoit de l'hiſtoire de *Pierre I*, ſoit de celle de *Charles XII*.

ANECDOTES SUR LE CZAR PIERRE LE GRAND.

PIERRE I a été furnommé le *grand*, parce qu'il a entrepris et fait de très-grandes chofes, dont nulle ne s'était préfentée à l'efprit d'aucun de fes prédéceffeurs. Son peuple, avant lui, fe bornait à ces premiers arts enfeignés par la néceffité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils défirent fi peu ce qu'ils ne connaiffent pas, le génie fe développe fi difficilement, et s'étouffe fi aifément fous les obftacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations font demeurées groffières pendant des milliers de fiècles, jufqu'à ce qu'il foit venu des hommes tels que le czar *Pierre*, précifément dans le temps qu'il fallait qu'ils vinffent.

Le hafard fit qu'un jeune genevois, nommé *le Fort*, était à Mofcou chez un ambaffadeur danois, vers l'an 1695. Le czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce genevois, qui avait appris en peu de temps la langue ruffe, et qui parlait prefque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans fon fervice, et bientôt après dans fa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avait une autre manière de vivre et de régner que celle qui était malheureufement établie de tous les temps dans fon vafte empire; et fans ce genevois la Ruffie ferait peut-être encore barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour fe dépouiller des

préjugés du trône et de sa patrie. Le czar sentit qu'il avait à former une nation et un empire; mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Etats, et d'aller, comme *Prométhée*, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient, il y a trois siècles, aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussitôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696; et ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il sortit de ses Etats pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, et dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaëloff.* On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas.*) Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il maniait la hache et le compas; et quand il avait travaillé dans son attelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géographie, la géométrie et l'histoire. Dans les premiers temps le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffrait, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit fut le hollandais; il s'adonna depuis à l'allemand qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'anglais dans son voyage à Londres, mais il ne sut jamais le français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'impératrice *Elisabeth*, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fière et majeſtueuſe, mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon qu'on diſait que ſa ſœur *Sophie* lui avait donné ; mais le véritable poiſon était le vin et l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan et avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde ; c'était en homme qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède ſon rival les craignait, et tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les légiſlateurs et les rois ne doivent point ſe mettre en colère ; mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant ; mais enfin il en convenait, et il dit même à un magiſtrat de Hollande, à ſon ſecond voyage : *J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même.* Il eſt vrai que les cruautés qu'on lui reproche étaient un uſage de la cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un czar appliquer de ſa main royale cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs ſervices étant ivres, ou d'eſſayer ſon ſabre en feſant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de ſon pays ; *le Fort* eut aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter

quelquefois ſur le point de frapper ; mais il n'eut pas toujours *le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et ſur-tout ſon goût pour les arts, qui ſe développait, adoucirent un peu ſes mœurs ; car c'eſt le privilége de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait ſouvent chez un géographe avec lequel il feſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruyſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections qui ont perfectionné l'anatomie, et qui lui ôtent ſon dégoût. Ce prince ſe donnait lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, l'éducation qu'un artiſan hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie : cette eſpèce d'éducation était au-deſſus de celle qu'on avait jamais reçue ſur le trône de Ruſſie. Dans le même temps, il envoyait de jeunes moſcovites voyager et s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un qui, étant envoyé à Veniſe, ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruſſie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inſpirée par des prêtres moſcovites, qui prétendaient que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raiſon que dans l'ancien teſtament il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les mœurs de leurs voiſins plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1698, il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeau, non pas auſſi en celle de ſouverain, mais ſous le nom d'un boyard ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, et même il alla à la comédie anglaiſe où il n'entendait rien, mais

il

il y trouva une actrice nommée mademoiſelle *Groft*, dont il eut les faveurs, et dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maiſon logeable ; c'eſt beaucoup à Londres, les palais ne ſont pas communs dans cette ville immenſe, où l'on ne voit guère que des maiſons baſſes, ſans cour et ſans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le czar trouva ſa maiſon encore trop belle ; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de ſe perfectionner dans la marine. Il s'habillait même ſouvent en matelot, et il ſe ſervait de ce déguiſement pour engager pluſieurs gens de mer à ſon ſervice.

Ce fut à Londres qu'il deſſina lui-même le projet de la communication du Volga et du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, et réunir ainſi l'Océan, la mer Noire et la mer Caſpienne. Des anglais qu'il emmena avec lui le ſervirent mal dans ce grand deſſein ; et les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposèrent encore plus à cette vaſte entrepriſe.

Il manqua d'argent à Londres, des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiſſion de porter du tabac en Ruſſie. C'était une grande nouveauté en ce pays, et la religion y était intéreſſée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient ; et le clergé regardait comme un de ſes grands priviléges d'empêcher la nation ruſſe de fumer. Le czar prit les cent mille écus, et ſe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des préſens à de tels voyageurs ; le préſent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux.

Il lui donna un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toute espèce; et tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, et de là il alla à Vienne, vers le milieu de l'an 1698, où il devait rester moins de temps qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer et moins de choses à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise, et ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence et par la permission de fumer. Les strélitz, ancienne milice des czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse et non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés et moines, moitié grecs, moitié russes, qui représentèrent combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Moscovie, et qui mirent l'Etat en combustion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévu ce que pourraient des moines et des strélitz, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée, composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, et qui fumaient sous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, et qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le sultan *Osman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ses janissaires, et n'ayant pu leur rien opposer, ne les réforma point, et fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes européans. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglais et ses Hollandais à Veronitz sur le Tanaïs à quatre cents

lieues de Mofcou. Il embellit les villes, pourvut à leur fureté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute efpèce; et ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruffes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours cifelés, des étoffes d'or et d'argent à Mofcou : tant eft puiffante l'influence d'un feul homme, quand il eft maître et qu'il fait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquifes fur les Ruffes, ne l'empêcha pas, toute malheureufe qu'elle fut d'abord, de continuer fes réformes dans l'Etat et dans l'Eglife : il déclara, à la fin de 1699, que l'année fuivante commencerait au mois de janvier, et non au mois de feptembre. Les Ruffes, qui penfaient que DIEU avait créé le monde en feptembre, furent étonnés que leur czar fût affez puiffant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le fiècle, en 1700, par un grand jubilé que le czar indiqua lui-même. Il avait fupprimé la dignité de patriarche, et il en fefait les fonctions. Il n'eft pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis fon patriarche aux petites maifons de Mofcou. Il avait coutume, quand il voulait fe réjouir en puniffant, de dire à celui qu'il châtiait ainfi : *Je te fais fou;* et celui à qui il donnait ce beau titre, était obligé, fût-il le plus grand feigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette et des grelots, et de divertir la cour en qualité de fou de fa majefté czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche; il fe contenta de fupprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abufé au point qu'ils avaient obligé les czars de marcher devant eux une

fois l'an, en tenant la bride du cheval patriarchal, (*) cérémonie dont un homme tel que *Pierre le grand* s'était d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de moines, et ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès son temps son pays fut, de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé, par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les religieux de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort sages pour les desservans des églises, et pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées, sachant très-bien que ce qui est permis à un souverain ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes; il était inoui qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épousait. Il ne fesait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, et on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris. *Pierre* abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; et pour rendre les mariages moins

(*) L'auteur de la nouvelle histoire de Russie prétend que cette cérémonie n'a jamais eu lieu, et que les patriarches se contentaient d'affecter l'égalité avec les empereurs : cette farce insolente n'a donc jamais été jouée que dans notre occident; et ceux qui l'ont jouée ne sont pas encore supprimés!

malheureux et mieux affortis, il introduifit l'ufage de faire manger les hommes avec elles, et de préfenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit et fit naître tout dans fes Etats jufqu'à la fociété. On connaît le règlement qu'il fit lui-même pour obliger fes boyards et fes boyardes à tenir des affemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité ruffe étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on fefait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre et peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une efpèce de fociété chez un peuple qui n'en connaiffait point. On alla même jufqu'à donner quelquefois des fpectacles dramatiques. La princeffe *Natalie*, une de fes fœurs, fit des tragédies en langue ruffe, qui reffemblaient affez aux pièces de *Shakefpeare*, dans lefquelles des tyrans et des arlequins fefaient les premiers rôles. L'orcheftre était compofé de violons ruffes qu'on fefait jouer à coups de nerf de bœuf. A préfent on a dans Pétersbourg des comédiens français et des opéra italiens. La magnificence et le goût même ont en tout fuccédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprifes du fondateur fut d'accourcir les robes, et de faire rafer les barbes de fon peuple. Ce fut-là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande, et à manier le rafoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers ; les uns coupaient les robes, de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obftinés payaient quarante fous de notre monnaie. Bientôt on aima mieux perdre fa barbe que fon argent. Les femmes fervirent utilement le czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons rafés; elles lui eurent obligation de n'être plus

fouettées, de vivre en société avec les hommes, et d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes et petites, qui fesaient les amusemens du czar, et de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jeta les fondemens de l'importante ville et du port de Pétersbourg, en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ses mains à la première maison; rien ne le rebuta : des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, et dans les fatigues et la disette qu'on essuya, mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, et cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne possédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambassadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, et une maîtresse qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement, en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un ministre luthérien nommé *Gluk*, mariée à un soldat livonien, prise par un parti deux jours après ce mariage, avait passé du service des généraux *Bauer* et

Sheremetof à celui de *Menzikoff*, garçon pâtiſſier qui devint prince et le premier homme de l'empire ; enfin elle fut l'épouſe de *Pierre le grand*, et enſuite impératrice ſouveraine après la mort du czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de ſon mari, et ſauva beaucoup plus de dos du *knout*, et beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron allemand, un écuyer d'un abbé de Fuldes n'eût point épouſé *Catherine*; mais *Pierre le grand* ne penſait pas que le mérite eût auprès de lui beſoin de trente-deux quartiers. Les ſouverains penſent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout eſt égal devant eux. Il eſt bien certain que la naiſſance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, et un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuſe, la fortune encore plus. *Catherine* avait eu une éducation tout auſſi bonne pour le moins chez ſon miniſtre d'Eſtonie, que toutes les boyardes de Moſcou et d'Archangel, et était née avec plus de talens et une ame plus grande ; elle avait réglé la maiſon du général *Bauer* et celle du prince *Menzikoff*, ſans ſavoir ni lire ni écrire. Quiconque ſait très-bien gouverner une grande maiſon peut gouverner un royaume ; cela peut paraître un paradoxe, mais certainement c'eſt avec le même eſprit d'ordre, de ſageſſe et de fermeté qu'on commande à cent perſonnes et à pluſieurs milliers.

Le czarovitz *Alexis*, fils du czar, qui épouſa, dit-on, comme lui une eſclave, et qui, comme lui, quitta ſecrètement la Ruſſie, n'eut pas un ſuccès pareil dans ſes deux entrepriſes ; et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père ; ce fut un des plus terribles exemples

de févérité que jamais on ait donné du haut d'un trône; mais ce qui eft bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'eft qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, et qui n'aimait rien de ce que fon père aimait; on n'accufait point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle : le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop ruffe, de défapprouver tout ce que fon père fefait de grand et d'immortel pour la gloire de fa nation. Un jour entendant des mofcovites qui fe plaignaient des travaux infupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Pétersbourg : *Confolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas long-temps.* Quand il fallait fuivre fon père dans ces voyages de cinq à fix cents lieues, que le czar entreprenait fouvent, le prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent fa fanté et fon efprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'inftruire : il favait la géométrie, l'hiftoire, avait appris l'allemand; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, et c'eft ce que fon père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princeffe de *Wolffenbuttel*, fœur de l'impératrice, femme de *Charles VI*, en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princeffe était fouvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, et pour *Afrofine*, fille finlandaife, grande, bien faite, et fort douce. On prétend que la princeffe mourut de chagrin, fi le chagrin peut donner la mort, et que le czarovitz époufa enfuite fecrètement *Afrofine*, en 1713, lorfque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il fe ferait bien paffé.

Les mécontentemens entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus férieux, jufque-là que *Pierre*, dès l'an

1716, menaça le prince de le déshériter, et le prince lui dit qu'il voulait ſe faire moine.

Le czar, en 1717, renouvela ſes voyages par politique et par curioſité; il alla enfin en France. Si ſon fils avait voulu ſe révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en ſa faveur, c'était-là le temps de ſe déclarer; mais au lieu de reſter en Ruſſie et de s'y faire des créatures, il alla voyager de ſon côté, ayant eu bien de la peine à raſſembler quelques milliers de ducats, qu'il avait ſecrètement empruntés. Il ſe jeta entre les bras de l'empereur *Charles VI*, beau-frère de ſa défunte femme. On le garda quelque temps très-incognito à Vienne; de là on le fit paſſer à Naples, où il reſta près d'un an, ſaus que ni le czar, ni perſonne en Ruſſie, ſût le lieu de ſa retraite.

Pendant que le fils était ainſi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes reſpects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ſes regards qu'un autre, on lui en feſait préſent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez M. le duc d'*Antin*, et la première choſe qu'il vit fut ſon portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnaie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute eſpèce et on les lui préſentait; enfin on en frappa une qu'on laiſſa exprès tomber à ſes pieds, et qu'on lui laiſſa ramaſſer. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots : *Pierre le grand*. Le revers était une Renommée, et la légende, *vires acquirit eundo ;* allégorie auſſi juſte que flatteuſe pour un prince qui augmentait en effet ſon mérite par ſes voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* et la ſtatue de ce miniſtre, ouvrage digne de celui qu'il repré-

fente, le czar laiſſa paraître un de ces tranſports, et dit une de ces choſes qui ne peuvent partir que de ceux qui ſont nés pour être de grands hommes. Il monta ſur le tombeau, embraſſa la ſtatue; *Grand miniſtre* dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'enthouſiaſme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue ruſſe, répondit : „ S'il „ avait donné cette moitié, il n'aurait pas long-temps „ gardé l'autre. „

Le czar après avoir ainſi parcouru la France, où tout diſpoſe les mœurs à la douceur et à l'indulgence, retourna dans ſa patrie, et y reprit ſa ſévérité. Il avait enfin engagé ſon fils à revenir de Naples à Pétersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moſcou devant le czar, ſon père, qui commença par le priver de la ſucceſſion au trône, et lui fit ſigner un acte ſolennel de renonciation, à la fin du mois de janvier 1718; et en conſidération de cet acte, le père promit à ſon fils de lui laiſſer la vie.

Il n'était pas hors de vraiſemblance qu'un tel acte ſerait un jour annullé. Le czar, pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, et ſe ſouvenant ſeulement qu'il était fondateur d'un empire que ſon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inſtruire publiquement le procès de ce prince infortuné, ſur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On aſſembla des évêques, des abbés et des profeſſeurs, qui trouvèrent dans l'ancien teſtament, que ceux qui maudiſſent leur père et leur mère doivent être mis à mort; qu'à la vérité, *David* avait pardonné à ſon fils *Abſalon*

révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Abſalon.* Tel fut leur avis ſans rien conclure ; mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. *Alexis* n'avait, à la vérité, jamais maudit ſon père ; il ne s'était point révolté comme *Abſalon;* il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi : il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, et il avait écrit des lettres à ſes amis, par leſquelles il marquait ſeulement qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclut à la mort ; et ceux qui ne ſavaient pas écrire firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le czar s'était fait traduire d'eſpagnol en ruſſe le procès criminel de dom *Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II*, ſon père, avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à dom *Carlos*, et jamais on n'a ſu la manière, ſoit violente, ſoit naturelle dont ce prince mourut. *Pierre*, le plus deſpotique des princes, n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit, le lendemain de l'arrêt, et que le czar avait à Moſcou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimement par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, put mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange et ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, et on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes.* Mais malgré ſes larmes, les roues furent couvertes des membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère, le comte *Lapuchin*

frère de ſa femme *Ottokeſa Lapuchin* qu'il avait répudiée, et oncle du prince *Alexis*. Le confeſſeur du prince eut auſſi la tête coupée. Si la Moſcovie a été civiliſée, il faut avouer que cette politeſſe lui a coûté cher.

Le reſte de la vie du czar ne fut qu'une ſuite de ſes grands deſſeins, de ſes travaux et de ſes exploits, qui ſemblaient effacer l'excès de ſes ſévérités, peut-être néceſſaires. Il feſait ſouvent des harangues à ſa cour et à ſon conſeil. Dans une de ſes harangues il leur dit qu'il avait ſacrifié ſon fils au ſalut de ſes Etats.

Après la paix glorieuſe qu'il conclut enfin avec la Suède, en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les états de Ruſſie lui déférèrent le nom de *grand*, de père de la patrie et d'empereur. Ces états étaient repréſentés par le ſénat, qui lui donna ſolennellement ces titres en préſence du comte de *Kinski*, miniſtre de l'empereur, de M. de *Campredon*, envoyé de France, des ambaſſadeurs de Pruſſe et de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe ſe ſont accoutumés à donner aux ſouverains de Ruſſie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambaſſadeurs de France n'aient par-tout le pas ſur ceux de Ruſſie.

Les Ruſſes doivent certainement regarder le czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'eſt un héros, mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condé*, à nos *Villars*, et pour les connaiſſances, pour l'eſprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? non; mais il était roi, et roi mal élevé; et il a fait ce que peut-être mille ſouverains à ſa place n'euſſent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met

un homme au-dessus des préjugés, de tout ce qui l'environne, et de tout ce qui l'a précédé : c'est un architecte qui a bâti en brique, et qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût regné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Russie, contre l'unité, que ce génie, si contraire au génie de sa nation, ne serait donné à aucun russe ; et il y avait encore à parier environ seize millions qui fesaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons et de siècles, avant que la nature fît naître celui qui devait inventer la charrue, et celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès ; ils se sont, en moins de cinquante ans, familiarisés avec tous les arts. On dirait que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encore de vastes climats en Afrique, où les hommes ont besoin d'un czar *Pierre ;* il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Pièces originales concernant cette hiſtoire.

Fin de la table des chapitres.

TABLE

DES MATIERES

contenues dans l'Histoire de Pierre le grand.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

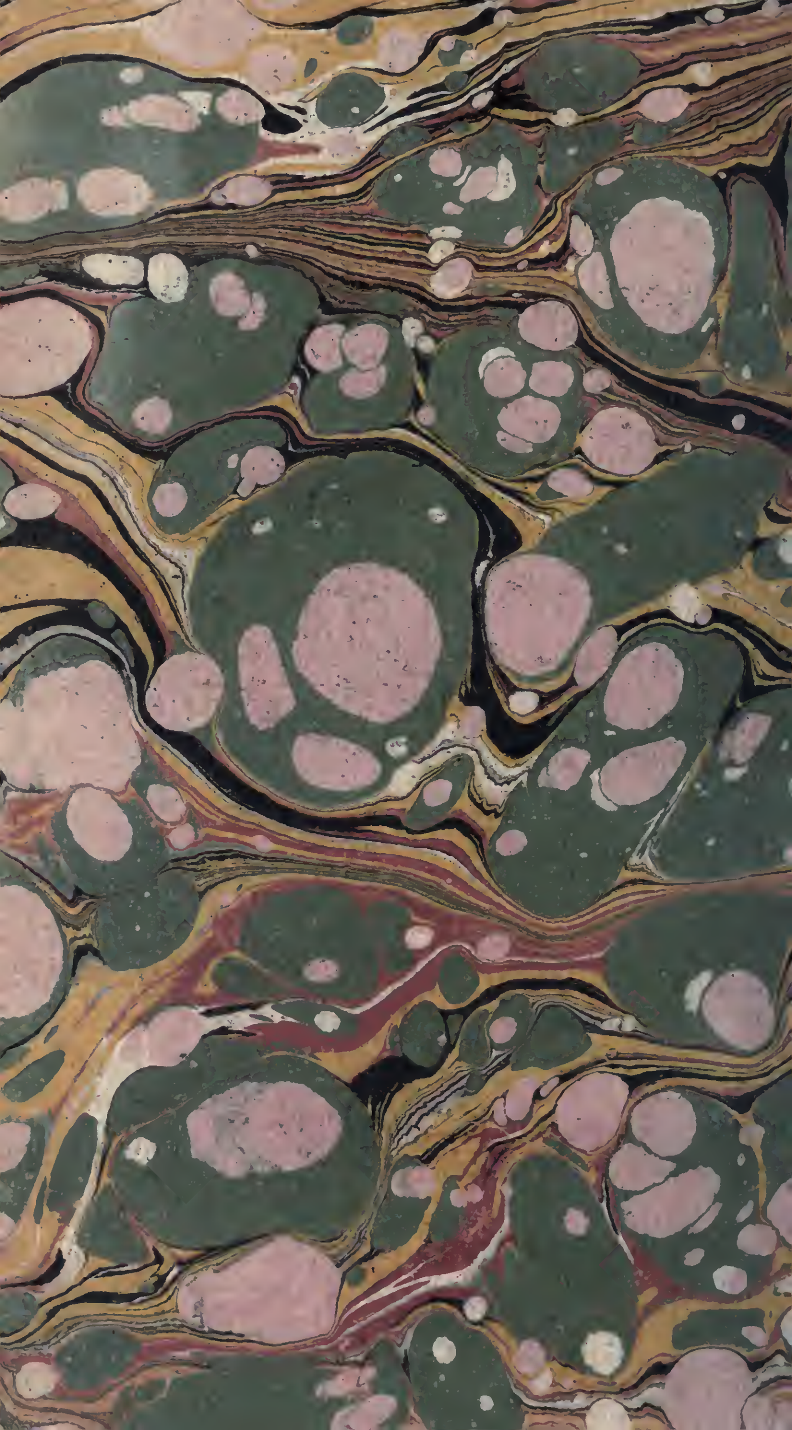
N.

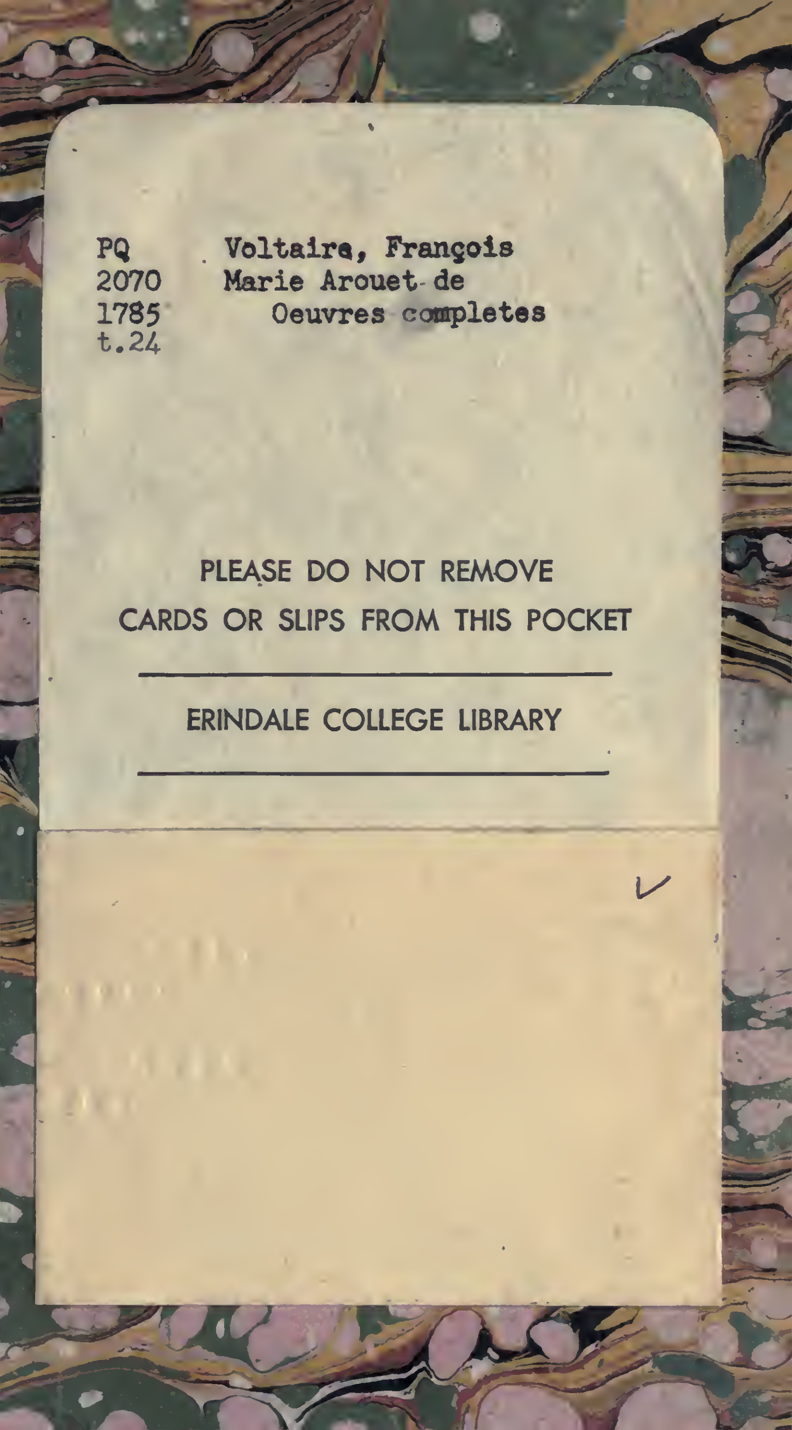
O.

P.

T.

Fin de la Table des matières.




PQ
2070
1785
t.24
Voltaire, François
Marie Arouet de
Oeuvres completes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
ERINDALE COLLEGE LIBRARY